

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

LE THEME DE L'HOMME ET DE LA NATURE
CHEZ MAURICE CONSTANTIN-WEYER

BY

LOUIS F. GUYOT

A THESIS
SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES
IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE
OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF FRENCH AND SPANISH

WINNIPEG, MANITOBA

September, 1982

LE THEME DE L'HOMME ET DE LA NATURE
CHEZ MAURICE CONSTANTIN-WEYER

BY
LOUIS F. GUYOT

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

© 1982

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this thesis, to the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY MICROFILMS to publish an abstract of this thesis.

The author reserves other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

DEDICACE

J'aimerais dédier cet ouvrage à mes parents, Gérard et Hélène et à mon frère, Raymond, qui m'ont appuyé et encouragé en tout temps, ainsi qu'à mon oncle Yvonnick pour son soutien.

Je voudrais également remercier Messieurs Annandale, mon directeur de thèse et John Clark pour leur aide et pour leur dévouement, et Madeleine Vachon pour ses talents comme dactylographe.

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS.	i
Chapitre	
I. ELEMENTS DE LA NATURE	1
Paysages.	2
Saisons	10
Eléments individuels.	17
II. PROCEDES DE DESCRIPTION DE LA NATURE.	56
Procédés descriptifs.	56
Méthode descriptive	70
III. IMAGE WEYERIEENNE DE LA NATURE	75
Nature apprivoisée.	75
Nature sauvage.	78
IV. DEFINITION DU HEROS WEYERIEEN PAR LE PERSONNAGE SECONDAIRE.	94
V. HEROS WEYERIEEN - HOMME DE LA NATURE.	110
CONCLUSION.	146
BIBLIOGRAPHIE	155

AVANT-PROPOS

Maurice Constantin naît le 24 avril 1881 à Bourbonne-les-Bains, Haute-Marne, d'une famille bourgeoise. Son père, Alphonse Marie Xavier Constantin est officier de cavalerie et doit quitter l'armée à cause de mutilation. Souffrant physiquement et moralement de ses blessures, il élève Maurice strictement. Par contre, Maurice s'attache plutôt à sa mère, Marie Amélie Bompard et à son grand-oncle qui est médecin. A la maison, sa mère l'initie à la musique dès son bas âge. Désireuse de bien former son fils, Madame Constantin engage une institutrice pour lui enseigner l'allemand. Quant à ses études, elle cherche aussi à lui assurer une bonne formation à l'école. Il poursuit ses études primaires dans son village natal puis on décide de l'envoyer au Collège Stanislas à Paris comme pensionnaire. Il n'y reste qu'un an car il ne s'y plaît pas; puis il revient au Petit Séminaire dans la ville de Langres où la famille s'est établie lorsque son père est devenu directeur d'un journal royaliste. La famille, par la suite, quitte Langres et se rétablit à Avignon où Maurice reprend ses études au Collège Saint-Joseph chez les Jésuites. Ici, il développe son goût pour les lettres en discutant vivement avec ses professeurs et en faisant de nombreuses lectures.

En 1897, l'état de santé de son père s'aggrave et il meurt. Maurice obtient son baccalauréat à la fin de cette année. Sa vie maintenant devenue plus libre, il visite la Provence. Son goût des sciences se développe grâce aux nombreuses rencontres avec le savant J.-H. Fabre, entomologiste.

En 1898, Maurice se retrouve avec sa famille à Paris. Il suit des cours de médecine à la Sorbonne parmi lesquels figurent ceux de Le Dantec, de Delage et du professeur d'Hérelles qui deviendra un bon ami lorsqu'ils se retrouveront ensemble à Vichy pendant la deuxième guerre mondiale. Durant ces années, il fréquente plusieurs personnes qui commencent à se distinguer dans le monde des lettres et des arts. Cette combinaison d'éducation bourgeoise et scientifique aide à former sa pensée sur la nature. Son éducation, un peu particulière, développe son goût littéraire tandis que ses études scientifiques lui enseignent cette méthode critique et analytique qui lui servira d'outil pour décrire la nature.

En 1901, Maurice fait son service militaire à Toul. C'est cette même année que sa mère perd sa fortune.

Licencié ès sciences, il quitte ses études à la Sorbonne et en 1904 part pour le Canada. R. Motut et d'autres critiques croient qu'après la ruine de la famille, en 1901, et souffrant d'une peine d'amour, Maurice, ayant rencontré un soldat revenu du Canada, décide d'y faire sa fortune.¹ Lors de son arrivée, on le débarque à Grosse-Ile

¹Roger Motut, "La fortune littéraire de Maurice Constantin-Weyer" (Ph.D., Université de Washington, 1969), pp. 19-20.

avant de poursuivre au port de Québec avec les autres passagers car, en voyage, il contracte la typhoïde. Remis de sa maladie, il s'installe à Saint-Claude au Manitoba un mois plus tard.

Cette période au Canada l'influence grandement et lui fournit les aventures, les paysages et les personnages nécessaires pour son oeuvre. Maurice reste au Canada dix ans à pratiquer plusieurs métiers. Sa mère et sa soeur se joignent à lui à Saint-Claude et, ensemble, ils achètent des terres mais sont incapables de réussir à la culture de celles-ci. A cause de difficultés financières, ils en vendent la moitié puis avec l'argent obtenu de cette vente achètent encore cent-soixante acres.

Cependant, Maurice s'établit à l'hôtel de Saint-Claude en 1908. Puis, en 1909, il retourne à sa propriété au nord de Saint-Claude avec sa mère et une femme métisse. Par la suite, il épouse Dina Proulx, la jeune métisse, en 1910, mariage dont trois enfants sont issus.

Criblé de dettes, en 1911, il doit vendre sa terre. De 1912 à 1914, ayant raté le métier de fermier il travaille brièvement comme commis de magasin à Morris puis, on le retrouve l'année suivante à Portage-la-Prairie avec la famille de sa femme.

Il s'engage ensuite comme porte-chaîne dans une équipe d'arpenteurs et s'essaie finalement comme agent de propriété immobilière à Hudson's Bay Junction.

Cette partie de sa vie lui est très enrichissante et productrice même s'il ne réussit pas à ses divers projets et aux métiers qu'il a exercés en Amérique.

Plusieurs années après son retour en France, Maurice sera le sujet de nombreuses attaques par Donatien Frémont, et par les habitants de Saint-Claude, à cause de son insouciance pour ses terres et son insuccès au Canada. R. Motut vient à sa défense.

Réaliste et indépendant, il a bien pu se rendre compte dès le début qu'il n'était pas fait pour cette vie de colon. Ruiné après deux ans d'essais, il s'en est tiré de son mieux pendant les autres années qu'il a vécues dans les environs de Saint-Claude.

S'il a pu paraître "oisif" aux gens de Saint-Claude, il ne l'a pas été intellectuellement. Il a lu, il a observé, il a noté ses impressions. Ses expériences à la pêche, à la chasse, à garder des troupeaux, même si ces troupeaux appartenaient à d'autres; ses randonnées dans la forêt, le défrichage, la trappe de rats musqués, les courses à cheval à travers la prairie, ses expériences de campeur et de porte-chaîne, de commis de magasin ... tout cela, il l'a vécu et l'a enregistré. Il a de plus passé beaucoup de temps avec les Métis et cela lui a permis de les observer et de les connaître. Peu nombreux sont les auteurs qui en ont fait autant.²

La guerre éclate en 1914 et Constantin-Weyer retourne en France pour défendre son pays. Quant à sa femme métisse, Constantin-Weyer la divorce et R. Motut nous indique qu'il ne la juge pas digne de traverser l'océan. Cependant la grand-mère ramène deux des enfants en France en 1919. Le troisième enfant est mort au Canada après le départ de son père.³ Sergent au 58^e régiment d'infanterie Maurice reçoit la

²Ibid., p. 29.

³Ibid., p. 27.

médaille militaire. En 1915, après de nombreuses citations, la Croix de guerre lui est présentée. Promu officier, lieutenant, chevalier de la Légion d'honneur, il se distingue dans plusieurs attaques jusqu'en 1917 au front d'Orient où il est grièvement blessé (cinquante-trois blessures). Ceci lui vaut presque deux ans d'hôpital mais lui permet de rencontrer sa deuxième femme, Germaine Weyer. Ils se marient et Maurice Constantin ajoute le nom de famille de sa femme au sien. L'auteur, après son rétablissement en 1920, cherche un emploi. Il réussit à travailler à faire de la traduction en 1920 et 1921. Maurice ne retourne pas au Canada pendant ces années comme plusieurs le supposent.

En 1921, il devient romancier et Vers l'Ouest, son premier roman apparaît. Au début de 1923, il s'essaie dans l'entreprise des "Grands Moulins de Dugny" et il fait faillite. Il devient tour à tour rédacteur en chef de deux périodiques de la droite politique, Paris-Centre à Nevers de 1923 à 1927, et le Journal de l'Ouest et du Centre à Poitiers de 1927 à 1931.

A partir de 1921, il écrit "vingt-trois romans, vingt-et-un essais, deux pièces de théâtre qui ont été jouées, quatorze préfaces ainsi qu'un nombre d'inédits et d'articles de journaux. Il a de plus, traduit cinq livres de l'anglais au français".⁴ Du roman Telle qu'elle

⁴Ibid., p. 1.

était en son vivant on tournera le film "La loi du Nord". La majeure partie de son oeuvre trouve sa source d'inspiration dans son séjour au Canada. Parmi ceux-ci figurent La bourrasque, Manitoba, Clairière, Telle qu'elle était en son vivant ou la loi du Nord, Du sang sur la neige, La demoiselle de la mort et Le maître de la route, qui sont apparus à différentes étapes de sa carrière d'écrivain. Mais ce n'est qu'avec la parution d'Un homme se penche sur son passé en 1928 que Constantin-Weyer, jusqu'alors très peu remarqué par la critique, atteint la gloire littéraire en remportant le Prix Goncourt. C'est aussi à cette époque que Donatien Frémont et les habitants de Saint-Claude s'attaquent à lui pour certaines inexactitudes historiques et des traits attribués aux Bretons canadiens et aux Métis dans ses romans.

Après avoir occupé son poste de rédacteur en chef à Poitiers, en 1931, Maurice déménage à Orléans avec sa famille. Dès lors, il se consacre à ses romans et au voyage jusqu'à la deuxième guerre mondiale. En 1939, Maurice et sa famille se retrouvent à Vichy où ils seraient plus en sûreté. Il continue à écrire et à encourager les Français de ne pas désespérer devant la conquête allemande. Dans ses articles, il leur démontre carrément leurs points faibles et où ils doivent concentrer leurs efforts pour refaire la France. L'auteur, lui-même, vers la fin de la guerre est dénoncé à cause de sa germanophilie puis, plus tard, poursuivi comme collaborateur du gouvernement Pétain. Inquiet de cette attaque, il établit sa collaboration avec les Alliés par certaines lettres indiquant ses états de service dans la Résistance afin de s'innocenter de l'accusation.

Maurice reprend sa carrière d'écrivain, de nouveau, jusqu'en 1956 où apparaît Les tragiques amours de Bianca. A partir de 1956, ses dernières années, jusqu'en 1961, se parsèment de voyages ici et là pour se divertir et satisfaire son appétit d'action. Dès 1958, il décide de ne plus écrire pour le public.

En 1961 sa femme, Germaine, succombe à une attaque cardiaque. Cette perte lui est très douloureuse et pour amoindrir l'effet de l'absence de sa femme, en 1962, il se remet à écrire. Ses Propos d'un octogénaire et son Journal en résultent. En 1964, après une longue maladie résultant en partie de ses vieilles blessures de guerre, Maurice Constantin-Weyer meurt le 22 octobre à l'hôpital de Vichy à l'âge de quatre-vingt-trois ans.⁵

L'intérêt de cette thèse traitant de Maurice Constantin-Weyer, écrivain français, réside dans l'étude du témoignage qu'il a rendu de l'Ouest et du Nord canadien au début du vingtième siècle. Ce témoignage, lié à ses expériences personnelles, a contribué à former, à changer et à rendre plus exactes les notions que les écrivains français avaient envers le Canada, sa nature sauvage et ses habitants.

La nature continue à être une force imposante chez l'homme contemporain. Par l'intermédiaire de la science, l'homme cherche encore à la maîtriser, à la connaître et à la comprendre, comme autrefois. Le retour actuel à la nature par les citoyens constitue un mouvement pour se refaire à la nature de jadis. C'est ainsi que

⁵Ce résumé n'est qu'un bref aperçu des événements les plus importants dans la vie de cet auteur. R. Motut dans "La fortune littéraire de Maurice Constantin-Weyer" présente une biographie exhaustive pour ceux qui s'y intéressent.

nous chercherons à démontrer que notre auteur demeure contemporain par sa description de la nature et de l'homme, et que ses romans semblent reprendre de l'importance à une époque où on recherche les valeurs de ce style de vie très simple. Le primitivisme d'autrefois, cet élément instinctif, règne encore au-dedans de notre être à l'état passif. C'est peut-être un peu ce que Maurice Constantin-Weyer veut nous faire revivre dans la nature qu'il nous dépeint.

Maurice Constantin-Weyer nous présente-t-il une vue réaliste de cette nature observée et vécue pendant son séjour au Canada? Est-il l'observateur qui se veut neutre, qui cherche à nous décrire cette vie qui se poursuit depuis des millénaires, vie naturelle, brutale, féroce mais juste, où le plus fort survit pour régner, se reproduire et continuer son espèce? La nature devient-elle ainsi une force déterminante chez l'homme et influence-t-elle sa vie, ses actions, sa pensée? La force ambivalente du drame de la vie et de la mort, s'effectuant quotidiennement dans la nature, régit-elle l'existence de l'homme? Ce sont là des questions importantes que nous traiterons.

Nous chercherons aussi à voir si la nature chez Maurice Constantin-Weyer se présente sous plusieurs aspects, quels éléments la constituent et comment elle lui est particulière afin d'en saisir la totalité.

Nous essaierons de déceler de quelle façon Constantin-Weyer se distingue particulièrement des autres écrivains de la nature et quelle est l'importance de sa description de paysages hivernaux, et

du terrible froid qui assaillit l'homme. Ses descriptions du jeu de la réfraction de la lumière du soleil et ses descriptions du jeu de la lumière sur la neige en temps froid feront partie de cette étude.

Sa conception de la nature semble se composer de différentes influences. Dans l'élaboration de sa philosophie, est-ce que ses années de formation scientifique par divers professeurs, son séjour canadien et sa propre philosophie l'aideront à la formuler?

A voir aussi, de façon très générale, est le développement de l'art descriptif de notre auteur et comment ce développement affecte son roman. Plus particulièrement, comment est-ce que l'évolution du procédé de description de la nature et de l'homme de la nature se manifeste-t-elle dans ses romans? En plus, quels rôles jouent la nature et l'homme de la nature, et quels éléments ou traits leurs sont particuliers? A quel moment voyons-nous Constantin-Weyer réussir à fusionner le tout pour atteindre la description réussie de la nature et de l'homme de la nature qui lui est si particulière; et, maintient-il sa méthode une fois qu'elle est établie? Quel rôle ses idées personnelles jouent-elles et jusqu'à quel point se permet-il d'insinuer celles-ci dans le récit de ses romans? De nouveau, ce sont là d'autres questions auxquelles nous nous efforcerons de répondre.

Nous nous proposons de procéder à la définition de la nature⁶ et de l'homme de Constantin-Weyer de la façon suivante. Dans les

⁶Nous nous servirons du mot "nature" pour indiquer de façon générale les éléments qui existent (climat, géographie, faune, flore) en dehors de l'homme et indépendamment de l'homme.

chapitres I, II, et III, nous essaierons de déceler les éléments qui composent la nature; ensuite, nous examinerons les procédés utilisés pour la décrire; et puis, nous tenterons de définir l'image weyerienne de la nature. Aux chapitres IV et V, nous passerons à l'examen de l'homme dans la nature de Constantin-Weyer en le définissant par son physique, son moral et ses attributs nécessaires et spéciaux. Cette description sera assez générale, l'accent étant mis sur l'homme de la nature.

Nous avons choisi les romans suivants de Constantin-Weyer pour traiter ce sujet car ils représentent et ils démontrent l'évolution progressive de son oeuvre et de ses talents descriptifs; ils nous permettront d'établir, de définir et de démontrer l'importance de la nature et de l'homme qu'il a dépeints:

Vers l'Ouest, La Renaissance du Livre, 1921. (Ouest)⁷

La bourrasque, 25^e ed., Editions Rieder, 1925. (Bourrasque)

Un homme se penche sur son passé, Presses Universitaires de France, 1973. (Homme)

Clairière, Librairie Stock, 1929. (Clairière)

Manitoba, Ferenczi et Fils, 1930. (Manitoba)

Du sang sur la neige, La Cité des Livres, 1931. (Sang)

Un sourire dans la tempête, Editions Rieder, 1934. (Sourire)

La demoiselle de la mort, Librairie des Champs-Élysées, 1936. (Mort)

La nuit de Magdalena, Librairie des Champs-Élysées, 1938. (Nuit)

Le maître de la route, Editions du Milieu du Monde, 1941. (Maître)

⁷Dorénavant, les abréviations entre parenthèses mentionnées ci-haut seront utilisées pour ces romans dans les notes au bas de la page.

CHAPITRE 1

ELEMENTS DE LA NATURE

Certains éléments précis composent la nature que Constantin-Weyer nous décrit. Ils sont variés, comme nous allons voir, et forment trois groupes complémentaires: les paysages, les saisons et les éléments individuels, tels que le froid extrême, le vent, la neige, les animaux. Ces deux derniers groupes d'éléments de la nature se rattachent directement aux paysages.

¹Voir note 7 de l'avant-propos.

1. Paysages

La nature de Constantin-Weyer se compose de paysages variés mais typiques. Ils se subdivisent en trois: l'Ouest, c'est-à-dire la prairie, la ville et le grand Nord.

L'Ouest crée un sentiment d'exotisme. C'est la terre promise, la terre inconnue des gens de l'Est et finalement c'est la nature sauvage que la vie "civilisée" n'a pas encore apprivoisée.

L'Ouest naissant avec les nouvelles fermes clôturant la prairie, ainsi que l'Ouest ancien où la liberté domine, seront discutés tour à tour.

La nouvelle prairie se voit transformer très lentement en une prairie "civilisée" en fermes où on cultive du blé. Ici, la nature est apprivoisée et la lutte contre les éléments n'est pas critique. On retrouve la forêt mais elle ne présente que peu d'obstacles. La description de cette nouvelle prairie est assez générale, accompagnée de quelques détails bien simples et typiques. Constantin-Weyer ne fait pas un examen minutieux de tous les détails. Il se tient à décrire très simplement mais exactement le pays d'alentour, les fermes, leurs traits et leurs habitants.

Nous passâmes de mauvaises journées, Napoléon et moi, à guider nos bêtes entre les clôtures en fils de fer barbelés, et de plus mauvaises encore, lorsque nous cheminions entre des terres dont les propriétaires avaient méprisé d'enclorre leurs cultures. Nous savions que nous traversions les meilleures terres à blé du Canada, et un blé robuste crevait une terre grasse et violette.²

En général, l'auteur développe une description courante de la nouvelle prairie que nous voyons à différentes reprises dans ses romans mais qui varie selon le lieu et les circonstances. Tel est le cas dans Un homme se penche sur son passé où on assiste au réveil du jour par la description d'activités et de sons associés à la ferme tels que le jappement des chiens, le tintement de clochettes des vaches et le beuglement des veaux pour leur mère. Le ciel reprend sa couleur de bleu pâle tandis que la fumée monte des cheminées "comme du duvet de cygne".³ A mesure que nous chevauchons avec le narrateur à travers ces terres cultivées formant des carrés, parsemées ici et là de maisons de différentes couleurs et de styles variés, ces maisons associées avec ces terres, par leur présence et leur emplacement, lui font rappeler le nom du propriétaire et lui font oublier "l'accroc fait à la nature par la charrue".⁴

L'Ouest ancien, cependant, c'est la prairie sauvage et libre des bisons, des cowboys et des chevaux sauvages qui parcouraient la plaine d'autrefois. Cette prairie est en voie de disparition à cause

²Constantin-Weyer, Homme, pp. 25-26.

³Ibid., p. 140.

⁴Ibid.

de la colonisation de l'Ouest qui s'étend. L'auteur, par l'intermédiaire de ses personnages, lamente la disparition de cette vie libre et loue la valeur de la vie que la prairie lui permettait de vivre.

Le narrateur dans Un homme se penche sur son passé nous fait l'éloge de l'ancienne prairie, la nuit tombée, le cowboy campé autour d'un petit feu, il y a bien des années lorsque les bisons erraient dans cette prairie immense avant que l'homme blanc les massacrat inutilement.⁵

C'est aussi en utilisant le témoignage personnel de personnages tels que David Laprugne, qui par son langage et sa description colorés nous fait mélancoliquement part de cette prairie d'autrefois, que l'auteur atteint l'effet désiré de nous toucher et de nous faire regretter la disparition éventuelle de celle-ci.

Faut être fin pour vouloir faire pousser du blé sur cette belle prairie, qu'est faite pour faire courir les ch'ouaux et les boeufs. L'diable les emporte! d'icite six mois y aura pas six milles de course dans la prairie sans que ta plus belle jument se déchire le poitrail dans une clôture de broche barbelée, ou qu'on te mette en fourrière ton meilleur taureau, sous prétexte qu'il est rentré dans une terre fermée. (Puis, brusquement avec désespoir.) C'est foutu, l'beau temps!.....

Ça fait gros le coeur, quand même, quand t'as vécu quinze ans dans la prairie à élever des ch'ouaux, à les monter, à toffer c'te belle vie large au grand air, à pas être badré par les voisins, à respirer d'la liberté tout ton saoul,...⁶

Tous les éléments de base qui forment la description typique de la prairie se réunissent dans les phrases suivantes.

⁵ Ibid., pp. 12-13.

⁶ Ibid., pp. 16-17.

Notre chevauchée nous mena à travers un pays assez sauvage, bas et plat, fréquemment boisé. Les prairies elles-mêmes étaient encombrées d'osiers et de saules nains. Chacune d'elles cernait un étang, miroir de tous les nuages, rompu par le sillage des canards en promenade. Nos chevaux effarouchaient moins de lièvres que naguère dans la Grande Prairie nue du Sud, mais davantage de grouses. Du gibier tendre, suspendu à une ficelle, rôtit, le soir, sur des lits de braises. Les moustiques furent innombrables et inlassables. Des fumées d'écorces vertes filèrent obliquement, en rasant le sol, invitèrent nos chevaux à se serrer les uns contre les autres sous leur protection.⁷

Cependant, la prairie est aussi ce lieu à éviter pendant l'hiver à cause de l'aspect ouvert du terrain qui permet aux éléments de s'attaquer directement à l'homme et à le rendre impuissant en quelques minutes.

Bien plus, ce brusque passage du bois à la plaine est marqué par un abaissement de température tel qu'il semble qu'en tentant de vous retenir, les derniers buissons de la forêt vous ont brusquement arraché la moitié de vos vêtements

Ni l'un ni l'autre ne parlaient, il leur semblait qu'ouvrir la bouche eût été mortel.⁸

Dans les descriptions de la prairie on connaît un sentiment de mélancolie car la prairie rappelle la vie d'autrefois et une nature sauvage admirée par Constantin-Weyer et dont il regrette la disparition.

⁷Ibid., p. 26.

⁸Idem, Manitoba, p. 134.

Deuxièmement, on retrouve la grande ville. Même si la ville joue un rôle très minime dans le plan de l'auteur car elle n'est pas un élément de la nature comme tel mais plutôt un paysage qui se retrouve de temps en temps dans ses romans, elle présente quelques différentes aventures pour le héros. Les activités de la ville sont utiles à l'auteur pour contraster celles de la campagne et celles du Nord. En plus, la ville sert de lieu de repos et de divertissement pour le héros avant qu'il retourne chez lui à la ferme et à la prairie après son périlleux voyage de retour du grand Nord. La vie mouvementée de la ville, décrite en général de façon détaillée mais succincte, accentue ainsi le rythme calme et progressif de la prairie.

Elle bousculait les comptoirs de robes et de modes.....

De l'immense emporium montait le bourdonnement confus des milliers de vendeurs et de vendeuses, des milliers et des milliers de clients. Il y avait des fermiers cossus..... Plus loin encore, on maniait de précieuses fourrures. Des femmes élégantes sortaient tout ondulées des mains du coiffeur. Des garçons apothicaires vantaient...⁹

Troisièmement, nous découvrons le grand Nord, cet espace, ce lieu insaisissable. Parmi les personnages secondaires, ce pays ne fait partie que de discussions très générales, car peu y sont allés et beaucoup moins en reviennent. Seul, certains hommes osent défier ce territoire en s'y aventurant. Cependant, Constantin-Weyer crée l'impression que plusieurs descriptions sont consacrées au

⁹Idem, Homme, pp. 184-85.

grand Nord dans ses romans et qu'elles forment le paysage essentiel. Ces descriptions sont généralement plus vivantes que celles des autres paysages et à cause de leur nouveauté auprès du lecteur suscitent son intérêt. Par la force du style, l'auteur fait croire au lecteur qu'il s'y trouve continuellement. Effectivement, les descriptions nordiques ne sont pas excessivement nombreuses dans tous les romans mais notre auteur les varie et change les détails de la description de façon à nous faire croire que nous en avons connues plusieurs. Peu nombreux sont ces hommes spéciaux qui partent de leur résidence et parcourent des paysages variés en train, à cheval, ou à pied pour se rendre au dernier endroit civilisé afin de commencer leur voyage à ce fameux pays surnommé le pays du "Grand Silence Blanc".¹⁰ En effet, le grand Nord se divise en deux paysages qui deviennent très bien connus du lecteur, celui des Barren Lands et celui de la Forêt.

Mais nous traversons alors un mauvais bout de ces terres de silence qu'on nomme en anglais: Barren Lands, les "Pays Nus". Et nus, ils l'étaient en effet. Nus sans la neige. Chastement nus. Cruellement nus... Peut-être une longue étape nous permettrait-elle de gagner le bois: l'abri,...¹¹

Lorsqu'il y a un conflit, il se déroule dans les Barren Lands, semblables à la prairie par leur immensité. La vaste étendue est meurtrière à l'humain et surtout pendant la tempête il faudra chercher refuge en forêt. La nature est la plus hostile en cet

¹⁰Ibid., p. 70.

¹¹Ibid., p. 87.

endroit, n'offrant aucune protection contre les éléments du froid, du vent et de la neige qui dominant la vie animale et humaine, tous deux incapables de survivre ici très longtemps. Par contre, la forêt, elle, devient ainsi un refuge pour les deux espèces où ils trouvent abri et nourriture pour se soutenir et se refaire leurs forces.

Les Barren Lands et la Forêt, paysages ambivalents, composent l'essentiel du grand Nord, pays terrible et cruel, pays des froids extrêmes.

Le grand Nord est un paysage très peu connu des lecteurs à cette époque, mais un que Constantin-Weyer leur fait découvrir et qu'ils chercheront plus tard à mieux connaître à cause de sa nouveauté. Après une description très générale pour familiariser le lecteur avec le terrain il nous le fait connaître de plus près en précisant ses particularités et celles de ses habitants. Parfois ceci est même pratiqué dans un état presque de rêve, état illusoire, où héros et narrateur, tour à tour, nous font voir le paysage en question. C'est dans la description merveilleusement détaillée de ce paysage nordique que Constantin-Weyer excelle et se distingue des auteurs canadiens-français de l'époque.

Je me rappelle qu'il faisait très froid. Mais il faisait aussi très beau. Le ciel était pâle et net, avec, au milieu du jour, les jeux fantastiques de la lumière du soleil. Comme pour se moquer du froid, l'astre se triplait ou se quintuplait de deux ou de quatre autres images, placées sur un ou deux diamètres, les reliant à lui-même par des croix

de Malte lumineuses, les circoncrivait d'un cercle tout fait de fragments d'arc-en-ciel, merveilleusement ressoudés l'un à l'autre, faisait chatoyer les couleurs du prisme, les jetait vers la terre l'une après l'autre, et, jonglant avec elles, les relançait vers ce point mystérieux du zénith où leur arrivée simultanée recomposait brusquement la lumière blanche. C'était à la fois féérique et ironique.¹²

Cependant, le grand Nord est un endroit qui commande le respect et l'inspire à tous, comme le héros et les autres personnages l'apprendront.

Le Grand Nord pratique des habitudes de discrétion. Il serait plus juste de dire: de défiance. Respect et crainte se mélangent.¹³

¹²Ibid., p. 86.

¹³Idem, Sourire, p. 22.

2. Saisons

A partir des paysages, Constantin-Weyer nous introduit aux saisons. Il passe du général dans la description des paysages au particulier dans celle des saisons pour maintenir une continuité dans la description du scénario. Les saisons servent ainsi de cadre pour l'action, qui s'associe de très près avec le changement des saisons. L'auteur utilise aussi les saisons pour contraster l'activité de son héros et pour en rehausser sa valeur.

L'hiver représente sans doute la saison la plus importante, puis l'automne et le printemps, et en dernier lieu, l'été. Constantin-Weyer attache une certaine importance à chaque saison, comme nous allons le voir. Cette importance ne résulte pas nécessairement d'une description originale de la saison elle-même, mais plutôt du rôle descriptif qu'elle joue dans la formation du cadre très détaillé d'un paysage où différents événements se déroulent et ce que l'auteur nous fait voir dans celui-ci. La description des saisons dans les paysages variés de la nature servent à refléter et à influencer les sentiments des personnages afin qu'ils agissent. Les saisons forment ainsi une partie intégrale de la description de la nature weyerienne.

L'été est une saison à laquelle Constantin-Weyer accorde moins d'importance. Cependant, sa description minutieuse nous fait découvrir certains jolis paysages où l'on examine plusieurs détails, le métier de fermier, la pousse de la semence, les longues journées remplies d'activités diverses. Le héros sur la ferme, en été, n'est qu'un autre personnage au travail. Il se distingue fort peu parmi les personnages. Il mène sa petite vie comme n'importe qui d'autre. En somme, l'été, c'est la saison du travail.

Les blés, bleu sur bleu, les avoines, bleu sur argent, houlent comme une mer tropicale. Un lourd soleil laisse tomber une chaleur qui surprend, sous ces hautes latitudes, ceux qui ne savent pas ce que c'est qu'un climat continental. Les jours s'allongent comme pour rattraper demain, et la nuit n'est plus qu'un long crépuscule assombri que chante mélancoliquement une chouette.. On a à peine dormi qu'il est déjà grand jour. La rosée de la nuit se vaporise en brumes bleues, monte, emplit l'air d'une fausse humidité, fait jouer devant le plafonnier du ciel des transparences mauves....

C'est la saison durant laquelle se met en valeur la brousse canadienne. Tout le jour, on débroussaille, on arrache des souches... De lourdes charrues aux longs versoirs enfouissent à jamais la douce odeur des foins; l'irritante senteur de la terre vierge vous prend la chair comme une promesse d'amour...¹⁴

L'automne annonce la fin du travail pour le fermier. C'est un temps triste préparatoire au repos de l'hiver pour presque tous les habitants. Les feuilles transformées de couleurs, les oiseaux migrateurs en vol, les animaux faisant leurs préparatifs, tous nous sont décrits et fournissent de multiples descriptions de

¹⁴Idem, Manitoba, pp. 39-40.

la nature changeante pour Constantin-Weyer. Plus important, par l'intermédiaire de celles-ci, il prépare le départ annuel du héros pour le grand Nord et la solitude du paysage et des gens se fait ressentir.

Les feuilles des érables se tachèrent de sang; les feuilles des frênes se vêtirent d'or, et les feuilles des chênes passèrent du bronze vert au cuivre oxydé. Après des journées de vent, les bouleaux à canots montrèrent autour de leurs troncs d'argent des branches peintes en laque carminée.¹⁵

La fanfare en cuivre de l'automne sonnait le départ. Dans l'ardoise du ciel, des oies inscrivaient des triangles semblables. Des vols de canards passèrent par les nuits claires, le cou tendu, criant leur joie voyageuse.... Les ciselures d'argent du matin, volatilisées par le soleil, se sublimèrent en paillettes roses et mauves, accrochées dans l'atmosphère..... Les rats musqués se mirent à travailler en hâte à leurs maisons des marais, et à y entasser les tendres racines des roseaux, nourriture de l'hiver. Tout nous conviait au départ.¹⁶

Le renouveau de la nature au printemps fournit d'autres occasions pour décrire des phénomènes semblables à ceux de l'automne. L'accent sera mis sur le renouvellement de la beauté de la nature, du retour des espèces migrateurs et de la saison des amours. La pesanteur de l'hiver s'est allégée. La vie difficile du héros pendant cette saison prend fin et lui aussi retourne à la ferme content de retrouver cette vie simple après tant de peines. C'est un temps de joie et de vie.

¹⁵Idem, Ouest, pp. 111-12

¹⁶Idem, Homme, pp. 76-77.

Cependant la nature accomplit son miracle annuel. Ces jours derniers la verdure des arbres ne s'annonçait encore que comme une sorte d'atmosphère, comme une impalpable poussière gris-vert nimbant les branches... Puis les bourgeons ont éclaté, et minute par minute, j'ai regardé la forêt s'orner. Dans les sous-bois, le miracle n'est pas moins grand. Les pembinas sont fleuris de nébuleuses d'étoiles blanches, et la hart rouge, d'ombelles crème.

C'est, si l'on veut, le moment inoubliable de l'année, le moment le plus tendre. Jamais plus la nature ne retrouvera ces verts sur verts, si exactement à égale distance et du bleu et du jaune. Dans quelques semaines, dans quelques jours, une alchimie étonnante aura décomposé ce vert, en aura fait du bleu et de l'or.¹⁷

Au surplus, le temps était engageant. Le printemps éclatait de toute part, et il semblait que l'immensité de la Nature fût trop petite pour le contenir... Une géométrie mouvante se dessina dans le ciel. C'étaient des oies aux cris discordants et continus qui venaient du sud, à la recherche d'un printemps perpétuel... Des grives à la gorge rousse se disputèrent la possession d'un buisson... Noir et blanc, le dos d'un skunce débordait d'une ornière... Furtif, un loup franchit en trois bonds le "chemin du Roy" (pour employer l'expression classique).¹⁸

Cependant, l'hiver est la saison à laquelle Constantin-Weyer consacre surtout son attention. C'est cette saison et la description des paysages hivernaux rigoureux qui lui gagnent la renommée et où il révèle le mieux son talent. L'hiver représente le voyage annuel du héros dans ce pays stérile et impitoyable où il lutte pour sa vie. Cette saison est aussi vue sous divers aspects et a une différente signification pour chaque personnage.

¹⁷Idem, Manitoba, pp. 29-30.

¹⁸Idem, Homme, p. 140.

Pour certains, l'arrivée de l'hiver marque la création de paysages merveilleux qui émeuvent l'homme par leur beauté et qui sont source de joie. Ils sont là pour être découverts et la neige, par sa chute silencieuse transformant le paysage, évoque une certaine joie tout en suscitant le mystère.

Pour le fermier "C'est la saison des danses. Quels bons reels nous danserions ensemble!"¹⁹ et des fêtes où on réunit la famille et les amis; tandis que pour le héros, c'est la joie du retour au pays de la nature qui crée cet apaisement en lui. Un nouveau monde blanc est créé.

Il y avait ces extraordinaires paysages d'hiver, dont nul pinceau ne peut rendre le charme.

Des matins tout en brume discrètement rose, avec des parures de diamants sur tous les arbres: de beaux soleils blancs de midi, accrochés dans un ciel très pâle et qui faisaient de leur lumière douce et froide, --mais ceci, c'est le comble de l'art, --jouer les complémentaires sur les prismes hexagonaux de la neige, juxtaposant jusqu'à les marier en blanc les roses tendres aux verts délicats, les jaunes pâles aux violets mauves, les bleus déteints aux orangés transparents. Et le soir venu, tout cela sombrait dans un camaïeu bleu, la neige plus claire que le ciel, avec de brusques feux d'artifice, des clairons aux franges dorées ou des chutes de clartés lunaires, juste assez pour dorer ce bleu en vert,...

L'hiver est la saison de la lutte pour tous contre le climat, le froid, la neige et les tempêtes. On respecte ainsi la nature après avoir vécu cette saison. Cependant, au premier abord, l'hiver semble être la saison du silence, de l'immobilité, de l'uniformité dépourvue d'activités.

¹⁹ Ibid., p. 75.

²⁰ Idem, Ouest, p. 156.

Ces plaines cultivées subissent l'hiver et ses neiges avec une résignation passive, jusqu'au désintéressement de leur personnalité. A droite et à gauche, sur cette terre qui sommeille, la neige ressemble plus à un suaire qu'à un drap de lit. Rien n'est plus désolé, plus décourageant que cette perspective monotone, dont rien ne détache l'oeil. L'horizon est une seule ligne droite, jusqu'à laquelle les jeux de la lumière s'étendent comme une nacre plate, mince et fragile.²¹

Des effets néfastes sont ressentis par l'homme pendant cette saison, car, à la longue, son effet déprimant sape l'énergie du personnage et réduit les faibles et les malades, qui résistent mal au froid, jusqu'à la mort.

"Merci! j'en ai assez pris de l'hiver et de la solitude, et de la neige et des aurores boréales, et des petits feux qui vous rôtissent le ventre tandis que votre dos gèle, et de la soif que la neige ne calme pas, et des os du front qui vous font mal,..."²²

Et alors, qu'est-ce donc qu'une toux que le froid, médecin cruel et bienfaisant, ne parvient pas à guérir?... Ah diable! Il avait les poumons gelés.....

Il s'était abattu comme une masse en arrivant à l'étape, et il avait refusé de manger..... Je vis ses épaules se soulever au rythme de ses sanglots... Il avait compris.²³

...Ce fut, de nouveau, cette lutte de tous les instants contre le Froid..... Mais l'air reste saturé d'humidité, et il semble que tous les brouillards de la Baie d'Hudson, chassés par le vent du nord, aient envie de se réfugier entre vos vêtements et votre peau. Ils y pénètrent, si bien fermés que soient vos habits. Il s'y condensent, ruissellent d'abord sur vous, et vous

²¹ Idem, Manitoba, pp. 133-34.

²² Idem, Homme, p. 71.

²³ Ibid., p. 105.

dérobent votre précieuse chaleur. Ils travaillent à vous voler la tiédeur de votre poitrine, de votre dos, de vos aisselles. Ils grimpent, pesants, sur vos épaules. Ils redescendent sur vos bras. Ils se glissent, des manches, dans vos mitaines. Ils vous mordent les mains, jusqu'aux os. Ils vous dépouillent de la peau de vos doigts. Ils vous brisent les phalanges... C'est au réveil qu'ils profitent le plus surnoisement de votre faiblesse. Il vous semble que vous êtes mal réveillé. Vous n'arrivez pas à nouer la babiche du harnais des chiens. Et, toute la première heure de marche, ouaté que vous êtes de silence, de froid et de brume, il vous faut lutter sans trêve pour reconquérir les précieuses parties de votre être...

...Puis le froid reprendra..... La résistance de la neige se fera plus durement sentir... Vous vous apercevrez que vous maigrissez, et que vous brûlez rapidement des réserves précieuses.²⁴

Ce climat hostile est aussi la scène idéale pour le déroulement de combats ou de drames de la vie et de la mort, soit animaux ou humains. Le paysage s'accorde alors au sentiment. Comme les animaux doivent changer leurs "habitudes toutes spéciales l'hiver"²⁵ pour survivre, l'homme aussi s'accorde à la nature. Mme Paulette Collet dans sa thèse nous le fait voir.

Dans de nombreux romans, les événements tragiques se déroulent pendant la saison froide. Les romanciers ont, en général, compris que la désolation de la nature enneigée est le climat rêvé pour des scènes de violence et pour la mort et les cérémonies qui s'y rattachent.²⁶

²⁴Ibid., pp. 227-29.

²⁵Paulette Collet, L'hiver dans le roman canadien-français (Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1965), p. 244.

²⁶Ibid., p. 236.

3. Éléments individuels

Les éléments individuels forment et renforcent les saisons et les paysages. Tous ensemble, ils créent la force de l'expression descriptive de la nature weyerienne. Ceux-ci s'incorporent aussi dans la présentation de la nature, c'est-à-dire pour exposer une nature inhumaine, bienveillante, évolutive, selon le cas.²⁷

On retrouve plusieurs éléments formateurs des saisons et des paysages. Il y en a sept d'importance majeure qui sont présents de façon constante; trois d'ordre relativement mineur; et les autres sont négligeables.

La description et l'effet que ces éléments produisent, (en général ils sont sous une forme aqueuse) se rapproche à ce que Gaston Bachelard préconise. Les quatre éléments de base de Bachelard, l'air, l'eau, la terre et le feu, sont tous présents dans les descriptions de la nature chez Constantin-Weyer mais une critique bachelardienne ne s'applique pas toujours complètement dans tous nos romans.

²⁷ Nous examinerons cela au Chapitre III.

Le feu, séducteur et possessif de l'individu, "comme auparavant et comme aujourd'hui encore,... demeure un objet de convoitise instinctive" tandis que la flamme attirante "symbolise l'ardeur des sens".²⁸

La terre représente différentes matières, soit "sable, humus, limon, gravier, roche", bois "et même les racines, qui unissent le végétal à la terre, la maison, qui enracine l'homme,..."²⁹

L'air se définit par fluidité, mobilité et légèreté qui poussent l'individu à s'envoler, à partir à l'aventure.³⁰ Vent, brise et nuages traduisent cet élément chez Constantin-Weyer.

Le vent, formant une "ambiguïté foncière ... tour à tour froid et brûlant, caressant et rageur, tonique comme le vent d'est, amollissant comme le zéphyr" est "symbole de l'être instable soumis aux sautes de son humeur".³¹

Le nuage est une substance sans forme à laquelle on peut prêter la forme de son choix. Il permet beaucoup de liberté car il change continuellement et crée de nouvelles images pour nos yeux. Il nous pousse à la rêverie et nous invite au voyage. "Vagabond, le nuage débarrasse l'être aérien de ses entraves

²⁸ Michel Mansuy, Gaston Bachelard et les éléments (Paris: Librairie Josée Corti, 1967), pp. 36-37.

²⁹ Ibid., p. 262.

³⁰ Ibid., pp. 239-40.

³¹ Ibid., p. 260.

comme l'océan les tempéraments aquatiques".³² Air et eau sont les éléments de l'aventure.

L'eau, pour Bachelard, signifie plusieurs choses. Elle est un miroir. L'homme cherche à se connaître, à se comprendre et pour cela il faut se plonger au fond de soi-même. L'homme qui se croit à part aura cependant à se soumettre à la loi commune et accepter ses limites car le miroir s'interposera toujours entre lui et son image. L'exercice est utile en ce que "Rien ne rassure, rien ne calme davantage qu'un regard objectif jeté sur soi de l'extérieur".³³ Le héros Monge dans Un homme se penche sur son passé pratique continuellement cette philosophie ainsi que d'autres héros dans divers romans.

L'écoulement de l'eau, que ce soit le fleuve ou que ce soit le lac, est le symbole de la vie qui glisse vers sa dissolution, tandis que stagnante, l'eau représente la mort. Elle peut même servir de tombe. Par sa mobilité elle inspire un air d'instabilité,³⁴ d'insécurité chez l'individu mais aussi elle "est plus que tout autre l'Elément de la mélancolie".³⁵ Constantin-Weyer démontre cela lorsque Monge poursuit Archer et Hannah en canoë.

³² Ibid., p. 258.

³³ Ibid., pp. 184-85.

³⁴ Ibid., pp. 187-88.

³⁵ Ibid., pp. 192-93.

Mélangée ou alliée avec un autre élément comme la terre, l'eau se métamorphose en neige, élément fluide mais léger comme le duvet qui sert à exprimer le degré suprême de la pureté. "Le flocon est la blancheur même, la blancheur virginale ternie par le moindre contact; mais aussi la blancheur trop froide pour permettre la vigoureuse fermentation de la vie. Et quelle merveille de géométrie!" A part des descriptions habituelles, le blanc linceul, la féérie sans lendemain "... La neige n'évoque plus qu'absence et que désaisissement: visages très aimés, vies consumées, pays perdus: toute l'inanité et la fugacité du cours humain des choses". Nous verrons plusieurs descriptions soit de paysages hivernaux soit, plus particulièrement, de la neige elle-même, sa description et sa consistance dans les romans de Constantin-Weyer.

Autre forme d'eau avec certaines qualités de la neige est la glace qui "tue les vivants tout en conservant les morts. C'est la beauté stérile et stérilisante,..." qui provoque une mort solitaire.³⁶ Paul Durand est un bon exemple de ce phénomène car il meurt à cause du froid et de la neige et Monge le protégera des loups en lui faisant un cercueil de glace.

³⁶ Ibid., pp. 221-22.

Ces quatre éléments bachelardiens en leurs diverses formes se retrouvent chez Constantin-Weyer comme nous allons voir dans les prochaines pages. Il est intéressant de noter que notre auteur les emploie (peut-être même sans le savoir) car la majorité des éléments formateurs de la nature weyerienne sont dans une forme aqueuse d'une sorte ou d'une autre et nous retrouvons le héros presque toujours situé dans un paysage hivernal se débattant contre des éléments aqueux, la neige, le brouillard, l'eau.

Les éléments mineurs formateurs des saisons et des paysages weyeriens se composent du brouillard, des nuages et de la mer ou de la rivière. Tous sont peu utilisés mais ils contribuent à ajouter, à compléter et à renouveler la description; parfois ils servent de transition à un autre paysage ou à une autre action.

Le brouillard paraît peu fréquemment mais de temps à autre il peut servir de voile pour ce qui est à venir, et préparer un nouveau développement afin de fournir une nouvelle description.

Un brouillard qui a trop servi s'use... Il n'en reste plus qu'une trame qu'on s'étonne de voir en fils d'argent. Et comme pour l'utiliser de la façon la plus glorieuse, le soleil la broche richement d'or, ou plutôt d'ors, verts, jaunes et roux. Puis ce magnifique brocart s'évanouit à son tour, et il ne reste plus que l'horizon, bleu sur bleu, et un ciel frissonnant, comme sous une douche de lumière, et des nuages qui courent à

une vitesse si égale, qu'on sent bien que leur jeu est vain, et qu'ils ne se rejoindront jamais.³⁷

Les nuages font ordinairement partie de la description du ciel afin de compléter ou de nuancer un paysage. Ils sont de même annonciateurs du mauvais temps (la pluie, la neige, la tempête,...) ou de quelque événement qui se prépare.

Les gros nuages violets qui couraient très vite à l'horizon et qui traînaient très bas leurs panses, n'arrivaient pas à lisser cette surface inégale et mouvante... Après cela il y eut³⁸ naturellement la tourmente de neige prévue.

La mer ou la rivière est surtout reprise au printemps ou lors d'un voyage. Dans ce contexte, elle devient ordinairement, soit un élément destructeur, soit une force dominante qui s'exerce sur le personnage. Par ailleurs, elle est une simple route de passage pour le voyageur, un abreuvoir ou un endroit de beauté.

La mer battait le navire à coups de bélier formidables, déferlant sur le pont, suintant, ruisselant, s'écroulant avec tous les bruits des grandes eaux...³⁹

Les sept éléments majeurs se trouvent généralement dans la saison de l'hiver et dans le paysage du grand Nord. Ceux-ci forment le squelette des descriptions remarquables. De ces sept, les quatre premiers, le vent, la neige, la tempête et le froid

³⁷Constantin-Weyer, Manitoba, p. 24.

³⁸Ibid., p. 59.

³⁹Ibid., p. 16.

s'allient pour créer les passages les plus intéressants chez notre auteur. Le héros est éprouvé continuellement par ces éléments et, en de telles circonstances difficiles, il fait preuve de ses forces et de sa discipline personnelle. Ces passages forment l'intérêt des romans de Constantin-Weyer car ils sont détaillés de telle façon à nous mettre sur place et à nous faire partager les douleurs, les peines et les sentiments des personnages.

Le vent représente une force meurtrière à éviter à tout temps, si possible, car il réduit le personnage à un état paralytique. Dans les romans de Constantin-Weyer, tout homme pris sur la plaine tente de se rendre au bois pour chercher abri contre le vent, pour se réchauffer et pour refaire ses forces.

Il fallait, dès que se levait le vent, se hâter de rejoindre le fourré le plus épais. Et, s'il était dans la direction d'où venait la tempête, il était dur, malgré les fourrures, de lui faire face. Il fallait se protéger les yeux et les pommettes, ... car la douleur était intolérable, et les larmes qu'elle tirait des yeux se gelaient immédiatement sur les cils.

Ni boussole, ni connaissance des lieux n'eussent alors servi pour se garder dans la bonne direction.....

Les extrêmes se touchent, et la poussière de neige arrivant avec force au visage était si froide qu'elle brûlait comme des étincelles.

Smith eut les yeux gelés et, pendant trente-six heures, resta aveugle. C'est la chose la plus douloureuse du monde--morale--car tant qu'il fait nuit vos yeux sont recouverts d'une taie noire, pareille à un suaire, et, lorsqu'il fait clair, ces

ténèbres s'éclairent d'une faible lueur d'un rouge sinistre semblable à un reflet de l'Enfer.

Ce fut à cette occasion que Smith, pour la première fois, entendit réellement parler des voix qui n'étaient pas celles de ses compagnons, mais bien d'êtres qui étaient véritablement et officiellement morts et enterrés depuis des années...⁴⁰

Le vent est aussi symbole annonciateur et élément collaborateur dans la tempête car, tous ensemble, le vent, la neige et le froid contribuent à créer sa force.

Nous dûmes faire halte dans l'île aux Bouleaux, pour laisser passer trois journées de grand vent, qui frangeait d'écume irritée la crête d'affreuses vagues dentelées, couleur de chocolat. Les gros nuages violets qui couraient très vite à l'horizon et qui traînaient très bas leurs panses, n'arrivaient pas à lisser cette surface inégale et mouvante... Après cela il y eut naturellement la tourmente de neige prévue.⁴¹

En somme, le vent fait partie de la nature inclémente et hostile qui éprouve tout être vivant et qui se fait ressentir cruellement par le personnage, les animaux et le paysage.

Déjà le vent travaillait comme un ouvrier accroupi à râper la neige... Une fine poussière dure et aiguë volait, encore bas. Je savais qu'elle ne tarderait pas à s'élever, à tourbillonner en volutes follement cruelles, à chasser toute la vie de la surface neigeuse. Les loups eux-mêmes fouilleraient la neige pour s'y terrer. Dans les bas-fonds, au plus fourré de la broussaille, les hardes de cariboux, [sic] d'orignaux ou de wapitis se grouperaient, têtes affrontées, afin de n'offrir au vent que des croupes qui, rythmiquement, grelotteraient pour se réchauffer.⁴²

⁴⁰ Idem, Ouest, pp. 158-59.

⁴¹ Idem, Manitoba, p. 59.

⁴² Idem, Homme, p. 98.

Puis le vent se levait, le vent terrible, aiguisé sur les aiguilles de glace des banquises, là-haut sur l'Océan glacial ou sur les lacs désertiques du nord, tranchant jusqu'à écorcher la peau sous les fourrures.

Il augmentait d'intensité, sifflant avec rage dans les cimes des arbres qu'il découronnait sans merci, --on entendait le bruit sourd de leurs chutes mêlé à ses jurons, --et rabotant la surface de la prairie, à grands coups de varlopes, inégaux et pressés, avec un bruit d'usine.⁴³

La neige affecte, elle aussi, le paysage de l'hiver de plusieurs façons. Elle recouvre la plaine de son "suaire" et lui donne une "perspective monotone" d'un endroit mort plutôt que somnolent.⁴⁴

Par ailleurs, elle crée "ces extraordinaires paysages d'hiver, dont nul pinceau ne peut rendre le charme."⁴⁵ qu'on reconnaît particuliers à Constantin-Weyer.

...--jouer les complémentaires sur les prismes hexagonaux de la neige, juxtaposant jusqu'à les marier en blanc les roses tendres aux verts délicats, les jaunes pâles aux violets mauves, les bleus déteints aux orangés transparents. Et le soir venu, tout cela sombrait dans un camaïeu bleu, la neige plus claire que le ciel, avec de brusques feux d'artifice, des clairons aux franges dorées ou des chutes de clartés lunaires, juste assez pour dorer ce bleu en vert, ...⁴⁶

⁴³ Idem, Ouest, p. 158.

⁴⁴ Idem, Manitoba, p. 133.

⁴⁵ Idem, Ouest, p. 156.

⁴⁶ Ibid.

La neige possède certaines propriétés spéciales. A certains instants, elle amortit le son, à d'autres, elle l'accentue. Elle change de consistance selon la température et les conditions du paysage. Dans Vers l'Ouest, lors de la tempête⁴⁷, elle est une poussière fine qui, soufflée par le vent, s'insinue ici et là; dans Manitoba⁴⁸, elle est "durcie et refroidie par cent kilomètres de course folle et qui frappait durement comme du grésil" tandis qu'elle peut aussi bien consister dans Un homme se penche sur son passé de "flocons légers comme du duvet de cygne".⁴⁹

Les copeaux de neige, enlevés en volute et bruyamment soufflés, tourbillonnaient dans une poussière grise, de plus en plus opaque, se heurtaient au moindre obstacle, s'y amoncelaient pour former des ondulations mouvantes, des miniatures de montagnes, fragiles, sans cesse détruites et reconstruites, et sous lesquelles disparaissaient les végétations les plus hautes, passivement courbées sous le poids des neiges et sous la volonté colère de la tempête.⁵⁰

Elle sert aussi de couverture protectrice contre le vent et garde la chaleur à l'intérieur de l'abri.

Comme je jouissais de me débarrasser de mes raquettes, pour m'étendre sur la neige, de façon que la crête du banc de neige me protégeât contre le vent, ...⁵¹

⁴⁷ Ibid., p. 158.

⁴⁸ Idem, Manitoba, p. 140.

⁴⁹ Idem, Homme, p. 229.

⁵⁰ Idem, Ouest, p. 158.

⁵¹ Idem, Homme, p. 116-17.

...vous construisez un abri provisoire, en perches et en écorces, bien renchaussé de neige, où vous resterez des jours entiers, accroupi auprès d'un petit feu...⁵²

Le passage suivant résume bien les propriétés mentionnées ci-haut et met le tout en perspective.

Mais alors il semblera que se soulève, peu à peu, l'écran qui s'est glissé entre vous et la forêt..... Vous déchirez la neige comme un vaste édredon de plume, faisant voler tout autour de vous des houppes claires.....

...La neige cessera d'être mauve... Chacune des facettes de ses hexaèdres s'ornera d'une des couleurs du spectre... Si vous vous arrêtez, un instant,... vous les verrez bien à leur place, la rouge opposée à la verte, la bleue à l'orangée, la violette à la jaune..... Mais si vous êtes inattentif, vous ne verrez que ces innombrables joailleries accrochées aux arbres, sous cette irréaliste gaze changeante, où les six couleurs se rappellent dans un ton plus doux... Comment empêcher alors d'aimer follement cet hiver magnifique, qu'on a eu tant de peine à conquérir?

...Des jours viendront ensuite, où la neige tombera, silencieuse, alourdissant les branches... On enfoncera sans bruit dans son feutre clair, jusqu'à tomber à l'improviste sur une harde de caribous, qui, surprise, disparaîtra dans le fourré, après avoir fait voltiger des flocons légers comme du duvet de cygne.

...Puis le froid reprendra. La neige crissera sous votre raquette et sous votre toboggan. Votre haleine fera, autour de votre visage, cette brume épaisse, qui se condensera sur votre barbe mal rasée. Des glaçons dégouttants vous pendent devant les lèvres. La résistance de la neige se fera plus durement sentir... Vous vous apercevrez que vous maigrissez, et que vous brûlez rapidement des réserves précieuses.⁵³

⁵²Ibid., p. 230.

⁵³Ibid., pp. 228-29.

La neige possède aussi d'autres propriétés. En tempête, propulsée par le vent, elle obscurcit le jour et crée des ténèbres d'une obscurité blanche.

En plein jour, et malgré le soleil, ironiquement clair, qui brillait à cent pieds au-dessus du chasse-neige--de la poudrerie--telle était la densité de la neige pulvérisée qu'on n'y voyait pas à dix pas. Ténèbres blanches, qui étouffaient même le bruit, le sip-sip des raquettes, les paroles confuses échangées d'un homme à l'autre, le crrr, crrr des toboggans refoulant la neige molle en fraises fugitives.⁵⁴

Elle rend la marche difficile à cause de sa consistance, de sa résistance et de son volume.⁵⁵

... mes raquettes, tassant la fine poussière de neige fraîche, s'enfonçaient jusqu'à un endroit où la neige était dure et crissante. Elle avait dû être piétinée, juste avant la tempête..... Je me défis de mes raquettes, et, entrant résolument dans la neige jusqu'au ventre, j'entrepris de me frayer lentement et sans vacarme un chemin...⁵⁶

Plus important, elle affaiblit et sape les réserves de l'homme par sa résistance⁵⁷ et lui inflige la douleur lorsqu'elle est propulsée rageusement par le vent: "la poussière de neige arrivant avec force au visage était si froide qu'elle brûlait des étincelles".⁵⁸ En plus de causer une cécité temporaire, elle peut, par sa présence continuelle, affecter l'esprit.

⁵⁴Idem, Ouest, p. 159.

⁵⁵Idem, Homme, p. 229.

⁵⁶Ibid., p. 101.

⁵⁷Idem, Ouest, pp. 158-59.

⁵⁸Ibid.

... après qu'on a vu la neige pendant des jours et des semaines et des mois, et pas une nouvelle figure humaine pour se rappeler que l'on n'est pas seul au monde, il y a quelques [sic] chose qui s'endort dans votre cerveau, --une sentinelle gardienne, sans doute,-- et des êtres étranges commencent [sic] à vous hanter l'imagination.⁵⁹

L'homme et l'animal sont à pieds égaux contre elle et le vent, car ils affrontent les mêmes difficultés et ils recherchent tous deux la protection de la neige.

Je savais qu'elle ne tarderait pas à s'élever, à tourbillonner en volutes follement cruelles, à chasser toute la vie de la surface neigeuse. Les loups eux-mêmes fouilleraient la neige pour s'y terrer. Dans les bas-fonds, au plus fourré de la broussaille, les hardes des caribous [sic], d'orignaux ou de wapitis se grouperaient, têtes affrontées,..... Il ne faut pas un gros feu pour maintenir la vie ... dans un espace de huit pieds de long, huit pieds de large et cinq pieds de hauteur ... (C'était l'espace compris entre les murailles de neige et l'auvent de perches légères que j'avais établi.)⁶⁰

Le passage de l'homme ou de la bête nous est raconté par les signes présents dans la neige qui indiquent, effacent ou témoignent du déroulement du drame sur place.⁶¹

⁵⁹Ibid., pp. 160-61.

⁶⁰Idem, Homme, pp. 98-99.

⁶¹Les définitions de la lutte et du drame seront étudiées en parlant des forces mystérieuses. Pour le moment, il suffit d'indiquer que la lutte se définit par le déroulement d'une action simple quelconque qui est, en général, un combat. Le drame est le portrait d'ensemble, la scène complète d'événements sérieux qui se préparent, se déroulent et se terminent au sein de la nature afin de témoigner du moment critique de la vie et de la mort.

Ce sang qu'il a versé sur la trace, c'est le témoignage qu'il ne peut pas combattre...⁶²

Puis la neige a inscrit pour l'homme les habitudes du gibier...⁶³

Mais sa mine, son équipement, son chargement, le sillage que laisse son traîneau, tout cela vous raconte des choses qu'il ne dirait pas.⁶⁴

Il venait de voir sur la neige ces entrelacements de 8 qui annoncent que l'animal cherche à brouiller sa piste avant de faire un crochet et se gîter, sous le vent de sa propre trace.⁶⁵

Et des bruits d'arbustes froissés au passage par des animaux affairés, et de mystérieux soupirs d'amour, de haine, des murmures de vie et de mort et des choses étonnantes, que nul homme ne saura jamais complètement, et dont la nature, pour nous intriguer, écrit parfois sur la neige un court chapitre palpitant d'intérêt.⁶⁶

La tempête, secondée par la neige et le vent, devient la force destructrice de la nature et en éprouve tous les éléments qui la constitue.

C'était la tempête qui se levait, la puissante et féroce tempête, dévoreuse de vie animale.⁶⁷

⁶²Constantin-Weyer, Manitoba, p. 79.

⁶³Ibid., p. 83.

⁶⁴Idem, Homme, p. 124.

⁶⁵Idem, Ouest, p. 165.

⁶⁶Idem, Manitoba, pp. 67-68.

⁶⁷Idem, Homme, pp. 98-99.

Les voyageurs n'avaient pas fait un demi-mille que le vent s'éleva en tempête, et sans crier gare. Tout disparut aussitôt, et le soleil et la glace, et les chevaux sous un tourbillonnement d'une neige venue des rives nord-ouest du lac, durcie et refroidie par cent kilomètres de course folle et qui frappait durement comme du grésil. Les orgues du vent s'enflèrent...⁶⁸

Ensemble, le vent et la neige servent à former la force de la tempête. Le passage suivant et ceux cités précédemment la définissent bien.

Dehors, une violente bourrasque de neige, un blizzard, rageait et beuglait comme d'innombrables troupeaux enragés. La fine poussière inconsistante s'élevait et tourbillonnait en volutes, sous le souffle puissant, épaississant l'air jusqu'à faire paraître obscur un ciel, qui pourtant restait calme et clair, à quelques centaines de mètres au-dessus de la vaine agitation terrestre. C'était là la nuit blanche, plus terrible que les ténèbres les plus noires et qui interdit l'accès des plaines à tout être vivant.⁶⁹

L'homme devient un jouet entre ses mains et elle règle son destin. La tempête fait ressortir l'ingéniosité du personnage et l'astreint à faire preuve de toutes ses forces pour survivre.

Autre élément, le froid, la force la plus cruelle de ces éléments, ne fait preuve d'aucune pitié soit à l'homme, soit à l'animal, soit aux plantes, soit aux choses insensibles. Il s'attaque à tout et inflige la douleur.

⁶⁸Idem, Manitoba, p. 140.

⁶⁹Idem, Bourrasque, p. 108.

Lorsque l'air, de plus en plus affolé par le martyr du froid, s'efforçait à multiplier le soleil par cinq, en croix,..... il était plus inutile encore de consulter le thermomètre: le mercure faisait le mort et sonnait comme une pilule au fond de l'alvéole de verre.

Ces jours-là, déjà, les os des tempes faisaient mal. Les trois hommes s'attendaient toujours à ce qu'ils craquassent avec un bruit sec, comme faisaient les arbres de la forêt--les trembles grelottant sans arrêt, des quatre feuilles gelées qu'aucun vent n'avait pu décoller. La glace, resserrée par le gel toujours de plus en plus rigoureux, éclatait avec des bruits d'artillerie et se fissurait sur les lacs.⁷⁰

Dehors, il faisait un grand froid ensoleillé et sans vent, une de ces températures qui vous gèlent un homme sans qu'il s'en aperçoive....
...Il ne sentait point le froid, et tout à coup il eut la douloureuse surprise de la douleur brutales [sic] moitié piquûre, moitié coup de fouet, qui vous perce l'épiderme d'un trou imperceptible par lequel s'engouffre le froid, un froid qui se répand ensuite sous la peau en larges taches livides.⁷¹

Et le froid si vif qu'il mordait les vêtements, et les arrachait à belles dents, avant de broyer la chair et les os..... Le froid étouffait Ubaldine jusqu'à lui faire appréhender sans trêve l'asphyxie; et juste au moment où elle croyait mourir, quelque chose en elle avait lutté victorieusement, et elle absorbait une bouffée d'air et de neige qui l'enivrait [sic] une seconde.⁷²

Néanmoins, le froid a parfois un effet bienfaisant, purificateur.

Mais moi, j'avais toujours remarqué que quarante ou cinquante degrés de froid vous guérissent en quelques heures un petit rhume qui commence... Et

⁷⁰Idem, Ouest, p. 157.

⁷¹Ibid., p. 165.

⁷²Idem, Manitoba, pp. 140-41.

alors, qu'est-ce donc qu'une toux que le froid, médecin cruel et bienfaisant, ne parvient pas à guérir?...⁷³

Les deux derniers éléments, la force animale et les forces mystérieuses, composés de la forêt, de la lutte et du drame, forment une partie importante de l'intrigue.

La force animale dans la nature weyerienne joue un rôle analogue à celui des éléments majeurs du froid, du vent, qui sont des forces de grande importance dans le déroulement des drames et des luttes. Elle complète les éléments majeurs et fournit un aspect vivant nécessaire aux différentes scènes. Constantin-Weyer cherche à nous enseigner que l'homme doit suivre l'exemple de l'animal pour survivre dans ces conditions difficiles. L'homme, en faisant ainsi, se rapproche de l'état primitif et découvre que ce mode de vie est sain, et lui fournit la possibilité de se renouveler, de refaire ses forces, de s'éprouver, de lutter et de retrouver son équilibre.

La force animale se définit de différentes façons. En général, une description des animaux variés et de leurs moeurs, soit dans la forêt, soit dans la prairie, est faite pour nous décrire le spectacle de la nature. Nous voyons les différentes espèces, soit très généralement d'un trait, soit de façon très détaillée lorsque l'auteur a pris un certain intérêt dans les

⁷³ Idem, Homme, p. 105.

moeurs, les qualités de la bête ou de l'oiseau,... Constantin-Weyer fait d'abord la description de tous les habitants de la forêt très généralement, les canards et les oies, le chevreuil et l'orignal, le lynx et les oiseaux prédateurs, tels que les hiboux, les chouettes,... et complète le décor avec d'autres espèces, d'importance mineure, qui colorent le paysage.⁷⁴

Cependant, il nous fait voir de façon plus précise la description des grouses ou "gelinottes", les danses amoureuses des poules de prairie, le lièvre, et surtout le rat musqué, qu'il admire pour son travail ardu.⁷⁵ Ces bêtes et ces oiseaux se retrouvent dans la majorité de ses romans selon le rôle qu'il leur fixe. La beauté particulière de chaque animal, son rôle dans ces lieux, et surtout d'importance primaire, l'adaptation faite pour survivre dans cette nature, sont tous étudiés par l'auteur.

Par la description des actes des bêtes et des oiseaux (sons, cris, combats à outrance, amours) et de leurs réflexes instinctifs, Constantin-Weyer nous guide vers la scène où les événements se préparent, se déroulent ou se terminent afin de témoigner du moment critique de la vie ou de la mort.

⁷⁴ Pour les canards, voir Manitoba, p. 28;
pour les canards et les oies, Bourrasque, p. 76;
pour le chevreuil et l'orignal, Ouest, pp. 124-25;
pour le lynx, Ouest, p. 130 et Clairière, p. 163;
pour les oiseaux prédateurs, Ouest, p. 129 et Clairière,
pp. 163-64.

⁷⁵ Pour les grouses, voir Clairière, pp. 52-54;
pour les poules de prairie, Manitoba, pp. 35-36;
pour le lièvre, Manitoba, pp. 64, 70;
pour le rat musqué, Clairière, pp. 188-96 et Manitoba,
pp. 65-66.

C'était alors la chanson de l'engoulement: "Bois pourri! Bois pourri!"... La note grave des hiboux et des grands-ducs. Jusqu'à la lisière du bois, on entendait le vol mou de nocturnes géants, et leurs ombres passaient furtives, entre nous et la lune... Le cri d'un lièvre étranglé... Des froissements mystérieux dans la forêt... Des soupirs plus mystérieux encore, dont on ne savait s'ils étaient de volupté ou de douleur. L'Amour et la Mort circonscrivaient autour de nous l'entrelacement de leurs cercles magiques. A tour de rôle nous écoutions cette musique charmeuse et cruelle,...⁷⁶

Annonciateurs, les loups et les chouettes s'interrogent à haute voix sur les chances de la chasse. (Très loin, vers l'est, il y a un couple de loups qui chasse. Le jappement bref de madame a annoncé qu'elle était à l'affût, les jappements précipités de monsieur l'avertissent qu'il rabat sa proie. Quelque bête va mourir pour que le ménage vive... le ménage, et, sans doute aussi, les bébés loups, qui ne savent pas encore chasser seuls.) La nuit est pleine de souffles et de soupirs..... Oui, soupirs! et de volupté et de souffrance! c'est le grand rythme de la Vie et de la Mort! ... La Nature, la clémentine Nature est un monstre aux griffes rougies de sang!...

...Les arbres s'étouffent, s'écrasent et se jugulent mutuellement. La Forêt est pleine de guet-apens [sic] végétaux, de crimes botaniques! Il y a des agressions savantes et préméditées. Il y a des heurts imprévus.⁷⁷

...car, lentement, stupidement, l'un de mes chiens se mit à hurler. C'était plaintif, solennel et menaçant,...

Savaient-ils, en répétant cet aboiement rituel, qu'ils reproduisaient l'appel millénaire de leur race vers la curée?... Les loups, eux, ne se trompèrent pas sur le sens de l'appel..... un premier loup reprit le hurlement de mes chiens, avec un rien de ricanement dans la fin de son Couhouhouhou ... hou ... ou ... ou ... ouh ... et un autre répondit au sud.... Et tantôt ils se conviaient l'un après l'autre, et, tantôt, ils s'invitaient tous à la fois, et leur cercle aux babines retroussées se resserrait.⁷⁸

⁷⁶ Constantin-Weyer, Homme, pp. 27-28.

⁷⁷ Ibid., pp. 65-68.

⁷⁸ Ibid., pp. 108-9.

...mais ces soupirs de bêtes, ces branches froissées, ces pas furtifs, ces cris d'appel, de triomphe ou de détresse que ne vous disent-ils pas du poème éternel de la Vie et de la Mort?⁷⁹

Les animaux sont aussi annonciateurs des éléments du temps, le mauvais et le beau temps, qui se prépare, qui se produit ou qui est passé.

Mais voici l'automne,.....

L'inquiétude se lit chez les animaux. Le rat musqué se hâte de construire sa cabane. L'ours erre dans les massifs d'épinettes.... La marmotte-gopher, la marmotte-siffleuse, le skunce entassent dans leurs terriers d'étonnantes provisions. Les lièvres hésitent à revêtir leur fourrure d'hiver,...⁸⁰

...Riel s'étudiait à reconnaître la direction prise par les voyageurs aériens pour en déduire des certitudes sur le temps qu'il ferait le lendemain.⁸¹

Constantin-Weyer attache une grande importance à la survie des plus forts de l'espèce animale et il nous la manifeste de façon convaincante par les différents combats. Ceux-ci, en plus de nous enseigner certaines choses sur l'espèce, servent à contraster et à rehausser la valeur du combat homme-animal.

Le jour, la Forêt dort. Elle ne vit vraiment que la nuit. Rassasiées de nourriture et d'amour, les bêtes se reposent. Mais chaque matin il en manque. Voici le poil et les débris sanglants du petit chevreuil... Il passait, frissonnant, sous cet arbre,

⁷⁹Idem, Manitoba, pp. 43-44.

⁸⁰Idem, Clairière, pp. 158-59.

⁸¹Idem, Ouest, p. 223.

qui porte des traces de griffes... Un gros lynx aux oreilles velues s'est laissé choir sur son dos. Un coup de dents lui a broyé les vertèbres à la naissance du cou... Au près des saules qui bordent cette clairière, ces quelques plumes: le hibou a festoyé d'une perdrix-tambour... Ou bien, à la grande saline, je trouverai des traces de sang, parce que deux orignaux se sont battus à mort. Le vainqueur a emmené la femelle, enjeu du duel.⁸²

La présence animale dans les terrains les plus dénudés démontre que la vie n'a pas disparu même dans ce grand Nord. Les animaux servent de compagnons de voyage à l'homme et font la transition entre le voyage difficile et monotone qu'il effectue pour se rendre au Nord, et son arrivée et ses voyages dans ce lieu. Ils présentent aussi un autre obstacle à la survie de l'homme car ils sont un élément de plus contre lequel il a à lutter. En revanche, ils sont une source de nourriture à laquelle il peut puiser en temps difficiles.⁸³ L'homme et l'animal doivent tous les deux survivre dans cette nature, soit indépendamment, soit aux dépens l'un de l'autre. Ceci ajoute une nouvelle dimension à la trame du récit en la rendant d'autant plus complexe afin de capter et de garder notre intérêt.

L'animal principal qui semble dominer, c'est le loup. Il est à la fois maître de la forêt et des espaces libres et c'est lui qui fait le plus de concurrence à l'homme. Lorsque les deux

⁸² Idem, Homme, pp. 66-67. Voir aussi les citations 77 et 79 à titre d'exemples.

⁸³ Constantin-Weyer, Homme, pp. 110-14.

adversaires se rencontrent un combat s'ensuit presque toujours. Tous deux ont le pouvoir d'infliger la mort et la persévérance pour l'exercer.

Le loup est le roi animal de cette nature. Il surveille le royaume animal tandis que l'homme règne sur l'animal et sur la nature d'une façon indéterminée. Tous deux aiment dominer leur propre royaume et les autres animaux respectent le loup car ils reconnaissent son pouvoir sur eux.

Car le loup est le roi des nuits canadiennes, et il faut le sabot bien appliqué d'une jument en colère pour le forcer à respecter la vie d'un poulain.⁸⁴

Le loup représente aussi la force inclémente de la nature qui, par son intermédiaire, exerce la loi du plus fort. Le loup est généralement vu comme une présence malveillante par les lecteurs, mais Constantin-Weyer, dans plusieurs passages, cherche à démontrer l'instinct social presque humain de cet animal et son amabilité en famille.

...cette gueule immense, baveuse, de ce nez méchamment froncé, de ces oreilles couchées en arrière, de ces dents jaunes, de ces yeux injectés de sang.⁸⁵

...une louve qui stridulait son cri de tendresse, d'inquiétude et d'appel.--Gna ... gna ... hou ... hi ... i ... disait la voix, ...
...mon monsieur loup chéri?...

⁸⁴ Ibid., p. 27.

⁸⁵ Idem, Clairière, p. 217.

Sans doute sur le rebord de sa tanière,
 la mère jouait avec ses enfants, s'arrêtant
 de temps à autre pour lancer son cri d'amour
 et d'impatience. Et, pas très loin, une
 autre voix plus grave (avec un rien de
 brusquerie dans la voix), répondait: --Gna...
 gna ... hi ... Voilà ... voilà ... on vient ...
 (Puis un appel de tendresse de la même voix)
 Hi ... ĩ ... ĩ ... je t'aime, madame loup,
 ne t'en fais pas ... (Et une minute après, la
 première voix): Gna ... gna ... hĭ ... Tâche
 de rapporter un beau lièvre pour la fe-femme
 chérie et pour les gogosses...⁸⁶

D'autres animaux complémentaires, examinés plus tôt,
 jouent un rôle assez important et sont souvent décrits. Les
 plus communs sont le lièvre, mets favori du lynx; le rat
 musqué, grand architecte de maisons des marais; les gelinottes,
 perchées dans les arbres; les poules de prairie et leurs
 magnifiques danses d'amour; le vison; les canards et les marais;
 le chevreuil et l'orignal... Ces animaux et ces oiseaux ne font
 qu'affirmer le rôle du plus fort et, en plus, certains servent de
 nourriture au loup et à l'homme.

Par l'intermédiaire des descriptions des combats, l'auteur
 nous démontre le rôle du prédateur et la place que l'oiseau ou
 l'animal occupe dans la chaîne alimentaire ainsi que leur
 contribution au tableau d'ensemble. En décrivant leur vie, leurs
 moeurs, Constantin-Weyer met l'accent sur les activités de la vie

⁸⁶ Idem, Bourrasque, p. 195.

familiale quotidienne afin de démontrer le côté bienveillant et maternel de la nature. Cela lui permet la possibilité d'établir un parallèle entre nous et le monde animal dans le but de mieux rapprocher l'homme à la nature.

Ces animaux servent aussi à alléger la lourde note frappée par les drames sanglants inévitables et nous démontrent la joie familiale qui existe dans cette nature. Notre romancier fait ainsi de nouveau ressortir sa beauté naturelle. De telles descriptions de cette vie harmonieuse se trouvent réparties à travers ses romans.⁸⁷

Parmi les personnages des romans très peu ressentent ou même réalisent l'existence de ces animaux. Ce ne sont que les hommes de la nature, comme Monge dans Un homme se penche sur son passé, qui prennent le temps de les voir et de les étudier pour connaître leur rôle. Les autres ne font qu'identifier tout simplement la bête et passer un bref commentaire. L'auteur, par l'intermédiaire de Monge ou d'autres personnages principaux, nous fait voir leur importance, leur rôle et leur beauté qui, autrement, resteraient inaperçus.

Le spectacle de la nature, pour quotidien qu'il fût, ne me lassait pas

Mais ce qui nous intéressait le plus, et toujours, encore que ce spectacle nous fût familier, c'était de regarder travailler les rats musqués,.....
...et de mystérieux soupirs d'amour, de haine, des murmures

⁸⁷ Voir Ouest, pp. 123-30.

de vie et de mort et des choses étonnantes, que nul homme ne saura jamais complètement, et dont la nature, pour nous intriguer, écrit parfois sur la neige un court chapitre palpitant d'intérêt.

Nous apportions à ces spectacles une curiosité ardente, mais d'une couleur bien différente. Pour mes compagnons, c'était sans plus le beau livre de la nature, toujours semblable à lui-même, mais toujours aussi amusant, c'est bien là le mot propre..... Tout cela permis, voulu par Dieu!⁸⁸

La forêt, un autre élément majeur, est importante en ce qu'elle est un des paysages principaux où se préparent et se déroulent la majorité des scènes d'action. Nous verrons dans les pages à suivre certaines des fonctions qu'elle exerce auprès des personnages et comment notre romancier s'en sert pour susciter notre intérêt et rehausser la valeur de l'intrigue.

Tout d'abord, elle nous est décrite, de façon très précise, comme lieu connu par tous lors d'une marche en forêt. Nous voyons les différentes sortes de forêts, les éléments qui les composent (les arbres, les plantes, les marécages), et les changements qui s'effectuent à travers les différentes saisons (couleurs printanières, automnales...).

Je cheminai au long de ce tertre sablonneux, où la forêt est clairsemée. Des trembles malingres, des chênes rabougris, qui n'ont guère trouvé, dans cette silice, d'humus à conquérir, souffrent et peinent.⁸⁹

⁸⁸ Idem, Manitoba, pp. 61-68. Voir aussi Ouest, pp. 123-30 et Clairière, pp. 199-206.

⁸⁹ Idem, Clairière, p. 51.

C'est miracle comme la feuille pousse rapidement sous la vigoureuse volonté du printemps canadien. Hier encore, les arbres semblaient presque dégarnis, à peine poudrés d'un impalpable duvet qui avait la délicatesse d'un pastel écrasé. Aujourd'hui, les formes se dessinent.⁹⁰

Un point de repère, pour me rappeler l'emplacement exact de ce marais. Il y a, dans la forêt, des milliers de marais, dont un innocent dirait qu'ils se ressemblent. Mais non! Tout, dans le bois, a sa personnalité. Il n'est pas vrai que deux trembles puissent être pris l'un pour l'autre. Le premier n'a pas cette branche morte à neuf pieds du sol, ni le voisinage de ces deux bouleaux; le second n'a pas cette maîtresse branche, curieusement tordue par le vent, et il n'est pas accompagné de trois frères cadets qu'une bourrasque du nord-ouest a inclinés vers l'orée du bois.⁹¹

Jamais encore les bois rutilants de la hart-rouge n'avaient contrasté si vivement avec son feuillage vert pâle ... Il ne me semblait pas avoir encore compté tant d'étoiles blanches aux fleurs des pémbras...⁹²

Puis, de l'autre part, Constantin-Weyer nous présente la forêt comme un lieu mystérieux, un lieu peu connu des personnages, où se déroulent les combats secrets de la vie et de la mort. Il est à noter que les activités nocturnes en forêt nous sont décrites de façon imprécise, même floue ou généralement ne le sont pas, car elles ne sont pas bien connues. Cependant, nous témoignons presque toujours du résultat. Voilà en quoi réside l'intérêt principal de la forêt, le lieu mystérieux.

⁹⁰ Ibid., p. 48.

⁹¹ Ibid., p. 57.

⁹² Idem, Homme, p. 176.

Alors, la forêt, jusque-là silencieuse, s'anima. On entendit des soupirs de volupté et des râles d'agonie. J'étais le centre de ce grand cercle de la vie et de la mort que rien ne peut briser. J'étais où sont les êtres vivants. J'étais chez moi!⁹³

La forêt, pendant le jour, est généralement un endroit très calme tandis que la nuit elle est animée d'événements: la mort, l'amour et la vie. Elle est un lieu d'action.

Oui, soupirs! et de volupté et de souffrance! c'est le grand rythme de la Vie et de la Mort!.....

Le jour, la Forêt dort. Elle ne vit vraiment que la nuit. Rassasiées de nourriture et d'amour, les bêtes se reposent. Mais chaque matin il en manque. Voici le poil et les débris sanglants du petit chevreuil... Il passait, frissonnant, sous cet arbre, qui porte des traces de griffes... Un gros lynx aux oreilles velues s'est laissé choir sur son dos. Un coup de dents lui a broyé les vertèbres à la naissance du cou... Au près des saules qui bordent cette clairière, ces quelques plumes: le hibou a festoyé d'une perdrix-tambour... Ou bien, à la grande saline, je trouverai des traces de sang, parce que deux orignaux se sont battus à mort. Le vainqueur a emmené la femelle, enjeu du duel.....

Courbez-vous par terre. Le sable ou l'herbe sont pleins d'idylles et de drames.....

Et jusqu'aux plantes, et jusqu'aux plantes!

... Les arbres s'étouffent, s'écrasent et se jugulent mutuellement. La Forêt est pleine de guet-apens [sic] végétaux, de crimes botaniques! Il y a des agressions savantes et préméditées. Il y a des heurts imprévus.⁹⁴

⁹³Idem, Clairière, p. 21.

⁹⁴Idem, Homme, pp. 66-68.

Il y avait toute cette musique de la nuit,
 --non seulement le raire bruyant des cerfs,
 mais aussi ces frôlements amoureux de deux
 branches l'une contre l'autre, le bruit que
 fait un oiseau lassé qui se retourne sur son
 perchoir, avec un claquement de bec et un
 léger battement d'ailes, des allées et venues
 prudentes, qui froissent à peine les feuilles
 sèches, le bavardage rythmé des oiseaux de nuit,
 la brusque fanfare crierde d'une chasse de loups,
 des soupirs inquiétants, des souffles, et, de
 loin en loin, un cri d'agonie.⁹⁵

La nuit et la noirceur enveloppent la forêt de mystère
 et nous voilent toute activité. Nous serons témoins des vestiges,
 de façon générale, seulement le lendemain. Roger Motut nous
 affirme que la forêt retient toujours cet élément de mystère parce
 que l'individu doit savoir y déceler les drames qui se sont déroulés.⁹⁶

Au surplus, à peine entré dans la forêt, je
 mettais en doute l'innocence même du printemps!
 Qui donne la vie, donne la mort. Toute la nuit,
 tant de soupirs d'amour ont annoncé que les
 bêtes allaient préparer une descendance, comme
 elles prédestinée au meurtre et à la mort.
 Pourquoi s'en affliger? Mais pourquoi, d'autre
 part, vouloir en méconnaître la tragédie?.....
 A l'automne prochain, --et si ce n'est à celui-ci,
 ce sera à quelque autre,-- la terre sera victorieuse
 à son tour. Et in pulverem reverteris ... Si j'étais
 sensible, je m'apitoierais sur les victimes incessantes
 de cette lutte entre la terre et la plante, et je
 maudirais le printemps, générateur de meurtre.⁹⁷

⁹⁵ Idem, Clairière, pp. 166-67.

⁹⁶ Motut, "Fortune", p. 207.

⁹⁷ Constantin-Weyer, Clairière, pp. 49-50.

C'est seulement en étudiant la forêt elle-même, ses habitants et les scènes de combat, que l'homme réussira à vraiment connaître certains des secrets de la nature et de ses forces. Elle ne devient ainsi un lieu d'étude et d'apprentissage que pour le personnage principal car peu nombreux sont ceux qui veulent s'aventurer dans le danger du lieu inconnu.

Et puis la nuit vient, la nuit qui n'appartient pas à l'homme!⁹⁸

--Quelle idée a pris Paul de vous accompagner dans le Nord? me demanda Magd. Dans deux mois, nous allons être à l'hiver. C'est la saison des danses.⁹⁹

Il faut d'abord que vous-même sachiez si, physiquement et moralement, vous pouvez endurer cette vie.....

...Ce qu'il faut pour voyager dans le Nord, c'est durer. Il y a une minute qui est celle de la mort, et la minute d'après est celle de la vie. C'est la minute d'après qu'il faut toujours gagner.¹⁰⁰

Nous prîmes la trace d'un beau chevreuil, en bordure d'un petit marais, dont la ceinture de joncs ruisselait de lumière comme une exposition de sceptres orientaux... Je fis remarquer à Archer que l'animal devait être un beau mâle, car sa trace était profonde, et les pinces bien marquées en arrière de l'empreinte en forme de coeur. Il suivait entre bois et marais une longue coulée.....
...Chemin faisant, j'enseignais à mon compagnon

⁹⁸ Idem, Manitoba, p. 79.

⁹⁹ Idem, Homme, p. 75.

¹⁰⁰ Ibid., p. 73.

quelqu'une des leçons que la vie des bois m'avait apprises, et quelques-uns des mystères de l'existence animale. Je lui apprenais le pourquoi de certaines choses, le rôle de la peur dans la conservation des espèces, les raisons profondes de divers réflexes des bêtes, tout ce que la Nature présente à la fois de magnifique et d'horrible, de voluptueux et de cruel, de vivant et de mortel. Ce grand rythme de la Vie et de la Mort, éternellement, circulairement enchaînées l'une à l'autre, se perpétuant l'une par l'autre avec cette étonnante guirlande de joies et de douleurs enlacées dans un prodigieux équilibre, c'est le thème même de la Nature. Elle est merveilleuse et terrible. Dès que nous échappons à l'artificielle construction de la Civilisation, nous nous heurtons à un monde qui ne vit que par le meurtre et l'amour, sans qu'on puisse dire lequel des deux est le plus fatal.¹⁰¹

Le mystère des forêts demeure passionnant parce qu'il n'est jamais complètement percé.¹⁰²

La forêt est aussi pour l'homme un lieu de sécurité, de protection contre les éléments ou contre d'autres hommes; un abri ou un refuge contre le vent et le froid de la plaine où l'homme et l'animal ne peuvent survivre.

... Une tache sombre, --moins sombre, sans doute, d'être si lointaine-- surgit devant moi. C'était, à n'en point douter, un bois, c'est-à-dire un abri... A n'en point douter? Voire? Un bois?.....

Puis, comme si ma volonté eût porté ses fruits, le bois, tapi derrière une colline de neige, se leva, et, accueillant, s'en vint à moi.... Ce bois était un bois, et nous l'aurions vite atteint.¹⁰³

¹⁰¹ Ibid., pp. 189-90.

¹⁰² Idem, Magdalena, p. 192.

¹⁰³ Idem, Homme, pp. 88-89.

J'attendis qu'il fût grand jour pour sortir du boqueteau d'arbres où j'avais trouvé asile.¹⁰⁴

Il s'ensuit qu'elle est aussi un garde-manger pour l'homme et la bête, où ils peuvent trouver de la nourriture pour survivre, pour rassasier leur faim et refaire leurs forces.

Mais c'en était assez pour qu'avant même d'arriver à son sommet, je visse à trois mille [sic] à peine ce qui pouvait bien être le salut: la ligne des bois. "Là,¹⁰⁵ me dis-je, je trouverai bien du gibier."

Et, quand j'eus bu le thé, la chance me favorisa une fois encore, car j'entendis, pas très loin vers l'ouest, le bruit d'un orignal qui se déplaçait à travers bois. Il s'arrêtait pour manger, puis le bruit de branches froissées reprenait. Je réussis à le tuer, puis je revins chercher les chiens et le cadavre, et nous campâmes tous ensemble autour de la bête abattue, chacun des chiens attaché séparément à un arbre devant un amas de victuailles suffisant, et moi, grillant et mangeant de la viande, jusqu'à l'heure où je me glissai, enveloppé de mes fourrures, dans un abri confortablement creusé dans la neige, ...¹⁰⁶

Il y avait un peu de bacon qu'on ménagerait le plus possible, la forêt se chargeant de fournir de la viande d'élan, de cerf ou de chevreuil, avec des gélinottes [sic] pour varier l'ordinaire, et, comme pis-aller, des lièvres...¹⁰⁷

¹⁰⁴Ibid., p. 112.

¹⁰⁵Ibid., p. 116.

¹⁰⁶Ibid., p. 118.

¹⁰⁷Idem, Manitoba, p. 70.

En plus, la forêt sert de lieu d'évasion, de solitude et de réflexion à l'homme. Il s'éloigne de la vie "civilisée" pour retrouver sa paix intérieure.

La forêt me fut une conseillère. Cette alliance même semblait éclater aux yeux de Hannah. Elle ne fut pas moins jalouse de me voir, le fusil sous le bras, m'en aller d'un pas délibéré dans ces profondeurs mauves et or du bois, qui lui semblaient peut-être un piège, mais qui m'étaient une évasion,....
...Elle me reprocha de la délaisser pour le plaisir de courir les bois. Cela était vrai, ... il n'est guère d'homme qui n'aime se réserver quelques heures de la journée pour la nécessité d'une méditation solitaire.¹⁰⁸

...et je me réjouis qu'il y ait, rien qu'à regarder quelques pieds carrés de forêt, tant de beauté à contempler, et tant de choses curieuses à apprendre.¹⁰⁹

De même, la forêt canadienne souligne un intérêt très important pour les lecteurs français de Constantin-Weyer. Ce n'est vraiment qu'à partir des années 1920 et 1930 que les Français sont exposés au Canada dans les romans. Ils commencent à s'intéresser à la vie de la trappe et de la chasse dans ce pays si sauvage et si lointain.

La vie de l'Ouest crée une atmosphère d'exotisme dont on ne sort pas et qui forme le cadre du roman. Le genre de vie des nomades et des sédentaires fraîchement établis, la proximité de la nature sauvage, l'attrait constant de la vie des bois, tout cela contribue à dépayser le lecteur.¹¹⁰

¹⁰⁸ Idem, Homme, pp. 164-65.

¹⁰⁹ Idem, Clairière, p. 50.

¹¹⁰ Normand Côté, "Un retour sur soi et le passé Maurice Constantin-Weyer: Un homme se penche sur son passé" (M.A., Université de Montréal, 1970), p. 68.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur l'écrivain, on doit admettre qu'il a réussi à faire entrer l'Ouest canadien dans la littérature française. Il y avait eu avant lui de timides essais éparpillés, sans relief suffisant pour s'imposer. L'auteur de Manitoba, en exploitant cette veine avec méthode et persévérance, a forcé l'attention du public et s'est campé en maître dans un domaine bien à lui.¹¹¹

En décrivant les changements effectués à la forêt et aux plaines, Constantin-Weyer porte un important témoignage de l'histoire de l'Ouest et des débuts de la culture de ses terres, ainsi que de la vie dans l'immensité du Nord canadien. Cet exotisme crée un désir chez les Français de mieux connaître cette vie et ces personnages, hors de l'ordinaire pour eux.¹¹² Paulette Collet souligne aussi l'importance de la forêt chez Constantin-Weyer.

Dans les bois, c'est le drame de la faim. La lutte pour la vie, qui est toujours la loi de la forêt, semble plus sinistre, plus tragique en hiver.¹¹³

On pourrait peut-être compter Maurice Constantin-Weyer parmi les régionalistes, car il décrit en détail les plaines de l'Ouest et la vie dans ces territoires, mais les pages les plus belles de l'écrivain sont celles qui ont comme cadre la forêt en hiver.¹¹⁴

¹¹¹ Donatien Frémont, Sur le Ranch de Constantin-Weyer (Winnipeg: Editions de la Liberté, 1932), p. 44.

¹¹² Voir: - Motut, "Fortune", pp. 229-41 passim.
- Collet, L'hiver, pp. 181, 211 et 255.
- Fulgence Charpentier, "Le Canada dans le roman français," Revue de l'Université d'Ottawa, vol. I, no. 4 (oct.-déc. 1931): pp. 486-507 passim.

¹¹³ Collet, L'hiver, p. 137.

¹¹⁴ Ibid., p. 255.

Ce sont pour les raisons déjà mentionnées que la forêt, décrite de façon précise ou comme un lieu mystérieux, demeure un élément important de la nature de Constantin-Weyer.

Le dernier élément majeur de la nature se compose d'événements mystérieux, c'est-à-dire de la lutte et du drame. Ceux-ci se traduisent par les différentes descriptions des éléments de la nature vus jusqu'à présent.

La lutte se définit par le déroulement d'une action simple quelconque qui est, en général, un combat entre un homme, un animal, une plante... et se traduit par différentes combinaisons: le combat homme-homme, homme-animal, animal-animal,... Le combat est l'acte même qui s'effectue. Cette lutte ou ce combat se déroule habituellement pour plusieurs raisons. L'homme, l'animal et les plantes doivent lutter pour leur existence et celle-ci se résume par la lutte contre le froid, la faim, la fatigue et la lutte de l'amour,... Mais c'est parfois aussi, soit une lutte contre les autres espèces, soit contre sa propre espèce. Ces luttes n'impliquent pas nécessairement seulement des combats physiques. Celles-ci peuvent être d'un ordre intellectuel ou spirituel en se composant de rencontres où chaque personnage ne fait que mettre l'autre à l'épreuve, par sa présence, pour déterminer l'état de son adversaire.

Il est à noter que les combats, surtout en forêt, sont rarement décrits lors de leur déroulement. Le narrateur nous fait part du combat après le fait par sa propre interprétation des signes ou des vestiges sur place. Cette méthode sert à créer cet air de mystère qui entoure le combat et nous oblige à nous fier au narrateur pour le compte-rendu de l'événement qui a eu lieu.

Dans n'importe quel paysage, soit la forêt, soit la plaine, parmi les animaux, balloté par la tempête, par la neige, le déroulement des événements quotidiens, pour l'homme ou l'animal, suppose un combat. Nous verrons certains exemples des différentes luttes qui ont lieu dans la nature lorsque nous discuterons du drame, car la lutte ou le combat est à la base du drame.

Il y a toujours lutte pour l'existence dans les romans de Constantin-Weyer. Lutte de l'homme contre la nature, de l'homme contre l'homme, de la nature contre la nature. Cette même nature est entourée de beauté mais elle se montre impitoyable pour les faibles. C'est la loi du plus fort qui l'emporte, et les leçons de Le Dantec et de Fabre vivent dans ses personnages. Seuls survivent ceux dont la volonté ou le courage en font des sortes de surhommes.¹¹⁵

Le drame, lui, est le portrait d'ensemble; il représente la scène complète d'événements sérieux qui se préparent, qui se déroulent et qui se terminent au sein de la nature afin de témoigner du moment critique de la vie et de la mort. Il englobe la lutte qui

¹¹⁵ Motut, "Fortune", p. 209.

inflige l'acte de la mort, car le combat résulte généralement en un événement tragique, tel que la mort du plus faible.

Le drame résume la réalité de la loi du plus fort que Constantin-Weyer décrit. Il nous démontre l'application en nous faisant découvrir la chaîne alimentaire et comment elle fonctionne (le prédateur, la proie, et ainsi de suite), les moeurs des animaux et les principes de base de survie dans la nature. Le drame présuppose alors un danger nécessaire pour que la soif, la faim, l'amour et la mort soient satisfaits afin d'obtenir, de nouveau, l'équilibre habituel.

Combat et drame vont de pair et forment une partie principale de l'intrigue. Nous les verrons à plusieurs reprises. Les plus passionnants pour nous, et primordiaux dans chaque roman, sont les drames engagés entre hommes, et les animaux contre l'homme, tels que les loups - Monge - Archer dans Un homme se penche sur son passé, Frenchy - Spenlow - Ragnar dans Un sourire dans la tempête,...

Les drames associant les animaux sont les plus nombreux et nous en avons donné plusieurs exemples plus haut quand il s'agissait de la définition de la forêt. Par contre, nous voyons l'élan, blessé par le chasseur, mourir aux dents du loup et, de l'autre côté, les amours des loups dans Manitoba.¹¹⁶ Vers l'Ouest

¹¹⁶ Constantin-Weyer, Manitoba, pp. 79-83.

nous fait voir les oiseaux et les animaux prédateurs (les hiboux, les chouettes, les loups, les lynx,...) choisir et attraper leur proie.¹¹⁷ Clairière présente le drame végétal,¹¹⁸ qui est très peu développé mais que l'auteur aime discuter brièvement de temps en temps pour démontrer ses connaissances scientifiques et pour divertir le lecteur. Le drame animal des lièvres contre les loups, les jeux d'amour des grives et le passage très descriptif de la bataille d'amour des cerfs¹¹⁹ nous est aussi présenté. Un homme se penche sur son passé démontre le déroulement et les résultats du drame qui consistent des activités nocturnes des animaux¹²⁰ ainsi que la magnifique description de la lutte de l'homme contre les loups et contre les éléments.¹²¹ Ce n'est mentionner que quelques exemples.

Le drame, comme la lutte, surtout lorsqu'il se déroule en forêt, garde cet air mystérieux car, seuls, ceux qui s'y aventurent viennent à connaître et à témoigner du drame réel.

¹¹⁷ Idem, Ouest, pp. 123-30.

¹¹⁸ Idem, Clairière, pp. 49-53.

¹¹⁹ Ibid., pp. 158-79.

¹²⁰ Idem, Homme, pp. 65-68.

¹²¹ Ibid., pp. 108-18.

Constantin-Weyer par cette technique, comme nous l'avons déjà vu plus haut, maintient l'intérêt en piquant notre curiosité en ne nous présentant qu'un minimum de détails du combat pour nous satisfaire. Cela donne une nouvelle dimension à la trame du récit en la rendant plus complexe avec le but de capter et de garder l'intérêt du lecteur. Plus important à noter est qu'une dépendance est créée auprès du lecteur vis-à-vis du narrateur pour qu'il lui fournisse les détails de tout drame ou lutte, et notre auteur gagne ainsi une certaine crédibilité auprès de son public. Par le déroulement de ces deux forces mystérieuses, la lutte et le drame, Constantin-Weyer suscite notre intérêt, en tant que lecteurs, nous étonne par la férocité de certaines scènes et nous pousse à réfléchir au danger imminent qui se présente chaque jour dans la nature.

Pour l'homme weyerien, le drame et la lutte ne sont qu'une réalité quotidienne au sein de la nature. Cependant ceux-ci forment sans doute le caractère des personnages qui ont à suivre les règles de la nature pour survivre.

...tout ce que la Nature présente à la fois de magnifique et d'horrible, de voluptueux et de cruel, de vivant et de mortel. Ce grand rythme de la Vie et de la Mort, éternellement, circulairement enchaînées l'une à l'autre, se perpétuant l'une par l'autre avec cette étonnante guirlande de joies et de douleurs enlacées dans un

prodigieux équilibre, c'est le thème même de la Nature. Elle est merveilleuse et terrible.¹²²

En conclusion, tous les éléments, si variés soient-ils, tous ensemble, forment cette magnifique nature dotée de tant de qualités, bonnes et mauvaises, et servent à nous décrire le pouvoir qu'elle exerce sur l'homme et l'animal.

¹²²Ibid., p. 190.

CHAPITRE II

PROCEDES DE DESCRIPTION DE LA NATURE

1. Procédés descriptifs

Constantin-Weyer utilise plusieurs procédés pour décrire la nature. Il cherche surtout à nous faire vivre cette nature et quel meilleur moyen que par les sens. Nous sommes là, présents, à percevoir, à ressentir cette nature. La description, qu'elle soit de la prairie, de la ferme, du grand Nord, des animaux, est assez détaillée et même parfois très détaillée afin de recréer l'atmosphère que lui-même a ressentie au Canada. Il joue sur tous nos sens sans leur accorder à tous la même importance: l'ouïe, l'odorat, le toucher, la vue et le goût pour nous la faire éprouver; et, en plus, il utilise l'observation directe pour compléter le portrait et y ajouter la véracité requise. Les couleurs, les formes et les lignes des paysages sont peintes. Il décrit les saisons, les paysages extraordinaires ou banals de différentes manières en se servant des éléments de la nature (le froid, le vent, la neige), des animaux, de ses propres observations, de ses commentaires ou de ses réflexions. Il fait appel aussi à nos sentiments en personnifiant

¹Voir note 7 de l'avant-propos.

la nature afin de la rendre presque humaine. Ainsi, nous la partageons avec lui et il nous en fait le portrait.

La présentation de la nature est d'abord visuelle. Les descriptions de ce genre nous font découvrir la nature, attirent notre attention et nous transportent sur place. Le portrait est exposé devant nous. Le visuel a le rôle de nous faire voir les différents aspects de cette nature mais aussi de nous émerveiller, de nous charmer et de créer un respect pour elle. C'est notre premier contact avec elle, car certains des paysages sont totalement inconnus du lecteur, nécessitant alors une description introductive. Nous accompagnons le narrateur ou les personnages à travers les divers paysages. Constantin-Weyer a excellé et est renommé surtout à cause de sa description des aspects visuels des paysages nordiques comprenant les jeux et la réfraction de la lumière.

Le ciel était pâle et net, avec, au milieu du jour, les jeux fantastiques de la lumière du soleil. Comme pour se moquer du froid, l'astre se triplait ou se quintuplait de deux ou de quatre autres images, placées sur un ou deux diamètres, les reliant à lui-même par des croix de Malte lumineuses, les circonscrivait d'un cercle tout fait de fragments d'arc-en-ciel, merveilleusement ressoudés l'un à l'autre, faisait chatoyer les couleurs du prisme, les jetait vers la terre l'une après l'autre, et, jonglant avec elles, les relançait vers ce point mystérieux du zénith où leur arrivée simultanée recomposait brusquement la lumière blanche. C'était à la fois féérique et ironique. Une fête de la lumière,...

²Constantin-Weyer, Homme, p. 86.

Monge décrit le nord et sa beauté.

...des vraies richesses de ce monde, qui étaient miennes: les aubes en écharpe de gaze, les midis d'or, les crépuscules d'opale, les nuits de saphirs et de diamants, et l'architecture des grandes lignes...?³

Monge porte témoignage de l'heure de la mort de Paul

Durand.

Il passa à l'heure même où, vers l'est, après que les étoiles s'étaient mises à s'éteindre une à une, le velours sombre du ciel s'écartait, pour montrer sur l'infini une fenêtre d'un jade laiteux... La neige était encore bleue, et la forêt d'un bistre profond. Mais déjà, derrière la fenêtre jade, des lumières or et vert glissaient lentement.⁴

La description d'une aurore boréale est faite un soir où

Riel sort.

Il ne neigeait plus, maintenant, et sur le ciel très clair, au nord dansaient les reflets d'une lointaine aurore boréale. Des franges lumineuses couraient, sautillaient et tachaient de lumière la soie transparente du ciel, outremer au zénith, verte et dorée au-dessus des clartés, avec juste un léger ourlet, presque argenté, qui courait comme un feston de l'est à l'ouest. Du givre scintillait dans la nuit avec des reflets d'améthyste.⁵

L'auteur décrit la chasse d'un loup.

...vous avez la vision de cette gueule immense, baveuse, de ce nez méchamment froncé, de ces oreilles couchées en arrière, de ces dents jaunes, de ces yeux injectés de sang.⁶

³ Ibid., pp. 74-75.

⁴ Ibid., p. 110.

⁵ Idem, Bourrasque, p. 102.

⁶ Idem, Clairière, p. 217.

En ce qui concerne toutes les autres descriptions visuelles utilisées par notre auteur, il ne faut pas oublier tous les autres passages cités dans les pages précédentes, surtout ceux des éléments de la nature.

Le visuel s'allie à l'auditif, à l'olfactif et au tactile. Ensemble, ils remplissent le cadre et complètent la peinture de la nature en cherchant à nous faire ressentir les sensations éprouvées dans ce climat nordique et nous créer l'impression d'une sensation vécue.

Prenons l'auditif. Les sons servent à évoquer les saisons (le retour ou le départ des canards et des oies implique le printemps ou l'automne; le dégel ou la fonte représente le printemps), à indiquer les paysages (le cri du lièvre s'associe à la forêt; la poule de prairie, à la prairie), ou à indiquer le résultat des combats (la vie ou la mort d'un animal). Les sons qui s'associent aux animaux, oiseaux,... ajoutent aussi un élément vivant à la nature mais, la nuit, ceux-ci servent à renforcer l'élément mystérieux de la nature.

Nous notâmes l'orchestration différente des nuits..... Puis, un premier loup hurlait. Tout de suite, nos juments hennissaient le rappel des poulains..... C'était alors la chanson de l'engoulement: "Bois pourri!"... La note grave des hiboux et des grands-ducs. Jusqu'à la lisière du bois, on entendait le

vol mou de nocturnes géants, et leurs ombres passaient furtives, entre nous et la lune... Le cri d'un lièvre étranglé... Des froissements mystérieux dans la forêt... Des soupirs plus mystérieux encore, dont on ne savait s'ils étaient de volupté ou de douleur. L'Amour et la Mort circonscrivaient autour de nous l'entrelacement de leurs cercles magiques. A tour de rôle nous écoutions cette musique charmeuse et cruelle,...

Monge est accueilli lors de son retour à la prairie.

A l'extrémité de la terre, des poules de prairie s'envolèrent d'un éteule rousse et luisante de rosée... Ka-ka-ka-ka-ka, faisaient-elles en partant, et, d'un battement d'ailes sonores, elles s'applaudissaient de leur propre vigilance.⁸

La pêche sur le lac, décrite pour nous par Monge, est une expérience intéressante de sons forts.

Dans ce décor de féerie, au son de l'incessante canonnade de gel, qui faisait éclater brusquement le champ de glace sous l'effet de la contraction brusque, la file de nos traîneaux défilait, sonore des clochettes des chevaux.⁹

Le son évocateur des canards est toujours bien accueilli.

Ils saluaient d'un sourire joyeux l'envol des canards effarouchés, qui couin-couinent, clapotent l'eau et froissent l'air d'un vol sifflant,...

⁷ Idem, Homme, pp. 27-28.

⁸ Ibid., p. 141.

⁹ Ibid., p. 218.

¹⁰ Idem, Ouest, p. 130.

La description de la mer enragée par la tempête nous offre un spectacle sonore magnifique.

La mer battait le navire à coups de bélier formidables, déferlant sur le pont, suintant, ruisselant, s'écroulant avec tous les bruits des grandes eaux... chaque ais du bateau poussait une plainte criarde..... Et juste à l'instant où l'on se résignait à y choir, un coup de barre déviait le navire, tout d'une pièce, et la charpente ahanait de peine.¹¹

Le son et les sons accompagnateurs du rut du cerf sont un concert rarement entendu.

Bien avant le coucher du soleil, le raire se fait entendre. Toutes les voix y sont, depuis le soprano du daguet, jusqu'à la basse pleine et sonore du dix cors. Etrange concert, qu'interrompt, parfois, le bruit d'une charge furieuse, froissant les arbres, et le choc des bois de deux rivaux.¹²

Le toucher ou le tactile, en général, fait ressortir la douleur et les autres effets ressentis par le personnage face aux éléments adverses. Par cette description, nous apprenons un peu à quoi l'homme doit s'attendre lorsqu'il s'aventure dans ce climat fâcheux. Constantin-Weyer suscite ainsi notre pitié pour le héros, et par conséquent, nous nous trouvons impliqué à partager un peu son sort.

¹¹Idem, Manitoba, p. 16.

¹²Idem, Clairière, p. 162.

...des petits feux qui vous rôtissent le ventre tandis que votre dos gèle, et de la soif que la neige ne calme pas, et des os du front qui vous font mal, et des yeux qui pleurent, et des cils qui vous collent les paupières l'une à l'autre,...

13

Monge doit lutter contre le froid pendant son voyage de retour.

Je fus vite relevé, et je me mis à secouer la neige qui me mordait le cou et les oreilles, à l'endroit où elle avait pénétré sous mon capuchon. Une piqûre aiguë à l'oreille droite. --N...de...! c'était mon oreille droite qui gelait. Je la frictionnai si fort, de ma main gantée de moufle de cuir, que les larmes m'en vinrent aux yeux.

14

La force et l'effet du brouillard dans le nord de l'Ontario est dévastateur pour n'importe quel homme. Monge nous fait part de son expérience pénible.

...il semble que tous les brouillards de la Baie d'Hudson, chassés par le vent du nord, aient envie de se réfugier entre vos vêtements et votre peau. Il y pénètrent, si bien fermés que soient vos habits. Ils s'y condensent, ruissellent d'abord sur vous, et vous dérobent votre précieuse chaleur. Ils travaillent à vous voler la tiédeur de votre poitrine, de votre dos, de vos aisselles. Ils grimpent, pesants, sur vos épaules. Ils redescendent sur vos bras. Ils se glissent, des manches, dans vos mitaines. Ils vous mordent les mains, jusqu'aux os. Ils vous dépouillent de la peau de vos doigts. Ils vous brisent les phalanges...

15

La description du froid est exacte et vive.

¹³ Idem, Homme, p. 71.

¹⁴ Ibid., p. 89.

¹⁵ Ibid., p. 228.

Et le froid si vif qu'il mordait les vêtements,
et les arrachait à belles dents, avant de
broyer la chair et les os...¹⁶

Même si Constantin-Weyer privilégie les autres sens et attribue à l'olfactif et au goût qu'un rôle minime dans la description de la nature, ils servent à nous faire sentir et goûter aux choses agréables comme désagréables.

Il était évident que, tant que les loups pourraient sentir son odeur, si faible dût-elle être par ce froid--imperceptible pour les pauvres sens humains--ils me suivraient,...¹⁷

Monge, à moitié mort de froid, tue un loup et se force à le manger.

Ensuite je l'éventrai et je mordis à même le foie chaud. Cela sentait fort, et, en tout autre moment, j'aurais trouvé que le fumet de cette bête était intolérable.¹⁸

Le parfum de la forêt est une odeur tout à fait spéciale et inoubliable.

Un sous-bois abondant, aux âcres senteurs, envahissait l'espace entre les arbres.¹⁹

L'auteur décrit le bel arôme de la moisson.

Déjà monte un arôme [sic] capiteux dont la volupté entêtante endort le faucheur sur son siège...²⁰

Vue comme une force vivante par l'auteur, la nature est personnifiée. Cette personnification prend plusieurs aspects ou

¹⁶ Idem, Manitoba, p. 140.

¹⁷ Idem, Homme, p. 110.

¹⁸ Ibid., p. 117.

¹⁹ Ibid., p. 59.

²⁰ Idem, Manitoba, p. 45.

visages. Parfois, elle joue le rôle de bienveillante, parfois celui de malfaisante. Par ce procédé de personnification, elle nous semble être une personne vivante avec qui on dialogue, et sa force se fait sentir par ses éléments, du froid, du vent, et des choses vivantes de son royaume. La nature joue ainsi un rôle actif dans le déroulement des drames. En premier lieu, elle s'établit comme la confidente, la consolatrice et la mère universelle, qui cherche à aider ceux qui connaissent la nature et nous rappelle les jours d'autrefois de la nature tout à fait vierge.

C'était, à nos fiançailles, le cadeau magnifique que le soleil et l'hiver s'unissaient pour nous offrir. Et, naturellement, ridiculement--il me paraissait normal que jamais la nature ne se fût mise en pareils frais pour moi..... Jamais l'Orient des Mille et Une Nuits n'amassa autant de trésors qu'en peut dépenser, gaspiller, en quelques minutes, le Nord Très Magnifique, aux inépuisables richesses. Sa Majesté l'Hiver, et Son Altesse le Soleil signaient à mon contrat de mariage...²¹

La forêt me fut une conseillère.²²

...Oui! la Forêt me fut confidente.²³

La description de la Rivière Rouge, au printemps, personnifiée comme une vieille dame qui se réveille, est aussi très réaliste.

A l'entrée de l'hiver, la Rivière Rouge disparaît sous une lourde carapace de glace, à l'abri de laquelle il est à présumer qu'elle dort. Au printemps, elle manifeste son réveil par des craquements de rhumatisante qui s'étire, par des

²¹Idem, Homme, pp. 121-22.

²²Ibid., p. 164.

²³Ibid., p. 168.

borborygmes et des glouglous de vieille dame qui se croit isolée, et qui a oublié que la glace est une cloison indiscreète et perfide. Puis, lorsqu'elle s'est bien réveillée, elle se tourne deux ou trois fois dans son lit, brise assez adroitement la verrière en cristal dépoli et, sans trop d'agitation inutile, reprend sa vie ordinaire et paisible.²⁴

Dans la même veine, Normand Côté appuie ce que nous venons de dire.

...la Nature apporte un élément poétique dans l'oeuvre de Constantin-Weyer. L'emploi constant de la majuscule dans les mots Nature, Prairie, Forêt, Nord, fait de ces réalités inanimées des êtres presque humains. C'est ainsi qu'ils deviennent, comme nous venons de le voir, des confidents, des conseillers, des compagnons de vie pour Monge qui sait voir le monde d'un point de vue de poète.²⁵

Claude Martineau, en parlant des romans d'Yves Thériault, nous laisse entrevoir certains éléments communs de la personnification chez les deux auteurs.

Les esprits: expression chère à Thériault qui englobe la personnification des puissances de la nature. Personnification qui fait de la nature une amie qui comprend l'homme. Une mère aussi; d'où, enfantement, protection bienveillante, direction. "O Nature, ô ma mère," s'écriait Rousseau, le père du déisme français. Thériault emploie tout naturellement des expressions révélatrices de sa pensée profonde: les arbres pleurent..., le champ rit..., le feuillage frissonne..., le sol fume d'amour..., le vent crie..., la forêt tremble...,... le torrent gronde..., la source chante...²⁶

Une autre pratique semblable est la suivante.

²⁴Idem, Bourrasque, p. 10.

²⁵Côté, "Retour", pp. 58-59.

²⁶Claude Martineau, "La nature chez Yves Thériault" (M.A., Université de Montréal, 1964), p. 64.

Ses personnages professent une sorte de déisme naturaliste. Dieu et la nature se confondent. La Nature c'est Dieu. Au lieu d'être seulement, ce à travers quoi Dieu se manifeste, la nature est déifiée. Nous avons vu d'ailleurs comment les collines de la terre, les eaux de la mer, les arbres des forêts sont présences et puissances. Ce sont des êtres ou mieux, c'est un Être.²⁷

En revanche, la nature personnifiée peut aussi être peinte comme une malfaisante. En démontrant sa force cruelle, à travers ses éléments, elle donne parfois l'impression d'une indifférence ou même d'une haine envers l'homme; elle n'écoute et ne comble plus ses demandes.

Le vent a beau travailler très bas, comme un ouvrier accroupi, à niveler la neige, d'une râpe mordante, et à souffler sa limaille au fur et à mesure de son labeur; il a beau s'efforcer d'amincir, copeaux par copeaux, les maisons...²⁸

La nature est toujours une force qui confronte l'homme d'une façon ou d'une autre. En dotant la nature de tendances et de traits humains, elle se rapproche plus à ce que le lecteur voit ou ressent dans sa vie quotidienne, et lui permet de comprendre plus facilement le récit des événements que Constantin-Weyer cherche à lui faire et à lui définir. Cela sert aussi à rendre le drame d'autant plus vivant.

Puis, en dernier lieu, la description de la nature nous est faite par l'observation directe, qui définit le talent de Constantin-Weyer pour la précision du détail. Ce n'est pas dire que les

²⁷ Ibid., p. 63.

²⁸ Constantin-Weyer, Manitoba, p. 76.

citations précédentes dénotant la personnification de la nature ne soient pas le résultat d'une observation directe. Elles le sont mais par le terme "observation directe", on veut caractériser le Constantin-Weyer naturaliste, et l'homme d'expérience dans la nature. Cette affirmation se confirme par sa relation précise d'événements qui s'y déroulent. S'il y a quelque chose de particulier qui se remarque chez un personnage, chez un animal ou dans un paysage, l'auteur nous en fait mention et nous le montre d'une façon explicite, jusqu'au plus minutieux détail, jusqu'au poil, jusqu'aux plumes. Cela sert à créer de l'intérêt et à rendre la scène d'autant plus véridique. Par ce procédé, il nous démontre aussi ses vastes connaissances du pays et de ses habitants, et il nous fait preuve de son oeil exercé d'observateur. Plusieurs heures durent être consacrées à l'observation afin de créer ces récits.

Voici le poil et les débris sanglants du petit chevreuil... Il passait, frissonnant, sous cet arbre, qui porte des traces de griffes... Un gros lynx aux oreilles velues s'est laissé choir sur son dos. Un coup de dents lui a broyé les vertèbres à la naissance du cou... Au près des saules qui bordent cette clairière, ces quelques plumes: le hibou a festoyé d'une perdrix-tambour... Ou bien, à la grande saline, je trouverai des traces de sang, parce que deux orignaux se sont battus à mort.....

Courbez-vous par terre. Le sable ou l'herbe sont pleins d'idylles et de drames....
 ...vous reconnaîtrez les diverses espèces d'oiseaux à leur façon de voler. Si vous vous demandez pourquoi diffèrent ces modes de vol, vous serez bien obligés de conclure que c'est en raison des nourritures différentes que les oiseaux ont à chasser, ou des

dangers spéciaux qu'ils ont à éviter. Voici cette charmante petite mésange, qui chante si gentiment que ce serait pitié de la tuer. Elle plonge de sa branche d'arbre, décrit un arc de parabole qui l'amène au ras de la terre, traverse la toile de l'araignée, remonte d'un autre arc de parabole, l'araignée dans son petit ventre satisfait...²⁹

L'expérience et l'observation personnelle servent aussi à nous apprendre plusieurs choses sur la nature et sur ses habitants.

Sur les buttes de sable, à quelques centaines de pas à peine, une famille de loups...

Je savais qu'il s'agissait d'un couple qui avait élu domicile sous un enchevêtrement d'arbres couchés par le vent. Sous une grosse souche, le terrier y avait été creusé. Je n'avais pas besoin de voir celui-là pour savoir avec quel soin il avait été fouillé suivant une ligne sinusoidale, de façon que l'eau ne risquât point d'inonder le logement de la louve. Ce réduit avait été tapissé de feuilles sèches, d'abord, et ensuite de poils chauds et doux... Non, je n'avais pas vu celui-là. Mais j'en avais ouvert cent, tout pareils.³⁰

Les bruits et certains autres signes de la nature ont un sens, une signification spéciale. C'est ce qu'on voit à travers ces romans où, par exemple, Monge sait lorsque le vent se lève qu'il y aura une mauvaise tempête. Ces personnages interprètent la nature.

C'était la tempête qui se levait, la puissante et féroce tempête, dévoreuse de vie animale. Ainsi, une fois de plus, le halo de la lune avait prédit juste.³¹

²⁹ Idem, Homme, pp. 66-68.

³⁰ Ibid., p. 169.

³¹ Ibid., pp. 98-99.

En somme, nous avons déjà examiné plusieurs exemples de son talent d'observateur lors de l'étude des éléments individuels majeurs de la nature au Chapitre I, où il nous a décrit leurs apparences et leurs diverses qualités. Nous ne nous attarderons pas sur ce point.

2. Méthode descriptive

Le talent par lequel Constantin-Weyer nous décrit la nature est tout à fait spécial. Il y procède méthodiquement et ce sont ces procédés ou sa méthode qu'il s'agira d'exposer. Cependant, il faut d'abord voir l'homme et comment il est arrivé à cette méthode et les influences qu'il a subies en la développant. Ces deux considérations vont de pair. L'ensemble de sa méthode sera résumé, puis nous verrons, en particulier, l'exemple de son usage du fantastique et de l'irréel.

Roger Motut nous apprend un peu sur l'homme. Constantin-Weyer était lui-même peintre. Nous pouvons alors voir pourquoi l'auteur est si à l'aise avec la description d'un paysage, d'un drame.

A peu près toute la critique a noté le fait que Constantin-Weyer avait de réels talents de descriptif et qu'il savait en quelques phrases bien choisies faire ressortir les beautés d'un tableau. Ce que la critique ne savait pas c'est que Constantin-Weyer était lui-même un peintre de la nature et qu'il possédait dans ce domaine, de réels talents de compositeur. Il savait exécuter sur toile ou en aquarelles, les tableaux qu'il décrivait ensuite dans ses ouvrages. Il avait de plus, une très grande connaissance de la peinture.³²

³² Motut, "Fortune", p. 219.

Selon Roger Motut, Constantin-Weyer fréquentait les peintres et les salons de peinture. Il devint ami intime de Vlaminck, et même, dès un bas âge, passait des heures à admirer des tableaux.

Ces talents de peintre ajoutés à son esprit d'observation expliquent en partie pourquoi Constantin-Weyer excelle dans les descriptions. ³³ Il a la mémoire des couleurs et des associations.

Un très bon exemple, et une preuve de cette dernière constatation, se trouve dans la description de l'hiver et du jeu de la lumière sur la prairie canadienne dans Vers l'Ouest.³⁴ En consultant la thèse de Normand Côté, nous avons un bon résumé de la méthode descriptive de la nature de notre auteur.³⁵ N. Côté affirme que Constantin-Weyer situe l'action du récit avec précision, et nous pouvons ainsi la délimiter dans le temps et l'espace. Ses descriptions possèdent alors l'élément pittoresque qui assure un ton de vérité à la relation. Il y a toujours une progression constante qui s'effectue, allant du général au particulier, et, par une économie de mots et d'images, le décor nous est précisé, et nous nous retrouvons au centre de l'action. Chaque mot a sa place et sert à transmettre les renseignements nécessaires qui permettent à l'auteur de maintenir l'atmosphère désirée du moment. En général, la description est mouvementée; cependant, elle peut

³³ Ibid., p. 219.

³⁴ Constantin-Weyer, Ouest, pp. 156-57.

³⁵ Côté, "Retour", pp. 61-69.

aussi être statique; ces deux méthodes de description nous aident à nous situer, et à connaître davantage le milieu, afin de mieux comprendre les personnages en question qui y vivent.

D'autre part, Constantin-Weyer reprend certaines de ses descriptions à différents moments et cette répétition lui vaudra les attaques de certains critiques sévères. Les descriptions sont certainement répétées dans ses romans. Si Constantin-Weyer reprend ses descriptions c'est qu'il les trouve réussies et qu'elles produisent l'effet désiré. Même en les reprenant, il effectue des changements, ici et là, pour les améliorer afin de toucher au but. Elles deviennent ainsi des constantes dans ses romans: par exemple, le jeu de la lumière sur la neige, ou la réfraction des rayons du soleil, la description du rat musqué et du loup,... La reprise de certaines descriptions est effectuée aussi pour recréer la même atmosphère d'aventure qui existe dans la nature sauvage, et que les personnages recherchent constamment.

Cette méthode de descriptions répétées, vue parfois comme une faiblesse, est un élément significatif du style de notre auteur, en plus d'être une simple économie de moyens. Normand Côté résume bien l'effet d'ensemble.

La vie de l'Ouest crée une atmosphère d'exotisme dont on ne sort pas et qui forme le cadre du roman. Le genre de vie des nomades et des sédentaires fraîchement établis, la proximité de la nature sauvage, l'attrait

constant de la vie des bois, tout cela contribue à dépayser le lecteur. Du spectacle de la nature se dégage une poésie faite de notations visuelles et auditives à la fois fidèles et originales. Et, au coeur de l'action, des mots bien choisis précisent le milieu où se meuvent les personnages, un milieu qui se renouvelle constamment quant aux détails mais dont les traits généraux se maintiennent. C'est pourquoi l'économie de moyens pratiquée par Constantin-Weyer, dégagée de l'attitude excessive du début, cesse d'être une solution de facilité pour devenir, au contraire, une richesse en contribuant à nous enfermer à l'intérieur du cercle sans fin...³⁶

Donatien Frémont, critique acerbe de notre auteur, reconnaît, lui aussi, le talent descriptif de Constantin-Weyer pour ce qu'il est, et lui attribue les qualités suivantes.

Constantin-Weyer est un visuel, un descriptif et un conteur. De quelques coups de plume, il croque un coin de paysage et le place littéralement sous nos yeux. La faune et la flore de l'Ouest canadien n'ont pas de secret pour lui. Il nous associe à la vie de la forêt, de la prairie, du lac peuplés de bêtes et de cris. Les personnages qu'il met en scène agissent et parlent le plus souvent au naturel. Quand il veut bien délaissier les épisodes scabreux et les propos outrés pour s'attacher à la peinture réaliste des minces événements journaliers du monde des métis ou des colons, il lui arrive de se révéler tout à fait excellent.³⁷

M. Constantin-Weyer ne fait jamais une trouvaille sans l'exploiter à fond.³⁸

Une autre technique particulière de Constantin-Weyer, avec laquelle il a beaucoup de succès, est d'utiliser parfois le fantastique ou l'irréel afin de créer un effet spécial désiré pour ravir et choquer le lecteur.

³⁶ Ibid., pp. 68-69.

³⁷ Frémont, Ranch, pp. 44-45.

³⁸ Ibid., p. 47.

A n'en point douter? Voire? Un bois? ou un mirage?... Un mi...mi...mi...mi...rage! Les syllabes du mot dansèrent devant mes yeux, à m'en donner le vertige. Ainsi s'abolissait le charme extraordinaire de ces palpitations de la lumière sur la neige, dont les caprices, d'ordinaire, m'aidaient, par leur beauté, à ignorer toute autre chose déplaisante, telle que le froid ou la fatigue. Mais les syllabes du mot "mirage" continuaient à danser, à tourbillonner, ballerines d'une danse diabolique..... Et le vertige fit fléchir mes genoux,....

...Autour de mes yeux, c'étaient les ténèbres, mais des ténèbres blanches, qui tourbillonnaient. Oui, des points de lumière dansaient, jusqu'à faire la nuit.³⁹

Il décrit, par exemple, un paysage de cette façon, afin de lui accorder une qualité féerique et pour le singulariser. Constantin-Weyer nous fait voir l'effet dévastateur du froid sur l'homme au nord, qui, à bout de ses forces, en voyage, se met à halluciner. Ceci nous rappelle notre ascendance et permet à l'auteur de louer cette vie primitive et saine qui permet à l'homme d'exister dans de telles circonstances. En d'autres cas, cela permet à notre romancier de refaire le bilan de la vie du personnage, de lui faire revivre certaines expériences, ou même de lui laisser glisser un pied dans le monde de la mort à cause de ses blessures, de sa maladie ou de sa condition.

En somme, nous avons examiné tous les procédés, pour nombreux qu'ils soient, que Constantin-Weyer utilise pour nous faire la description de la nature. Voilà, sans doute, pourquoi il réussit si bien sa peinture de la nature et ce sont eux qui justifient sa renommée en ce domaine.

³⁹ Constantin-Weyer, Homme, pp. 88-91.

CHAPITRE III

IMAGE WEYERIEENNE DE LA NATURE

1. Nature apprivoisée

Constantin-Weyer conçoit la nature de deux façons. Elle peut être, premièrement apprivoisée, dominée par l'homme ou deuxièmement, elle peut être sauvage. Ces deux catégories inégales sont importantes car elles nous font voir certaines des plus belles pages de notre auteur et comment les descriptions de la nature parlent pour lui et nous dégagent sa philosophie et ses idées.

Cette nature, dominée par l'homme, se décrit généralement par les grandes villes, par les fermes, parsemées ici et là sur la prairie, et par l'arrivée de nouveaux colons qui y viennent s'établir.

Rapport à ces colons de chien! Avec leur saprée immigration, maintenant qu'à l'Est toutes les terres sont prises par la culture, les fermiers s'amènent icite. Il en vient de tous les bords..... L'diable les emporte! d'icite six mois y aura pas six milles de course dans la prairie...²

¹Voir note 7 de l'avant-propos.

²Constantin-Weyer, Homme, pp. 16-17.

Elle exerce très peu d'influence. Le personnage, en ville, parmi les siens, dans sa cabane, sur ses terres, ne se soucie guère des tourments de la nature. Il n'a aucun désir de s'aventurer dans la nature, car il est bien protégé où il est, et il peut jouir de sa vie sans y souffrir d'épreuves. Le caractère de la vie dans la nature lui est voilé.

--Quelle idée a pris Paul de vous accompagner dans le Nord? me demanda Magd. Dans deux mois, nous allons être à l'hiver. C'est la saison des danses. Quels bons reels nous danserions ensemble!....
...Le colosse barbu d'or s'arrêtait de compter les dollars produits par la vente de son blé pour vanter les charmes d'une maison chaude pendant l'hiver, alors que le thermomètre lui-même, réfugié tout au fond de sa cave de verre, renonce à enregistrer les folies du froid.³

Nous avons aussi vu cette nature apprivoisée au Chapitre I⁴ en parlant des paysages et, plus particulièrement, de la prairie transformée en fermes et en petits villages, et en décrivant la ville. Constantin-Weyer nous résume très bien cette nature apprivoisée par un magnifique récit dans Manitoba.⁵

Cependant, même si l'influence est affaiblie dans de tels lieux, elle n'en est pas absente. L'auteur nous fait ressentir la présence de cette influence, de façon atténuée sur les fermes et sur les habitants, en la mettant en opposition directe aux

³Ibid., pp. 75-77.

⁴Voir Chapitre I, pp. 1-6.

⁵Constantin-Weyer, Manitoba, pp. 76-79.

descriptions de la nature sauvage pour nous faire croire qu'il nous laisse le choix entre les deux catégories.

Il me fallait, après avoir traversé ma terre, franchir encore ce rideau d'arbres, à l'est de celle de Durand, pour y trouver cette civilisation qui n'est pas sans beauté. L'août canadien, c'est le mois où commence la richesse de la terre. Or sur or, les blés ondulent. Oui! mer liquide, mais mer d'or. L'or blond et l'or fauve mêlent leurs vagues. Mer alchimique qui s'enfle au gré du vent. Et puis, argent et bleu, les avoines... Mais cela vaut-il la Forêt?⁶

L'auteur, par contre, ne nous laisse pas oublier qu'il y aura aussi des moments où les personnages auront à braver le froid et les autres éléments, de temps en temps, tout simplement pour entreprendre leur travail quotidien ou pour rendre visite à des amis. C'est le cas de Jean-Baptiste et d'Ubalde dans Manitoba⁷ lorsqu'ils partent visiter l'oncle Hormidas pour acheter une charge de poisson. Par cette méthode de contraste, Constantin-Weyer nous rapporte toujours éventuellement vers la nature sauvage.

La nature apprivoisée sert aussi de lieu de repos ou de divertissement pour certains personnages et sert, en plus, à contraster les autres paysages. Dans l'ensemble, son rôle est relativement mineur cependant, car notre auteur consacre plutôt son énergie à nous décrire la nature sauvage.

⁶ Idem, Homme, p. 64.

⁷ Idem, Manitoba, pp. 122-35.

2. Nature sauvage

La nature sauvage est l'image qui nous intéresse car c'est celle qui fait la force de notre auteur. Elle sera décrite le mieux dans le paysage du grand Nord, où elle témoigne de différents attributs et soumet les personnages à différentes épreuves.

Ce qu'il faut, pour voyager dans le Nord, c'est durer. Il y a une minute qui est celle de la mort, et la minute d'après est celle de la vie. C'est la minute d'après qu'il faut toujours gagner.⁸

Le personnage en se déplaçant dans la nature, en paysages ouverts, en forêt ou dans le nord, est à la merci des forces de la nature. Les divers éléments de la nature, cependant, lui fournissent les signes nécessaires pour qu'il détermine la meilleure méthode de survie dans cet environnement hostile qui inflige la mort. Nous verrons aussi le doigt de l'auteur nous diriger subtilement vers cette nature sauvage pour tirer certaines conclusions.

Chemin faisant, j'enseignais à mon compagnon quelque'une des leçons que la vie des bois m'avait apprises, et quelques-uns des mystères de l'existence animale. Je lui apprenais le pourquoi de certaines choses, le rôle de la peur dans la conservation des espèces, les raisons profondes de

⁸ Idem, Homme, p. 73.

divers réflexes des bêtes, tout ce que la Nature présente à la fois de magnifique et d'horrible, de voluptueux et de cruel, de vivant et de mortel. Ce grand rythme de la Vie et de la Mort, éternellement, circulairement enchaînées l'une à l'autre, se perpétuant l'une par l'autre avec cette étonnante guirlande de joies et de douleurs enlacées dans un prodigieux équilibre, c'est le thème même de la Nature. Elle est merveilleuse et terrible. Dès que nous échappons à l'artificielle construction de la Civilisation, nous nous heurtons à un monde qui ne vit que par le meurtre et l'amour, sans qu'on puisse dire lequel des deux est le plus fatal.⁹

La nature sauvage se caractérise par certains attributs particuliers. Elle est toute puissante, inclémente et traîtresse. L'auteur cherche aussi à nous démontrer l'évolution constante dans cette nature, les vérités qu'elle enseigne et la protection qu'elle fournit à ceux qui connaissent et suivent ses lois. A part d'être un endroit propice et sain où le héros vit, elle est un cadre refléteur dont les éléments s'accordent aux paysages et aux sentiments des personnages. En plus, elle possède certains traits romantiques.

Constantin-Weyer nous fait voir la nature sauvage comme toute-puissante. Elle est la Régente de son domaine et elle le gère bien. Le cycle de la vie et de la mort dominant cet environnement et la nature règle ainsi toute vie humaine ou animale

⁹Ibid., p. 190.

et tout événement. Nous voyons, tour à tour, la nature attaquer la présence de l'homme par l'intermédiaire des éléments de la neige, du froid, du vent... Elle inspire le respect.

L'auteur s'insinue dans ces descriptions pour démontrer la force de la nature. Lorsque le personnage arrive à un endroit où un drame s'est déroulé le narrateur intervient. Celui-ci, en examinant les vestiges du drame, passe un jugement sur la scène et reconstitue ensuite le déroulement de la lutte à partir des signes sur place. Il peut aussi, par la distinction des sons, dégager ce qui se passe en forêt. De plus, à cause de son expérience vécue en nature, le narrateur nous indique par sa relation des diverses activités qu'il a une très bonne idée de ce qui se passe dans tel ou tel endroit, quel animal y sera, et à quel moment. Nous voyons plusieurs exemples de cela dans Un homme se penche sur son passé¹⁰ lors de la description des activités en forêt et des parties de chasse. Tout cela sert à renforcer la puissance de la nature et nous voyons aussi que l'auteur laisse les descriptions de la nature parler pour lui afin que la conclusion se dégage naturellement. Une chose à noter c'est que la relation du drame se fait généralement sans émotion.¹¹ Nous voyons les causes et les effets. Cela ne fait qu'affermir notre

¹⁰ Ibid., pp. 66-68, 101-2, 168-70, 189-92.

¹¹ Idem, Clairière, pp. 50-51.

impression que tout est ordonné dans la nature, que la justice a été faite et que le meilleur résultat a été obtenu.

La nature sauvage est aussi inclémente et traîtresse. Notre auteur nous a fait voir plusieurs exemples de paysages splendides où la nature était semblable à une mère, mais ce n'est pas toujours le cas. Elle peut aussi bien montrer son côté inverse au personnage qui vit dans son domaine. Nous avons vu de très bons exemples lorsque nous avons discuté des éléments majeurs de la nature (le vent, la neige, la tempête, le froid) au Chapitre I.¹² Tout cela se rapporte à la loi du plus fort. D'ordinaire c'est le plus fort que la nature laisse triompher. Dans Un homme se penche sur son passé Monge triomphe contre le froid tandis que Paul Durand meurt devant ce même froid.

Paul traînait depuis quatre ou cinq jours une petite toux sèche, et, par moment, sa respiration était rauque... Mais moi, j'avais toujours remarqué que quarante ou cinquante degrés de froid vous guérissent en quelques heures un petit rhume qui commence... Et alors, qu'est-ce donc qu'une toux que le froid, médecin cruel et bienfaisant, ne parvient pas à guérir?... Ah diable! Il avait les poumons gelés.¹³

Les règles sont simples mais difficiles à suivre. Les besoins habituels de survie, manger, dormir et se reproduire, prédominent. Le plus fort est éprouvé continuellement et le faible tôt ou tard est éliminé. La sélection naturelle se fait.

¹²Voir Chapitre I, pp. 19-28.

¹³Constantin-Weyer, Homme, p. 105.

Le feu allumé, il me fallait manger. Ma vie, et sans doute bien plus encore celle de mon compagnon, dépendaient de mon égoïsme total. Farouchement total. "Ne t'occupe pas de ton compagnon. Mange le bon pemmican acheté aux sauvages. Enfourne dans ton poêle intérieur ce combustible onctueux et gras..."¹⁴

La Nature, la clémente Nature est un monstre aux griffes rougies de sang!¹⁵

Cependant cette sélection naturelle ne se réalise pas toujours de cette façon. Constantin-Weyer, dans cette nature sauvage, permet à l'homme de faire exception à cette règle. Parfois, c'est l'agilité mentale qui permet au personnage de survivre dans des circonstances impossibles. Archer et Hannah lors de leur fuite de Monge dans Un homme se penche sur son passé, Spenlow dans Un sourire dans la tempête, lorsqu'il aide Frenchy à sauver Louis et Ragnar, ne sont que quelques exemples. Monge fait preuve aussi de ce talent dans certains cas.

-- Je ne vous ai pas dit cela. Il faut d'abord que vous-même sachiez si, physiquement et moralement, vous pouvez endurer cette vie.

-- Est-il besoin pour cela d'être comme vous un athlète qui saute sa propre hauteur et qui jongle avec des sacs de blé de cent cinquante livres?

-- Non, je ne le pense pas. Mais cela ne nuit pas. Ce qu'il faut, pour voyager dans le Nord, c'est durer. Il y a une minute qui est celle de la mort, et la minute d'après est celle de la vie. C'est la minute d'après qu'il faut toujours gagner.

¹⁴Ibid., p. 95.

¹⁵Ibid., p. 66.

-- Si vous le faites, pourquoi ne le ferais-je pas?

J'aimai l'entendre parler ainsi. Je me rappelais que l'amour-propre m'avait plus d'une fois sauvé la vie.¹⁶

La nature sauvage manifeste une beauté traîtresse dualiste pour Constantin-Weyer et son lecteur. Elle présente un aspect bénéfique, qui est, à la fois, un piège pour les personnages inexpérimentés. Cette beauté a une force mystique, car elle attire la personne à un mode de vie louable qui semble très beau, mais qui est très difficile à mener, car la nature peut aussi bien tuer ou induire en erreur.

Je me rappelle qu'il faisait très froid. Mais il faisait aussi très beau..... C'était à la fois féérique et ironique. Une fête de la lumière, mais une fête à laquelle on était convié par quelque quarante-cinq degrés au-dessous de zéro. Les os des tempes, les os du front étaient douloureux, à force d'être rétractés par le froid. Tout ce que le visage laissait d'exposé à l'air sentait le besoin de serrer ses cellules l'une à l'autre, dans le vain espoir de se réchauffer mutuellement.¹⁷

-- Je me demande si vous pourriez supporter les fatigues d'un tel voyage, fis-je. Je vous ai parlé de sa beauté, je ne vous ai pas dit que, chaque fois que je redescends vers le sud, c'est en me jurant à moi-même de ne plus recommencer cette sacrée folie! Non, pour rien au monde....

...Je me fais chaque printemps le même serment: "Merci! j'en ai assez pris de l'hiver et de la solitude, et de la neige et des aurores boréales, et des soleils multipliés par cinq et dressés en croix sur l'auréole de leurs cercles parhéliques,

¹⁶Ibid., p. 73.

¹⁷Ibid., p. 86.

et du feu d'artifice de la glace contractée
 et qui détonne sous le regel, et des petits
 feux qui vous rôtissent le ventre tandis que
 votre dos gèle, et de la soif que la neige ne
 calme pas, et des os du front qui vous font
 mal, et des yeux qui pleurent, et des cils
 qui vous collent les paupières l'une à l'autre,
 --elles sont gelées--et...!"¹⁸

De plus, cette nature ne fait que réaffirmer la philosophie de l'auteur en matière d'évolution; la nature est éternelle. Une évolution constante s'effectue pour que la nature puisse se renouveler, s'adapter de jour en jour, de saison en saison, d'année en année, ainsi perpétuant le cycle de la vie et de la mort. Il en est de même pour l'homme. Il doit s'adapter s'il espère vivre dans la nature. L'ensemble reste le même; ce ne sont que les détails qui changent. Le drame se déroule toujours; ce ne sont que les personnages et les lieux qui changent. C'est un peu le mythe de Sisyphe qui se perpétue, où la lutte se continue sans fin.

Au surplus, à peine entré dans la forêt, je mettais en doute l'innocence même du printemps! Qui donne la vie, donne la mort. Toute la nuit, tant de soupirs d'amour ont annoncé que les bêtes allaient préparer une descendance, comme elles prédestinée au meurtre et à la mort.... Les plantes poussent et prospèrent. Ce lis des bois qui perce le tertre sablonneux se prépare à se développer.... Il est en train de lutter sauvagement avec l'humus, pour lui dérober sa vie même. Lutte non seulement pour l'espace, mais aussi pour la nourriture. Conquête territoriale et alimentaire. Le miracle, c'est qu'avec les mêmes éléments, le lis fabrique du lis, et le peuplier du peuplier.... La guerre est là, entre la plante et notre mère la terre,

¹⁸Ibid., pp. 70-71.

et, pour l'instant, la plante est conquérante. A l'automne prochain,--et si ce n'est à celui-ci, ce sera à quelque autre,--la terre sera victorieuse à son tour. Et in pulverem reverteris... Si j'étais sensible, je m'apitoierais sur les victimes incessantes de cette lutte entre la terre et la plante, et je maudirais le printemps, générateur de meurtre. Mais je ne suis pas sensible, et je me réjouis qu'il y ait, rien qu'à regarder quelques pieds carrés de forêt, tant de beauté à contempler, et tant de choses curieuses à apprendre. Je mourrai quelque jour, comme la plante, comme l'humus, comme tout ce qui vit, et cela, accepté d'avance, me donne le droit d'être impassible.¹⁹

Constantin-Weyer voit la nature sauvage comme instructive et protectrice, car elle possède plusieurs secrets qu'il cherche à nous faire apercevoir, et il veut nous montrer qu'elle protège les siens.

Il y a toujours quelque chose à apprendre dans la nature si l'on veut, selon l'auteur.²⁰ Tout d'abord, il faut être capable de déceler ses secrets, et cela vient de l'expérience, soit par observation, soit par l'apprentissage graduel fait sous un maître. Constantin-Weyer, ici, est un peu le prédicateur de la religion de la nature, car il ne manque aucune occasion pour nous faire examiner les moeurs des animaux, les particularités d'une forêt, d'un paysage. Nous voyons de nombreux exemples dans ses romans et nous avons étudié les plus importants (les loups, les rats musqués, les gelinottes,...) en parlant de la force animale.²¹ Un des meilleurs

¹⁹Idem, Clairière, pp. 49-51

²⁰Voir note 19.

²¹Voir Chapitre I, pp. 28-35.

exemples se retrouve dans Un homme se penche sur son passé lorsque Monge et Archer partent à la chasse au chevreuil. Monge détaille tout le récit du mouvement du chevreuil et des événements dans la nature pour son partenaire, mais surtout dans ce cas pour le lecteur.²² C'est un magnifique exemple d'une description de la nature sauvage.

Cette grande leçon que m'avait donnée la vie sauvage, je veux dire cette constatation, de tous les instants, que la vie est naturellement un sublime et tragique mélange de volupté et de douleur,--dites, si vous le voulez, d'amour et de mort!--j'en retrouvais ici une application singulière.²³

Que la nature m'eût durement enseigné que tout ce qui ne travaille pas avec nous travaille contre nous, cela m'avait amené à éliminer toute neutralité de ce monde. Associé ou ennemi, tel est le dilemme. De plus, j'en étais arrivé à comprendre que l'effort est ce qu'il y a de plus beau au monde.²⁴

Maurice Emond en discutant d'Yves Thériault souligne une pensée semblable à celle de notre auteur.

La nature fut son éducatrice essentielle. Elle lui enseigna le respect des êtres, la dépendance à un ordre immuable et l'amour de la vie. Elle le préparait à son rôle d'homme en lui livrant les secrets de la puissance véritable.²⁵

De nouveau, c'est la nature qui dévoile ses secrets, mais nous voyons le doigt de Constantin-Weyer diriger la pensée.

²² Constantin-Weyer, Homme, pp. 189-92.

²³ Ibid., p. 167.

²⁴ Ibid., pp. 216-17.

²⁵ Maurice Emond, Yves Thériault et le combat de l'homme, Coll. Les Cahiers du Québec (Montréal: Hurtubise HMH, Ltée, 1973), p. 86.

Puis, une fois la leçon apprise, il faut l'appliquer à sa vie, à ses expériences, de la meilleure façon possible afin de survivre. Cela permet au personnage d'apprendre certaines choses sur lui-même et en même temps lui révèle jusqu'à quel point il est faible et petit vis-à-vis de la nature.

En même temps, je prenais davantage conscience de cette nature terrible, au milieu de laquelle j'étais un si petit jouet.²⁶

Mais la nature, une fois l'initiative prise, ne la lâchait pas aisément. L'homme, qui avait cru la dominer, se faisait tout à coup petit. C'était la grandeur de Pascal que de se plier à cette terrible leçon d'humilité.²⁷

L'essentiel, c'est de se procurer le nécessaire pour survivre dans la nature, car on ne découvre jamais tous ses secrets. Cela accompli, le personnage y est à son aise et connaît la protection que la nature est en mesure de lui accorder, car elle protège celui qui la connaît.

Ainsi, une fois de plus, le halo de la lune avait prédit juste. Et, prévoyant, égoïste, et pourtant, dans mon égoïsme vital, sauveteur de vie, avant de m'occuper de Paul, j'amoncelai, à portée de la main, trois jours au moins de provisions, et, la cognée en main, je débitai du bois mort. Il ne faut pas un gros feu pour maintenir la vie--et assez confortablement, je vous le jure!--dans un espace de huit pieds de long, huit pieds de large et cinq pieds de hauteur... (C'était l'espace compris entre les murailles de neige et l'auvent de perches légères

²⁶ Constantin-Weyer, Nuit, p. 230.

²⁷ Idem, Maître, p. 228.

que j'avais établi.) L'essentiel est de ne pas cesser d'adorer et de servir le dieu du Feu, en lui jetant de petites offrandes de bois sec... Je sentais renaître en moi l'âme dure, volontaire et superstitieuse d'un très lointain ancêtre, qui à l'époque de la préhistoire avait, comme moi, lutté contre le froid, la faim et la fatigue. Comme lui, je triompherais...²⁸

Constantin-Weyer nous présente aussi le besoin essentiel de l'espace vital pour l'homme, l'animal et la plante dans la nature. Cet élément est nécessaire pour la survie et le plein épanouissement du personnage ou de la chose.

Lutte non seulement pour l'espace, mais aussi pour la nourriture. Conquête territoriale et alimentaire....

...Tel jeune tremble n'atteindra jamais la somptueuse vieillesse à laquelle il aspire, parce que deux de ses aînés l'étouffent sauvagement entre leurs racines. Il crève de soif et de faim, plus sûrement encore que s'il était venu dans le sable.²⁹

Plus important, la nature sauvage représente, pour l'auteur et pour le personnage, un retour aux sources pour se purifier, pour refaire ses forces et pour retrouver son équilibre loin de la nature apprivoisée.

Mais ma vie dans les bois n'est pas onéreuse.....
Je n'éprouve pas le désir d'une vie plus civilisée... Je devrais m'estimer très heureux comme cela. Mais l'hiver me rappelle impérieusement dans le Nord. Je ne sais pas lui dire non.³⁰

²⁸ Idem, Homme, p. 99.

²⁹ Idem, Clairière, pp. 50-51.

³⁰ Idem, Homme, pp. 71-72.

Je suppose que le lendemain fut un jour de grand froid. Mais nous ne le savions pas. La chair, la bonne chair fraîche, avait ravivé en nous des goûts simples de primitifs. Ce nous était une joie profonde de manger à notre faim. Jamais rassasiés de grillades--ô vertu de la vie saine! Et, quand il me sembla vraiment que j'avais assez mangé, je pus dormir enfin...³¹

Cependant, nous le voyons bien, seuls, certains types d'hommes peuvent s'y adapter à cause de la vie simple mais dure qui est imposée. Les influences de la société n'interviennent pas pour y corrompre et détruire l'harmonie et l'équilibre. L'homme n'a qu'à suivre les règles pour y survivre. Cette nature intouchée par l'homme en est une qui se voit plus rarement de nos jours mais elle est toujours recherchée par certains hommes.

Notre auteur se sert aussi de la nature sauvage comme cadre refléteur. Il accorde le paysage aux sentiments du personnage et vice-versa. Les paysages servent aussi à évoquer ou à affecter les sentiments.³²

Vers le matin--à l'heure des épaisses ténèbres--il se mit à râler....
...Il passa à l'heure même où, vers l'est, après que les étoiles s'étaient mises à s'éteindre une à une, le velours sombre du ciel s'écartait, pour montrer sur l'infini une fenêtre d'un jade laiteux... La neige était encore bleue, et la forêt d'un bistre profond. Mais déjà, derrière la fenêtre jade, des lumières or et vert glissaient lentement.³³

³¹Ibid., p. 103.

³²Voir note 28.

³³Constantin-Weyer, Homme, pp. 108-10.

Cette nature est aussi le seul cadre où le personnage principal peut pratiquer la vie saine que l'auteur préconise. En ravivant ces vieux instincts primitifs, soit désirs, soit sentiments, en lui, qui sont nécessaires pour survivre dans la nature, l'auteur le forme pour ce milieu.³⁴

Il me suffisait de sentir cette vie qui m'emplissait tout entier, pour m'assurer que j'avais apporté avec moi dans ce monde quelque chose de nouveau, une rédemption attendue depuis toujours par une humanité misérable: la Victoire contre l'Anéantissement du corps... Sans doute, Paul était mort. Moi, pas!³⁵

En dernier lieu, Constantin-Weyer est aussi un romantique, à sa façon, dans sa perception et description de la nature sauvage. Le personnage, en péril dans la nature, cherche appui et fait appel à ce passé lointain de ses ancêtres pour puiser les forces nécessaires pour survivre. Il discute et analyse continuellement ses émotions, ses sentiments. Son moi est toujours présent.

Lors de la mort de Paul Durand, Monge explique la signification du hurlement de ses chiens.

...car, lentement, stupidement, l'un de mes chiens se mit à hurler. C'était plaintif, solennel et menaçant, et les sept autres chiens reprirent en chœur... Je les aurais tués!

Savaient-ils, en répétant cet aboiement rituel, qu'ils reproduisaient l'appel millénaire de leur race vers la curée?... S'ils ne le savaient pas, je le savais, moi,... Les loups, eux, ne se trompèrent pas sur le sens de l'appel.³⁶

³⁴Voir notes 28 et 31.

³⁵Constantin-Weyer, Homme, pp. 122-23.

³⁶Ibid., p. 108.

Lorsque Monge est à la poursuite de sa femme et d'Archer, l'auteur laisse entrevoir la préparation de la vengeance de Monge.

Quel très lointain ancêtre me dictait sa sagesse brutale? Oui, je livrerais à Archer un combat mortel, et, quand je l'aurais tué... oui! tué!³⁷
(je me répétais le mot avec une joie barbare)...

En pleine tempête, Monge s'abrite et lutte contre le froid comme ses ancêtres; il nous fait part de ses sentiments.

Je sentais renaître en moi l'âme dure, volontaire et superstitieuse d'un très lointain ancêtre, qui à l'époque de la préhistoire avait, comme moi, lutté contre le froid, la faim et la fatigue. Comme lui, je triompherais... J'étais de sa race, à travers des centaines et des centaines de générations.³⁸

L'étude de soi faite par Monge³⁹ dans Un homme se penche sur son passé est un exemple parfait de ce romantisme où Constantin-Weyer met du sien en se peignant et en faisant l'analyse détaillée de ses sentiments et de ceux du personnage. En général, le personnage principal n'est content que lorsqu'il ressent quelque chose. Il faut qu'il agisse.

Roger Motut nous résume très bien cette tendance romantique chez Constantin-Weyer en considérant l'ensemble de son oeuvre.

Constantin-Weyer est romantique aussi dans ses descriptions de la nature, mais il cesse de l'être dès qu'il en déchire le voile. A ce moment-là, il devient naturaliste et même déterministe au sens

³⁷ Ibid., p. 237.

³⁸ Ibid., p. 99.

³⁹ Ibid., pp. 166-70.

stricte [sic] du mot. Il nous laisse soupçonner le paisible de la forêt par le tableau extérieur qu'il en dépeint puis dès qu'il nous fait pénétrer derrière ce tableau, dont le décor peut paraître romantique, il nous en fait découvrir la réalité dépouillée de tout artifice descriptif. On peut aussi le qualifier de romantique parce qu'il se met toujours au centre de ses romans. Il nous a laissé entendre qu'il peignait mal sans modèle, mais il semble trop prendre plaisir à se peindre lui-même, et parfois son intrusion dans l'histoire choque le lecteur. Si l'on peut qualifier de romantique, une conception de la Nature qui régénère l'homme, alors Constantin-Weyer appartient aussi à cette école par ce trait qui lui est particulier, car tous ses héros recherchent dans la lutte solitaire contre une Nature inclémente, loin de toute civilisation, la force de refaire leurs forces, ou de retrouver leur équilibre.... L'auteur est un homme d'action d'abord et son romantisme est plutôt descriptif. Il n'y a surtout rien de maladif dans l'oeuvre de Constantin-Weyer, et le sentimentalisme n'y tient aucune place. Il n'y a pas non plus d'analyse psychologique à la Freud. Il y a d'abord l'homme et son oeuvre,...⁴⁰

En résumé, l'image que notre auteur peint de la nature sauvage est très distincte. Nous voyons très rapidement qu'il s'intéresse peu à la nature apprivoisée, mais qu'il recherche plutôt à nous ranger du côté de la nature sauvage en nous tentant par les magnifiques descriptions et par les qualités qu'il lui attribue. Par celles-ci, même si nous ne pouvons jamais y vivre et en faire l'expérience, Constantin-Weyer nous fait voir, apprendre

⁴⁰Motut, "Fortune", pp. 221-22.

et éprouver ces moments dans la nature en nous permettant de nous évader de notre vie quotidienne. En plus, la nature, qu'elle soit apprivoisée ou sauvage, est aussi un important témoignage détaillé de la brousse canadienne et de l'état de la colonisation du Canada à cette époque.

Maurice Constantin-Weyer en décrivant certaines qualités de la neige résume bien son procédé descriptif de la nature. En passant du général jusqu'au détail le plus précis, il nous fait voir les parties, mais ce n'est que l'oeil exercé qui sait voir le portrait d'ensemble.

Magie!... La neige cessera d'être mauve... Chacune des facettes de ses hexaèdres s'ornera d'une des couleurs du spectre... Si vous vous arrêtez, un instant,... vous les verrez bien à leur place, la rouge opposée à la verte, la bleue à l'orangée, la violette à la jaune... C'est comme si vous surpreniez le truc du prestidigitateur!... Mais si vous êtes inattentif, vous ne verrez que ces innombrables joailleries accrochées aux arbres, sous cette irréelle gaze changeante, où les six couleurs se rappellent dans un ton plus doux... Comment empêcher alors d'aimer follement cet hiver magnifique, qu'on a eu tant de peine à conquérir?⁴¹

⁴¹Constantin-Weyer, Homme, p. 229.

CHAPITRE IV

DEFINITION DU HEROS WEYERIEEN PAR
LE PERSONNAGE SECONDAIRE

Les liens entre le héros et la nature sont éclairés par les réactions des autres personnages vis-à-vis de la nature, et l'auteur contraste les personnages secondaires au personnage principal afin de nous définir le héros.

Constantin-Weyer définit le personnage secondaire, soit l'homme ou la femme ordinaires, à travers le métier qu'ils pratiquent: fermier, chasseur, trappeur, facteur,... De cette façon, l'auteur peut lui attribuer un comportement relatif au métier et établir un modèle plus ou moins précis pour chaque métier. En effet, notre romancier, peut-être sans le savoir, fait un classement de la société qui entoure le héros. Les personnages secondaires servent ainsi de constantes car leurs métiers et leur parler les lient à un endroit et à un comportement qui ne sort généralement pas de l'ordinaire tandis que le héros, lui, passe d'une aventure à une autre.

Il y a, d'habitude, deux personnages qui s'associent de très près au héros et un autre personnage qui est son adversaire.

¹Voir note 7 de l'avant-propos.

Les deux personnages alliés sont ordinairement un ami intime et la femme. L'ami partage parfois les aventures du héros mais il n'est généralement pas à sa hauteur. L'ami sert à faire ressortir des détails inconnus ou intéressants et à compléter notre portrait du héros car, jusqu'à ce point, on connaît mal celui-ci; on apprend maintenant comment il pense, et ce qu'il aime faire.

La femme joue plusieurs rôles: compagne, collaboratrice, adversaire, objet convoité, mais elle fait surtout sortir le côté émotionnel du héros. Tout dépend des circonstances, et on voit, en plus, le triangle héros--femme--ami ou héros--femme--adversaire se former pour ajouter à l'intrigue.

L'adversaire, lui, est un homme du même calibre que le héros. Il est là pour éprouver le héros, pour contester sa philosophie et ses idées et pour lutter férocement contre lui.

Très sommairement, voilà le rôle que jouent les personnages secondaires auprès du héros dans les romans de Constantin-Weyer. Il est à noter que notre auteur centre une bonne partie du récit sur les activités des autres personnages car ils affectent directement le héros et nous permettent de mieux le connaître. Ce n'est qu'en examinant ces personnages que nous parvenons au héros. Il n'est pas question ici d'examiner tous les personnages secondaires, mais plutôt de nous limiter aux plus importants afin d'arriver au

but qui est la définition du héros weyerien. L'étude de l'ensemble de ces personnages serait une étude intéressante à faire en elle-même.

Le fermier et sa profession d'agriculteur est le métier qui surgit le plus souvent dans les récits. Constantin-Weyer démontre ainsi son goût prononcé pour la terre et pour la vie dure mais paisible qui y est associée. Le fermier, par sa vie sédentaire, contraste la vie nomade hivernale du héros; il est le lien à la vie "civilisée" pour le héros lorsque ce personnage revient de ses aventures. Stabilité et instabilité sont ainsi contrastées pour décrire le caractère des deux personnages.

Là-bas, dans le sud, dans le pays des chemins de fer et de la civilisation--ce n'est pas très loin sur la carte, et pourtant!... des gens y narguent le froid... Le vent a beau travailler très bas, comme un ouvrier accroupi, à niveler la neige, d'une râpe mordante,... il ne trouble par [sic] la sécurité du fermier.

Autour du poêle chauffé au rouge, les hommes de la maison fument et crachent, en commentant les articles du journal, tandis qu'à la cuisine, les femmes font sans trêve des pâtisseries odorantes.....

Chez les métisses, au son criard d'un violon, on danse des danses écossaises; on met en loterie des boeufs ou des chevaux; et si l'on y boit trop de "filets, boy! de la bouteille carrée", cela ne vous regarde nullement. Ces gens s'amuse

Des visites qu'on ne peut faire en été, à cause du surcroît de travail, s'échangent. Les traîneaux attelés de chevaux carapaçonnés de grelots, battent les chemins de la prairie d'un glissement joyeux et argentin.

L'hiver, pour l'homme, est la saison des fêtes.

Dans la forêt, c'est autre chose!²

Le Métis ou l'indien, à cause de sa vie rapprochée à la nature, est le compagnon de voyage, le guide et l'ami du héros. L'indigène lui apprend de nombreuses leçons pratiques sur l'observation des plantes, du temps et des moeurs des animaux. Plus important, il lui porte conseil sur les choses de la nature. Que ce soit Napoléon Brazeau, qui fait connaître son désir poussé de chevaucher librement à travers la prairie sauvage à son ami Monge et qui prend grand plaisir à lui enseigner tout ce qui est à savoir sur l'hippisme;³ que ce soit la vieille métisse Gaudry qui aide à l'enfantement de Baby Lucy;⁴ que ce soit les Gladieu se divertissant en famille;⁵ ou que ce soit enfin la leçon particulière de Napoléon pour la chasse au loup,⁶ nous voyons une peinture colorée de ce peuple duquel le héros retire les qualités nécessaires pour sa vie dans la nature. Par leur intermédiaire, Constantin-Weyer loue ce mode de vie si particulier, et il nous démontre la force physique et la force intérieure qui leur est nécessaire pour exister dans un

² Constantin-Weyer, Manitoba, pp. 76-79.

³ Idem, Homme, pp. 47-48 et 59-61.

⁴ Ibid., pp. 175-76.

⁵ Idem, Manitoba, pp. 127-31.

⁶ Idem, Clairière, pp. 217-18.

tel environnement. Mais il n'a pas peur aussi de nous faire voir leurs défauts.

Un autre personnage est celui qui symbolise l'autorité. Il n'apparaît pas dans tous les romans mais, lorsqu'il est sur scène, sa présence se fait ressentir de façon importante. Il fait preuve d'un pouvoir ou d'une force, judiciaire ou autre, même dans les lieux les plus éloignés. Il exerce ainsi une autre forme de contrôle sur les personnages dans la nature, et en ce qui concerne le héros, c'est soit une force supplémentaire à laquelle il peut avoir recours dans des moments difficiles pour des conseils ou de l'aide, soit une force qui marche contre lui en l'empêchant d'atteindre son but, quel qu'il soit. Nous voyons, par exemple, Spenlow de la Police Montée dans Un sourire dans la tempête, Monseigneur Provencher dans Vers l'Ouest, divers représentants du "gouvernement" dans La bourrasque et Geoffroy, le président du Conseil d'Administration dans Le maître de la route.

Les amis du héros, généralement, nous font découvrir notre héros. Ils le décrivent physiquement pour nous et, par leurs discussions avec lui, nous révèlent comment il leur est semblable et, plus important, ce qui fait la différence entre eux. Ils lui donnent plus de relief. Leur mode de vie, d'habitude bien calme, leurs idées et leur comportement bien ordinaires, servent à contraster le héros qui s'accommode très mal à ce moule. Le héros se fait

plusieurs amis facilement, à cause de ses prouesses, mais il a seulement un ou deux amis intimes. Ces derniers sont confidents, associés ou un appui moral dans les diverses entreprises où il s'engage. Mais lorsque la femme devient l'objet convoité, l'ami et le héros peuvent devenir adversaires, tels que Spenlow et Frenchy dans Un sourire dans la tempête. Nous voyons aussi, par exemple, les Aubert dans La nuit de Magdalena conseiller fortement M. Laurens, le héros, de ne pas retourner hiverner à Magdalena.

Ma première idée avait été de louer, là-bas, les services d'un navire phoquier pour éviter aux Aubert un retour dans cette baie, proposée, maintenant, comme un but tragique à ma vie. Mais Marc, ni Simone ne voulurent rien entendre. Le yacht me ramènerait là-haut, et il était convenu que, dès le début de l'été suivant, il viendrait m'y reprendre..... Marc et Simone prenaient des figures consternées qui m'amusaient et m'irritaient à la fois. J'avais beau leur expliquer qu'au Canada j'avais supporté aisément des froids aussi vifs que ceux que je pouvais rencontrer au Spitzberg, et sans avoir le confort d'une bonne cabane, bien hermétique.

-- Vous n'avez plus vingt-cinq ans, me disait Marc.

Or, si quelque chose peut vexer un homme de cinquante ans, c'est qu'on le prenne pour un vieillard. Marc a dix ans de moins que moi, mais, étant donné l'abus qu'il fait de la bonne chère et de l'alcool, je le considère comme beaucoup plus fatigué par la vie que moi. Je dois dire, d'ailleurs, que Simone et lui, connaissant mon caractère, n'insistèrent pas outre mesure pour me faire revenir sur ma décision.⁷

David Laprugne, dans Un homme se penche sur son passé, après s'être retiré de la vente de chevaux, s'est trouvé une nouvelle

⁷ Idem, Nuit, pp. 79-80.

occupation de pêcheur. Comme ancien ami de Monge, il cherche à le recruter pour l'aider, lorsqu'il apprend la mauvaise situation de son compagnon.

Quoi, c'était David?... Toute la Prairie revêcut à mes yeux!

Loquace, abondamment arrosé de whisky, il me débitait rapidement sa vie.

-- Oui, mon gars! Vrai comme je te l'ai dit, j'ai mis le feu à la saprée boutique! J'a tout brûlé, et mes selles itou... Mais j'avais là (il frappa sa poche) un rouleau de piastres pas méchant en toute... Adieu les ch'ouaux! mais vive toute autre business... J'n'a gaffé une entre les deux lacs... Quequechose de dépareillé... Saint-Hormidas, sus l'lac Manitoba... Une affaire qui s'ouvrait... Des bons colons, quasiment tous canayens!... Des travailleurs, mon homme!... Travailleurs en mosus! quoié! Et la pêche l'hiver, qui donne ben d'l'argent... avec ça des bons gosiers, ben en pente... Si j'ai acheté l'hôtel?... si j'ai pris la licence? Ça s'adonne de même, mon homme... Une bonne petite vie bien tranquille d'hôtelier! Une bonne fille d'en bas de Québec..... Viens donc nous y voière d'icite un mois, quand j'pourrai t'montrer le travail des pêcheurs sus l'lac... Tu sais, c'est moié qui t'invite... Me fais pas l'affront de me r'fuser.⁸

La femme, reflet du héros et de l'adversaire, est forte, dominante, mais sensible, et elle sait ce qu'elle veut. D'ordinaire, un triangle s'établit soit entre héros--femme--adversaire ou entre héros--femme--ami. Le côté émotionnel des personnages se dégage ainsi, grâce à elle, et par suite des événements nous voyons la personne agir. Elle représente alors l'objet convoité qu'il faut

⁸Idem, Homme, pp. 201-2.

gagner. Suivant la lutte de très près jusqu'au bout, elle sert de catalyste dans de nombreuses situations mais surtout dans celles où le héros et l'adversaire doivent se débattre pour gagner sa faveur. Cela rehausse l'intérêt du récit et attribue un certain charme au héros qui se débat pour l'être désiré. C'est de même dans Un homme se penche sur son passé où Monge et Archer convoitent Hannah; Monge la gagne mais la perd aussitôt lorsque Archer essaie de le tuer à la chasse. Vibert et M. André, dans La demoiselle de la mort, luttent pour Solange, M. André sortant vainqueur. Dans La nuit de Magdalena, M. Laurens cherche à gagner Clara, femme d'Ejnar qui, lui, se meurt. Lengrand et Spenlow, de bons amis dans Un sourire dans la tempête, amoureux de Ragnar, se débattent pour elle après la mort de son mari.

Croyez-vous, par exemple--(elle me regarda bien en face) que je pourrais oublier ce terrible duel à mort que vous vous êtes livré, Spenlow et vous?... Ne cherchez pas à nier!... C'est un souvenir qui demeure atrocement vivant en moi... J'ai senti que Spenlow vous entraînait à une allure épuisante pour vous... Dès que j'ai compris, j'ai demandé à Spenlow de ralentir le pas....

-- Je vous ai sauvé, Lengrand, et vous me l'avez rendu.....

-- J'aurais trouvé le courage de mourir la première. La chose était facile... Lengrand, mon excuse, c'est que je n'ai pas compris tout de suite. J'avais senti que Spenlow vous entraînait vers la mort... Ce n'est que le lendemain quand j'ai vu qu'il n'était pas là que j'ai eu, pour la première fois l'impression que vous aviez joué ensemble une terrible partie où la mort

était pour le perdant et où, moi! moi! vous m'entendez, moi! j'étais le lot du gagnant... le lot du gagnant!... Lengrand! comment avez-vous pu accepter cela!... Je sentais que vous m'aimiez depuis longtemps, et j'aurais été à vous.

-- J'avais à vous conquérir... Moi aussi, Ragnar, j'étais obligé de jouer ma vie contre celle de Spenlow.....

-- Il n'est pas question de pardon... Je n'ai pas à vous pardonner quoi que ce soit... La seule coupable, c'est moi... Il faut comprendre un coeur de femme, Lengrand... ou, du moins, le coeur de certaines femmes!... Je ne suis pas de celles, qui, voyant deux hommes se battre pour elles, donnent leur main au vainqueur, s'il a tué.....

-- Je ne vous en veux pas, Lengrand... je devrais peut-être me jeter à vos pieds pour vous adorer. Ce que Spenlow et vous avez fait, peu d'hommes pourraient le faire... Mais je ne suis qu'une toute faible femme, tout à fait incapable d'être l'épouse d'un surhomme!... Je suis terriblement peureuse, Lengrand.

-- On ne l'aurait pas dit à vous voir sourire à la mort, dans la tempête...⁹

La présence féminine est importante dans un lieu éloigné ou sur la ferme, mais elle représente presque toujours un danger à l'homme. Lorsqu'elle est là, il y aura toujours des conflits.

La femme fait partie aussi du classement d'"ami", mentionné plus haut, mais elle peut aussi se retrouver classée comme adversaire. Dans la majorité des cas, elle est simplement une compagne et une collaboratrice pour le héros qui, à cause de sa nature, est solitaire.

⁹Idem, Sourire, pp. 236-38.

Il savait qu'il était un "solitaire". D'autre part, Marthe serait une compagne sérieuse. Elle avait une admiration sans bornes pour lui. Non! ce n'était pas un mariage d'amour. Mais la saine raison présidait à cette union. Pouvait-il d'ailleurs aimer autre chose que son OEuvre? (Encore un côté bien Dubois!) Sa femme serait une collaboratrice.¹⁰

L'adversaire est le personnage que Constantin-Weyer utilise le plus pour contraster le héros. Il est une des raisons majeures pourquoi le héros se remet toujours à une nouvelle aventure ou à une nouvelle entreprise.

L'adversaire est de nature sédentaire, et se plaît d'être sur place, chez lui, plutôt qu'en pleine nature. Ce n'est pas dire qu'il ne s'aventure pas. Il peut, s'il le veut, car il est fait de la même étoffe que le héros; il sait bien s'adapter à la vie de la nature.

Lorsque j'y allais, Hannah et Archer taquinaient le jeune Français--Frenchy, comme ils le surnommaient!--sur sa vocation subite de coureur des bois. Le colosse barbu d'or s'arrêtait de compter les dollars produits par la vente de son blé pour vanter les charmes d'une maison chaude pendant l'hiver, alors que le thermomètre lui-même, réfugié tout au fond de sa cave de verre, renonce à enregistrer les folies du froid. Avions-nous, comme les bêtes sauvages, le privilège de créer sur notre dos, chaque hiver, une toison protectrice? Ou bien savions-nous grelotter assez fort pour nous réchauffer?¹¹

¹⁰ Idem, Maître, p. 145.

¹¹ Idem, Homme, p. 77.

Le désir de se surmener n'est pas aussi fort chez lui. Il ne cherche pas particulièrement à démontrer ses prouesses ou à développer ses connaissances de la nature. Il ne cherche qu'à être heureux et à atteindre son but, qui est, en général, la femme désirée, afin d'établir sa vie. Le héros, cependant, cherche la conquête de la femme seulement comme une autre aventure.

Que, dès le début, cette union se fût révélée à moi comme une sottise, peut-être cela était-il une heureuse chance dans mon malheur. Cet esprit indomptable que j'avais porté en moi à travers la nature la plus sauvage, et qui m'avait permis de triompher tour à tour de la fatigue, de la faim et de la mort, me permettrait sans doute de vaincre aujourd'hui dans cette lutte qui avait revêtu le masque souriant et perfide de l'Amour. Du moins, je m'en flattai.¹²

Nous voyons aussi, que l'adversaire est presque le seul personnage digne et capable d'éprouver le héros, que ce soit en contestant sa philosophie et ses idées, ou que ce soit en luttant féroce contre lui. Nous nous attendons à ce que l'adversaire fasse cela afin que le héros nous prouve sa valeur. Comme dans tout bon roman d'aventures, nous recherchons toujours ces deux personnages, et nous désirons voir le résultat de leurs aventures et de leurs luttes.

L'adversaire a, cependant, la capacité de rejoindre le héros et même de le dépasser en certaines matières, si cela s'avère

¹²Ibid., p. 164.

nécessaire. Tout dépend des circonstances qui déterminent le résultat comme nous l'avons vu plus haut.¹³ Un bon exemple est la fuite d'Hannah et de Baby Lucy avec Archer dans Un homme se penche sur son passé. Monge est incapable de les rattraper. Il est à noter que ce point est probablement un des plus importants faits qu'on retrouve chez l'adversaire. Cela démontre que la loi du plus fort n'est pas toujours suivie à la lettre au sein de la nature et, en plus, cela maintient le suspense dans la trame du récit car on ne sait jamais quand, et si, l'adversaire triomphera. Ainsi, l'adversaire force le héros à se dépasser. On ne peut y avoir l'un sans avoir l'autre.¹⁴

Encore une demi-journée de perdue... Archer avait, maintenant, trois jours pleins d'avance sur moi... En trois jours, que s'était-il passé?

C'est le troisième soir, après que j'eus réparé le canoë, et descendu des milles et des milles de rivière tourbillonnante, que je tombai à l'endroit où ils avaient campé... Que m'importaient ces traces croisées et enchevêtrées, où j'aurais pu déchiffrer l'histoire lamentable et tragique? J'écartai, même, comme sacrilège, cette tentation de rechercher les traces d'une douleur féminine égale, sans doute, à la mienne, et peut-être doublée d'un poignant remords. Tout ce que je voyais, maintenant, c'était, au-dessus de la terre fraîchement remuée de ce tertre nu de

¹³Voir note 9.

¹⁴Voir note 12.

toute végétation, cette surface d'un pin, grossièrement équarrie à la hache, et gravée au fer rouge d'une croix et d'un nom: LUCY MONGE.¹⁵

La religion, chez les personnages secondaires, joue un rôle peu important. Ils croient en Dieu mais cela n'affecte pas énormément leur vie. La religion ne remonte à la surface que lorsqu'il y a des exagérations ou des croyances dérégées par certaines sectes. C'est dans ces cas que Constantin-Weyer, comme Voltaire, ne manque pas l'occasion de faire remarquer les types religieux et leur religion, afin de contraster la religion de la plupart de ses héros. L'auteur fait le portrait de la religion en question et de ses fidèles en décrivant leurs croyances, leurs habitudes et leurs coutumes, afin de démontrer leurs pratiques outrées. Le vieux Grant dans Un homme se penche sur son passé est un bon exemple d'un des pratiquants de ces religions. "Il était atteint de la maladie des citations bibliques,..."¹⁶ Les Doukhobors en sont un autre exemple.

J'expliquai à Napoléon l'inquiétude de ces hommes qui cherchent Dieu à travers le monde, et qui, ayant épuisé la Russie, découragés par les Etats-Unis, qu'étaient alors au Canada un hypothétique paradis terrestre... Sous l'oeil sévère des patriarches à grande barbe blanche, des jeunes hommes, le fouet à la main, faisaient travailler les femmes, attelées aux instruments

¹⁵ Constantin-Weyer, Homme, p. 246.

¹⁶ Ibid., p. 50.

agricoles. Leur religion interdisait à ces fanatiques Russes de fatiguer les bêtes, mais leur mysticisme ne les détournait ni de la brutalité ni de l'injure obscène à l'égard de leurs femmes, de leurs mères, de leurs filles, de leurs soeurs.¹⁷

L'auteur, par une simple relation de ces pratiques religieuses, réussit non seulement à ridiculiser ces types religieux, mais aussi à les utiliser pour contraster, d'autant plus, le héros qui pratique une religion simple mais raisonnable. Cependant, Constantin-Weyer reconnaît peut-être, un peu à contre-cœur, le fait qu'il y a des prêtres ou des ministres qui pratiquent et enseignent la religion d'une façon équitable.

Ce fut tout. Il médita un instant. Un très court instant. Lui non plus n'était pas un homme de paroles inutiles. Il était de ces missionnaires à l'âme joyeuse et inflexible, pour qui l'action est bien la soeur du rêve qu'ils se sont donné....

...Il tirait allégrement sa charge. Il était de ce beau type de Canadiens, fils des provinces de l'ouest de la France, vrais descendants du sang des Normands osseux et musclés, gigantesques, et d'une force à la fois souple et nerveuse. Je me flattais d'être d'une jolie force, et plus résistant que la plupart des hommes. (Je venais encore de me le prouver à moi-même.) Mais que pouvais-je peser auprès d'un homme comme celui-ci, qui trouvait le moyen, malgré la charge du traîneau, de me tenir le long du chemin une conversation vive et enjouée et spirituelle, passant d'un français

¹⁷ Ibid., p. 22.

très pur au jargon métis (il disait: métiff),
 ou émaillant une anecdote pittoresque de mots crees, [sic]
 chippewayans, ou sauteurs, habilement choisis,
 et juste dans la mesure qu'il fallait pour frapper
 l'imagination et donner un relief extraordinaire
 à sa pensée?¹⁸

Cette approche sert aussi à définir et à fortifier la croyance
 du héros en une foi centrée sur la nature où la raison est
 maître. La nature lui fournit tout ce dont il a besoin pour vivre.

L'on ne pourra pas s'attendre à trouver une
 conception de l'homme modelée selon l'idéal
 chrétien. Constantin-Weyer ne tient pas
 vraiment compte de la vie de l'âme. L'homme
 est un être terrestre, rien de plus. Dès
 lors, ce qui fait sa valeur se rattache au
 cycle de la Vie, de l'Amour et de la Mort.
 L'homme vaut dans la mesure où il se montre
 un lutteur hardi et vigoureux. Pas de pitié
 pour le faible. Il faut être fort, dominer et,
 en même temps, s'intégrer à la nature, l'admirer,
 en jouir sans jamais s'attacher au point de se
 limiter.¹⁹

En somme, Constantin-Weyer nous fait voir les différents
 types de personnages secondaires à travers leurs métiers, ou à
 travers leurs réactions vis-à-vis de la nature, ou bien, le plus
 important, à travers les rôles qu'ils jouent auprès du héros. Ce
 n'est qu'en examinant tous ces détails que nous parvenons à définir
 ce héros si mystérieux. Tous ces personnages sont nécessaires pour
 le déroulement du roman et surtout pour les rôles qu'ils jouent

¹⁸ Ibid., pp. 126-27.

¹⁹ Côté, "Retour", p. 125.

auprès du personnage principal, mais leur importance réside dans le fait de contraster le héros. Etant moins intégrés à la nature, leur rapport avec elle ne peut que fortifier celui du héros. En plus, par la présentation de types curieux, tels que David Laprugne, Napoléon Brazeau et autres, notre auteur introduit une nouveauté qui crée un intérêt particulier pour ses lecteurs français.

Cette brève étude du rôle des personnages secondaires dans la définition du héros weyerien nous permet de nous tourner maintenant vers l'examen de ce héros lui-même.

CHAPITRE V

HEROS WEYERIEU - HOMME DE LA NATURE

Le héros weyerien est l'homme de la nature. Constantin-Weyer cherche à nous faire découvrir la vie au sein de la nature par son intermédiaire.

La description ou la définition du héros passe généralement à travers différents stades. Peu connu des autres personnages parce qu'il fréquente peu de gens, ceux-ci le remarquent assez facilement lorsqu'il est parmi eux. Constantin-Weyer nous le définit ensuite, de façon générale, à travers les personnages secondaires. Puis, à mesure que la description physique et morale du héros se développe, cet homme et sa philosophie de vie si spéciale nous sont révélés. Le portrait du héros, par la suite, nous est complété par l'intervention périodique du narrateur qui nous fait la description de ses actions, de ses pensées et de ses réflexions personnelles et cela ne sert qu'à mettre la dernière touche au tableau ou à élaborer un point spécial.

Nous chercherons maintenant à définir plus précisément le héros weyerien et comment il nous est présenté. Les personnages

¹Voir note 7 de l'avant-propos.

secondaires ayant été discutés dans le chapitre précédent, nous passerons immédiatement à la description physique du héros.

L'homme de la nature, du point de vue physique, est maigre, mais costaud, en bonne forme physique, et parfois muni de forces presque surhumaines.

La glace du bar de Bute [sic] (dans le Montana), étoilée par les coups de révolver des cowboys ivres, m'avait, récemment encore, montré mon image. Musclé mais maigre, blond, mais le cuir de la figure, des bras et des mains si tanné par le froid, le vent, la neige, la chaleur, le soleil et la sécheresse, qu'il prenait des reflets de vieux chaudron, vêtu que j'étais, comme tous les cowboys, d'un large chapeau gris, d'une chemise de satinette noire,--n'oubliez pas, au cou, le foulard rouge!--et de ces salopettes de cuir à grandes franges que le cinéma a, depuis, immortalisées, je n'étais pas très différent de Napoléon. Mais je n'avais pas, comme lui, les cheveux plats et noirs, les pommettes écartées, et les yeux obliques, qui criaient, chez lui, la goutte de sang indien.²

Le physique est très important chez cet homme car, en certains cas, c'est cette force supplémentaire qui lui permet de survivre dans les circonstances les plus adverses où l'homme ordinaire périrait.

Il faut d'abord que vous-même sachiez si, physiquement et moralement, vous pouvez endurer cette vie.

-- Est-il besoin pour cela d'être comme vous un athlète qui saute sa propre hauteur et qui jongle avec des sacs de blé de cent cinquante livres?

-- Non, je ne le pense pas. Mais cela ne nuit pas. Ce qu'il faut, pour voyager dans le Nord, c'est durer. Il y a une minute qui est celle de la mort, et la minute d'après est celle de la vie. C'est la minute d'après qu'il faut toujours gagner.³

²Constantin-Weyer, Homme, pp. 8-9.

³Ibid., p. 73.

...Allons! J'ai raison de cultiver mes muscles...⁴

Je me flattais d'être d'une jolie force, et plus résistant que la plupart des hommes. (Je venais encore de me le prouver à moi-même.)⁵

L'essentiel de la description physique du héros est décrit, mais il n'est pas excessivement détaillé, comme nous venons de le voir dans les passages cités plus haut. L'auteur se consacre plutôt à une description des personnages secondaires, déjà vus au Chapitre IV, pour nous détailler le héros et nous le faire voir. Le héros, à cause de la généralité de cette description, revêt alors un certain air mystérieux. Il n'est jamais très bien connu des autres personnages à cause de sa vie aventureuse mais, lorsqu'il est présent parmi eux, ils cherchent d'autant plus à le connaître. La discussion du thème de l'étranger dans les pages à suivre, éclairera cela.

Si l'auteur nous donne une description physique très limitée du héros, en termes assez généraux, c'est pour pouvoir concentrer son effort à l'élaboration des attributs spéciaux et nécessaires pour l'homme de la nature. Cela lui permet aussi, premièrement, de maintenir la nouveauté de son personnage auprès des autres et de ses

⁴Ibid., p. 68.

⁵Ibid., p. 127.

lecteurs; deuxièmement, d'utiliser un narrateur ici et là pour nous fournir les détails supplémentaires qui aident à compléter la description du héros; et, troisièmement, d'infiltrer un commentaire personnel quelconque qui reflète ses idées ou sa philosophie.

La description morale nous définit plus précisément le caractère du héros et, surtout, nous le distingue des autres personnages. C'est ici que Constantin-Weyer y met du sien, nous fait voir quels attributs sont nécessaires pour cette vie dans la nature, et cherche à nous convaincre que cette vie est la meilleure. Le héros nous fait partager ses expériences et ses pensées et il nous fait part de sa philosophie de la vie et de son appréciation de la nature.

Le héros vise toujours un but quel qu'il soit, une femme désirée (Ragnar dans Un sourire dans la tempête), un certain mode de vie (Monge dans Un homme se penche sur son passé), une entreprise quelconque (Pascal dans Le maître de la route),... Il lance un défi à son corps et à son esprit et se pousse jusqu'à la limite pour s'éprouver. Il veut ressentir ses forces, et connaître ses limites et ses faiblesses. Il cherche à vivre le plus pleinement possible. Là, où ses forces physiques sont épuisées et ne lui servent guère, ses valeurs morales, c'est-à-dire sa résistance, sa volonté, son énergie, sa détermination, et ainsi de suite, lui permettent de survivre.

Cela s'accordait avec le désir magnifique que j'avais de vivre. Déjà lassé, à demi dérouté par la perte de mes forces, je quêtai un appui extérieur. Il me fallait doubler ma vigueur d'une vigueur alliée.....

En même temps s'abolissait, en ce qui me concerne du moins, le sentiment de la Mort. Je ne l'avais jamais eu très vif. Il me paraissait naturel que d'autres semassent sur les pistes du désert la petite tache blanche incohérente de leur squelette. Moi, pas! J'étais--du moins je le pensais--formé pour la victoire, et la victoire suprême, c'est de survivre..... Il me suffisait de sentir cette vie qui m'emplissait tout entier, pour m'assurer que j'avais apporté avec moi dans ce monde quelque chose de nouveau, une rédemption attendue depuis toujours par une humanité misérable: la Victoire contre l'Anéantissement du corps... Sans doute, Paul était mort. Moi, pas!.....

Il m'apparut que Paul--cette chose pitoyable que je traînais derrière moi--était, par essence même, un vaincu. Vaincu, non seulement par la Mort, mais encore vaincu de l'Amour. Il était mort, et il n'épouserait pas Magd. Ainsi, les deux grands buts lui échappaient à la fois..... Moi, j'avais gagné la partie contre la Mort, et je gagnerais encore la partie contre la Femme.⁶

Il faut d'abord que vous-même sachiez si, physiquement et moralement, vous pouvez endurer cette vie.

-- Est-il besoin pour cela d'être comme vous un athlète qui saute sa propre hauteur et qui jongle avec des sacs de blé de cent cinquante livres?

-- Non, je ne le pense pas. Mais cela ne nuit pas. Ce qu'il faut, pour voyager dans le Nord, c'est durer. Il y a une minute qui est celle de la mort, et la minute d'après est celle de la vie. C'est la minute d'après qu'il faut toujours gagner.⁷

Il se reproche ainsi, par sa soif de connaître la nature et son désir de vivre dans la nature, un peu au Gargantua de Rabelais

⁶ Ibid., pp. 119-23.

⁷ Ibid., p. 73.

qui, à la recherche d'expériences variées et enrichissantes et de la vérité, cherche à "rompre l'os et sugcer la sustantificque mouelle".⁸

Les différents attributs individuels nécessaires pour cette vie dans la nature sont à examiner dans les pages à suivre. Le héros weyerien est très complexe mais certains traits nécessaires ressortent toujours. La définition précise de ce héros weyerien serait une étude très intéressante à faire, cependant, dans notre étude, il suffira de nous limiter à la définition des attributs les plus importants.

Le héros weyerien est donc homme d'action et c'est ce qui le distinguera. Il recherche toujours un défi, une nouvelle lutte.

Je ne mettais pas en doute que le succès dût, en fin de compte, couronner mes efforts. Quoi que l'homme entreprenne, le succès lui vient toujours s'il l'a désiré avec suffisamment de volonté. Il arrive que le talent lui-même, soit récompensé. Cela ne peut se produire que si la volonté est à la hauteur de ce talent. Mais la volonté, même sans le talent, triomphe toujours. Il ne me déplaisait pas de me prouver, une fois de plus à moi-même, la toute-puissance de l'énergie.⁹

⁸ François Rabelais, Gargantua, Le livre de poche (Paris: Editions Gallimard et Librairie Générale Française, 1965), p. 29.

⁹ Constantin-Weyer, Sourire, pp. 91-92.

Lui non plus n'était pas un homme de paroles inutiles. Il était de ces missionnaires à l'âme joyeuse et inflexible, pour qui l'action est bien la soeur du rêve qu'ils se sont donné.¹⁰

Si je cherchais, au contraire, à m'analyser, je retrouvais en moi, avec le sens d'une discipline innée, cette passion de la vie qui se traduit par l'action. Peut-être étais-je aussi rêveur que tous les Celtes réunis. Mais mes rêves, mes rêves de fils de la race franque, étaient des rêves d'action. Agir! agir! agir! me remuer beaucoup! Accepter les risques pour le plaisir d'en triompher! Donner parce que je me sentais capable de produire! Bref, me prouver de toutes les façons que j'étais un homme vivant, véritablement vivant! c'était, je crois, la caractéristique de mon tempérament.¹¹

Spenlow, dans Un sourire dans la tempête, résume très succinctement cette philosophie de l'action

-- Mon cher Lengrand, à quoi bon entre hommes mettre les points sur les i... Il y a des choses qui gagnent à n'être pas dites, mais pensées et faites... oui... faites... surtout faites...¹²

Une énergie immense et une détermination féroce de réussir, de vivre, lui sont nécessaires.

Je remis sur pied un corps insensible--mais non mort--enfoui dans la neige.... Je le chargeai sur mes épaules. (Dieu! que j'enfonçais dans cette neige!...) Oui... marcher... marcher vers les traîneaux... Ne pas pleurer parce qu'on a mal et froid (et trop chaud en même temps)... Arriver! oui! arriver!....
...Que de volonté dépensée à me le refuser à moi-même. Merci! si mon corps, cette brute!

¹⁰ Idem, Homme, p. 126.

¹¹ Ibid., p. 167.

¹² Idem, Sourire, p. 211.

désirait boire, au risque d'en mourir, mon esprit savait, lui, comment une simple gorgée d'alcool fauche les jambes d'un homme fatigué. Non! tempérant jusqu'au bout... et fort... et jeune... Je vainquis la brute!....

Le feu allumé, il me fallait manger. Ma vie, et sans doute bien plus encore celle de mon compagnon, dépendaient de mon égoïsme total. Farouchement total..... J'avais pour le moment d'autres choses à faire qu'à rêver. J'aime rêver. Mais je tiens à réaliser mon rêve. Aucun rêve n'étais [sic] désormais réalisable, ni pour lui, --pauvre remorque attachée à ma machine!--ni pour moi, si je ne jouais pas jusqu'au bout le jeu de l'évasion!.....

...Et, vraiment, la Mort--je l'avais encore tutoyée la veille, assez familièrement--ne m'apparaissait pas, à la mieux connaître, un personnage aussi malfaisant. Une fois de plus l'amour forcené de la Vie, que je portais en moi, ne m'enlevait pas, devant la Mort même, la joie que j'avais à être cet homme vivant qui s'agite et qui pense. Mes souffrances mêmes¹³ faisaient une échelle à la mesure de ma joie...

L'auteur nous fait aussi voir cette détermination un peu plus loin dans le récit.

M'endormir, dans ces conditions, c'eût été me condamner à mort. Peut-être même mes chiens m'eussent-ils dévoré... Que faire? Il fallait marcher, marcher, marcher. Marcher jusqu'à ce que je trouve quelque chose à tuer...

J'allais, la haine et le désespoir au coeur. Une faim brûlante cuisinait mes entrailles... Cuir desséché, mon estomac se racornissait... Un brouillard perpétuel me rendait le jour indécis comme une nuit.

J'avais marché plus de soixante heures... Mais je n'avais pas couvert quinze milles.....

Il fallait maintenant le ramener à mes chiens, et leur donner, à eux aussi, la force que le mort

¹³ Idem, Homme, pp. 94-98.

avait à nous léguer. Ce fut chose dure. Un homme aux neuf dixièmes vaincu par le froid, la faim, la fatigue et l'insomnie a de la peine à charger sur son dos un loup pour maigre qu'il soit. C'est ma volonté qui y parvint, non moi.¹⁴

L'ensemble des attributs spéciaux résumant particulièrement bien la vigoureuse discipline personnelle et la philosophie de vie si spéciale du personnage principal. Nous découvrirons que sa discipline lui provient des enseignements appris dans la nature.

...la nature m'avait enseigné, jusqu'à la discipline la plus parfaite, le Primum vivere,...¹⁵

Le désir de vivre dans la nature est très fort chez le héros. Non seulement se plaît-il à jouir de cette vie errante et à profiter de cet environnement sain mais il cherche à apprendre les secrets nécessaires pour y survivre. Découvrir la nature en toute sa splendeur est son but car elle fait partie de son existence et en particulier la présence du Nord vit en lui et elle exerce sa force enchanteresse à laquelle il ne sait se refuser.

Je vous ai parlé de sa beauté, je ne vous ai pas dit que, chaque fois que je redescends vers le sud, c'est en me jurant à moi-même de ne plus recommencer cette sacrée folie! Non, pour rien au monde....
 ...Je me fais chaque printemps le même serment: "Merci! j'en ai assez pris de l'hiver et de la solitude, et de la neige et des aurores boréales,..."
 ...C'est un serment que je sais par coeur. Mais c'est un serment d'ivrogne.....
 ...Je n'éprouve pas le désir d'une vie plus civilisée... Mais l'hiver me rappelle impérieusement dans le Nord. Je ne sais pas lui dire non.¹⁶

¹⁴Ibid., pp. 116-18.

¹⁵Ibid., p. 215.

¹⁶Ibid., pp. 70-72.

Les forces de la nature régissent la vie du héros.

Depuis la création, l'homme se retrouve lié à la terre à travers la nature. Chez Constantin-Weyer ce lien se fait ressentir surtout chez les héros car les autres personnages ne s'intéressent guère à imiter ses prouesses. Ils préfèrent plutôt d'en parler ou que le héros les leur décrive.

Etabli et noué depuis la parution du premier homme, ce lien permet au héros de survivre par instinct et nous rappelle aussi l'ascendance de l'homme. L'homme des cavernes est présent plus ou moins dans chacun des personnages à l'état passif, tandis qu'il est passé au stage actif chez le héros. Cette association est toujours un réconfort et une source d'appui pour le héros lors du déroulement d'une lutte.

Je sentais renaître en moi l'âme dure, volontaire et superstitieuse d'un très lointain ancêtre, qui à l'époque de la préhistoire avait, comme moi, lutté contre le froid, la faim et la fatigue. Comme lui, je triompherais... J'étais de sa race, à travers des centaines et des centaines de générations.¹⁷

Quel très lointain ancêtre me dictait sa sagesse brutale? Oui, je livrerais à Archer un combat mortel,...

A cause de cette vie particulière, l'homme de la nature est un solitaire. La vie "civilisée" ne lui est pas acceptable. Il ne

¹⁷Ibid., p. 99.

¹⁸Ibid., p. 237.

peut la supporter que pour quelque temps, puis il lui faut repartir de nouveau. On ne voit la vraie image du héros que lorsqu'il est à son aise vivant seul dans la nature. Parce qu'il est presque toujours seul, on ne sait, d'habitude, que très peu de lui, d'où il vient, ce qu'il a fait, qui il est. Dans Un homme se penche sur son passé, on n'apprend le nom du héros qu'après la moitié du roman. Le héros, généralement, est un type qui se cadre mal dans les moules conventionnels. C'est ainsi pour Lengrand dans Un sourire dans la tempête. On connaît très peu de lui et de son passé, tout simplement qu'il est bon facteur.

-- Spenlow, vous me connaissez mal. Il n'y a pas de commis plus scrupuleux que moi.....

-- Spenlow, vous ne savez rien de moi: je n'ai peur ni de vous ni d'aucun autre homme vivant.¹⁹

Ceci crée cet aspect mystérieux du héros et attire ainsi davantage notre attention sur lui. La curiosité des personnages étant piquée, ils cherchent à connaître cet étranger.

Après s'être senti, un instant, si près des siens, il leur redevenait absolument étranger. Oui, il était un homme fort; mais il était un homme seul. Il en portait la pénalité.²⁰

On le respecte à cause de cette solitude, mais on a peur de lui en même temps, car on ne sait pas assez sur lui. Il est inquiétant

¹⁹ Idem, Sourire, p. 62

²⁰ Idem, Maître, p. 166.

par son passé anonyme et fait contraste ainsi aux autres personnages sédentaires menant leur petite vie.

J'aimerais savoir quelque chose de votre passé.

-- Avec plaisir, Spenlow. Je suis né en France voici quelque chose comme trente-six ans. Je suis arrivé au Canada voici dix-sept ans. Et maintenant, je vais vous donner la liste des gens qui m'ont employé et de ceux de vos camarades de la police montée que j'ai fréquentés.

-- Oui, mais avant?

-- Avant quoi?

-- Avant d'être au Canada, je voudrais connaître votre passé.

-- A quoi cela vous servirait-il? En admettant qu'il y ait quelque chose, il y aurait prescription.

-- Il y a donc quelque chose?

-- Je n'ai jamais dit qu'il y avait quelque chose. J'ai dit: "En admettant qu'il y ait quelque chose." Spenlow, vous êtes un enfant... S'il y avait quelque chose, est-ce que je plaisanterais sur ce ton-là?.....

-- Un type qui lit du latin, dans ce poste perdu, c'est tout de même inquiétant.²¹

-- A d'autres... Je parierais que, dans votre tête, tout est pesé, calculé, médité... Je vous tiens pour un homme très profond, Monsieur Lengrand...

-- ...et inquiétant?

-- ...et peut-être inquiétant.

-- Voilà un beau sujet de conversation avec Spenlow. Spenlow et moi sommes de vieux camarades. Mais, c'est sa manie de jouer au Sherlock Holmes et tout l'inquiète. Notre ami donnerait gros pour m'arrêter... Oh! uniquement par amour de l'affaire rare...²²

Cette solitude provient aussi de sa discipline et elle devient donc le plus souvent voulue ou choisie. Il a un but à atteindre et il ne peut y parvenir que seul.

²¹Idem, Sourire, pp. 86-87.

²²Ibid., p. 70.

Il croyait, comme Jean-Gabriel Borkmann, que l'homme fort, c'est l'homme seul.²³

Mais, elle est aussi prescrite de temps en temps par précaution pour sa propre survie. Dans cette nature, si on ne connaît pas les gens on ne se fie qu'à soi-même.

J'ai, au contraire, toujours souhaité un compagnon dans ces sortes d'expéditions. Ceux qui se sont offerts, jusqu'ici, à moi, sont des gens auprès desquels je n'aurais pas dormi tranquille. Neuf sur dix des hommes qui mènent cette vie terrible... terrible, je vous l'assure!... sont capables de tuer leur compagnon pour lui prendre ce qu'il a. Quand je suis là-bas, si je vois un Blanc, je mets immédiatement entre lui et moi le plus grand nombre de milles possible. Je ne me sens en sécurité qu'avec les sauvages.²⁴

Cette solitude résulte aussi d'un défi lancé par le héros. Il est seul contre le Cosmos, prêt à être éprouvé. Cette indifférence adoptée envers la vie "civilisée" est bien vite détectée en lui par les autres hommes. Normand Côté résume très bien la solitude chez Monge, description qui pourra sans doute s'appliquer aux autres héros de Constantin-Weyer.

Monge est d'abord l'être de la solitude, de cette solitude inhérente à la vie humaine que l'on retrouve dans le poème Les chants d'un Levain aigre de Robert W. Service traduit par Constantin-Weyer dans Une corde sur l'abîme et qui montre l'homme s'avançant seul sur la piste solitaire symbolisant la vie selon l'image nietzschéenne.²⁵

²³ Idem, Maître, p. 159.

²⁴ Idem, Homme, p. 73.

²⁵ Côté, "Retour", p. 90.

Avec cette solitude s'allient le goût de l'aventure et du voyage qui sont primordiaux chez lui. Sa vie n'est qu'une succession d'aventures et de voyages, les uns après les autres. Ceux-ci lui sont nécessaires et essentiels, et le poussent continuellement à partir. L'appel du Nord leur devient alors complémentaire. Ces poussées motrices lui dictent ce qu'il doit faire, pendant combien de temps il doit se consacrer à une activité, et s'il doit rester ou partir. En plus, elles l'empêchent de se fixer de façon permanente.

Dans le caisson du wagon qui nous ramenait, j'appris à Paul Durand que j'allais incessamment préparer mon expédition annuelle dans le Nord à la recherche des fourrures.....

J'ai aujourd'hui le remords d'avoir vanté les pays du "Grand Silence Blanc" en termes trop poétiques. A peine songe-t-on aux misères endurées lorsqu'elles sont passées. Il ne vous reste que le souvenir des splendeurs du froid, qui n'ont guère d'égales.

Il se fit un silence, durant lequel je jouissais par avance, et grâce à ma mémoire, des beautés de l'aventure prochaine....

...Je vous ai parlé de sa beauté, je ne vous ai pas dit que, chaque fois que je redescends vers le sud, c'est en me jurant à moi-même de ne plus recommencer cette sacrée folie! Non, pour rien au monde...

-- Et vous recommencez pourtant!

-- Sans doute parce que je suis une espèce d'aventurier. Je me fais chaque printemps le même serment: "Merci! j'en ai assez pris de l'hiver et de la solitude, et de la neige et des aurores boréales,..."...C'est un serment que je sais par coeur. Mais c'est un serment d'ivrogne.....

Je n'éprouve pas le désir d'une vie plus civilisée...
 Je devrais m'estimer très heureux comme cela. Mais
 l'hiver me rappelle impérieusement dans le Nord.
 Je ne sais pas lui dire non.....

-- Je ne songe guère à me marier. Je suis trop
 un fils de l'Aventure pour me fixer.²⁶

M'imaginez-vous, traînant à ma remorque cette fille
 aux allures poulinières, incapable de faire honneur
 à une seule des vraies richesses de ce monde, qui
 étaient miennes: les aubes en écharpe de gaze, les
 midis d'or, les crépuscules d'opale, les nuits de
 saphirs et de diamants,... Tout cela, qui est à moi,
 bien à moi, me suffit... Vous et moi n'avons rien qui
 puisse nous être commun. Je suis un fils de la noble
 Aventure ennobli par elle. Vous n'êtes pas une
 bourgeoise de Palace!...²⁷

J'étais habitué, pour moi, à ces départs
 solitaires..... La cloche du départ m'emmenait
 peut-être à Capri, au sein d'une mer esméraldine,...
 et à un nombre respectable de siècles en arrière.
 Ma machine à parcourir le temps était ce petit Suétone
 aux pages maculées, que, sans respect pour sa valeur
 bibliophilique, je mettais dans une de mes poches,
 chaque fois que je partais à l'Aventure.²⁸

...Devant nous, en ce jour ensoleillé et froid de
 novembre, la piste de neige s'ouvrait éblouissante
 vers le Nord, déjà battue et lisse jusqu'à une certaine
 distance (où je bifurquerais)... Un ciel pâle mais
 strictement net... La magnificence des jeux nacrés
 du soleil d'hiver sur la neige... Ce vent qui tapotait
 agréablement nos joues, comme pour recommander à notre
 sang de circuler plus vite... Hurrah! hurrah! hurrah!
 J'étais de nouveau cet homme en route vers le Grand
 Nord!²⁹

²⁶ Constantin-Weyer, Homme, pp. 70-72.

²⁷ Ibid., pp. 74-75.

²⁸ Ibid., pp. 78-79.

²⁹ Ibid., pp. 81-82.

L'auteur cherche aussi à nous faire partager ces différents voyages et aventures avec le héros et, par exemple, dans Un homme se penche sur son passé on voit Monge en faire l'expérience de plusieurs. Il travaille comme cowboy, au commerce des chevaux, et connaît l'aventure sur la prairie. Il éprouve, ensuite, la vie paisible mais remplie de travaux du fermier. Puis, il devient trappeur lors de son voyage annuel dans le grand Nord, dont les aventures singulières et le trajet aller et retour constituent un intérêt majeur du roman. D'autres aventures complémentaires s'ajoutent pour compléter l'ensemble du récit. Toutes ensemble, elles servent à rassasier la soif de l'aventure et du voyage du héros. Constantin-Weyer, dans ses romans, change la longueur, la difficulté et la sorte d'aventure ou de voyage selon la nécessité, mais il cherche aussi, par cette méthode, à guider le héros à la prochaine étape qui est celle de la recherche et de la découverte de soi.

En quête de la découverte et de la recherche de soi, l'homme de la nature retrouve de nouveaux paysages, de nouveaux défis et de nouvelles aventures. Par leur intermédiaire, il réussit à apprendre davantage sur lui-même.

Et, vraiment, la Mort--je l'avais encore tutoyée la veille, assez familièrement--ne m'apparaissait pas, à la mieux connaître, un personnage aussi malfaisant. Une fois de plus l'amour forcené de

la Vie, que je portais en moi, ne m'enlevait pas, devant la Mort même, la joie que j'avais à être cet homme vivant qui s'agite et qui pense. Mes souffrances mêmes faisaient une échelle à la mesure de ma joie...³⁰

L'entreprise de pêcheries, montée par David et par moi, marchait toute seule, du fait des contrats que d'importants revendeurs avaient passés avec nous. Cet Ontario du nord, qui me demeurait mystérieux, et que je n'imaginai un peu que grâce à la traversée en chemin de fer entre North Bay et le Lac Supérieur, avait de quoi tenter à la fois ma soif de conquêtes et le besoin que j'avais de remuer mes jambes... Cette région de l'Athabaska, où Paul Durand était mort misérablement de fatigue, à mes côtés, non! non! non! je n'y retournerais plus, plus jamais!... Mais l'Ontario était un pays neuf, où je n'aurais pas ce vertige de me pencher sur un passé profond... trop profond.³¹

Il connaît ses forces et cherche à les éprouver de nouveau dans la nature afin de vraiment se connaître à fond.

Je savais encore ma fatigue, et que je vivais avec une rapidité effrayante sur les tissus mêmes de mon corps, au raccourcissement de mon pas, naguère si allongé... Je savais ma dépression nerveuse à ces frissons qu'éveillait en moi le moindre bruit...³²

Il faut d'abord que vous-même sachiez si, physiquement et moralement, vous pouvez endurer cette vie....
...Ce qu'il faut, pour voyager dans le Nord, c'est durer. Il y a une minute qui est celle

³⁰Ibid., pp. 97-98.

³¹Ibid., p. 227.

³²Ibid., p. 114.

de la mort, et la minute d'après est celle de la vie. C'est la minute d'après qu'il faut toujours gagner....

...Je me rappelais que l'amour-propre m'avait plus d'une fois sauvé la vie.³³

Il fallait maintenant le ramener à mes chiens, et leur donner, à eux aussi, la force que le mort avait à nous léguer. Ce fut choses dure. Un homme aux neuf dixièmes vaincu par le froid, la faim, la fatigue et l'insomnie a de la peine à charger sur son dos un loup pour maigre qu'il soit. C'est ma volonté qui y parvint, non moi.

Mes chiens et moi fûmes des êtres nouveaux, capables de franchir en moins de deux heures la distance qui nous séparait du bois.³⁴

Pendant ces aventures, il cherche à se refaire, à se purger de sa vie "civilisée" et à retourner dans la nature, qui lui aide à se définir de nouveau.

Je revins au campement la figure ensanglantée d'avoir bu à même la veine du cou de ma victime, ouverte d'un coup de couteau, le sang, le bon sang tiède qui s'écoulait en faisant goulougoulou. Mais c'était de la vie et de la chaleur que je buvais. Toutes les forces de l'original abattu étaient maintenant dans mes veines. Un sang riche et chaud circulait..... Mâchant avec une volupté inconnue et inquiétante des bribes de bonne chair crue, savoureuse et tiède, chargé de vingt ou vingt-cinq livres de viande empaquetée dans un morceau de peau, je revins au bivouac.....

...La chair, la bonne chair fraîche, avait ravivé en nous des goûts simples de primitifs. Ce nous était une joie profonde de manger à notre faim.³⁵

³³Ibid., p. 73.

³⁴Ibid., p. 118.

³⁵Ibid., pp. 102-3.

Moi, personnage parfaitement neuf! j'adorais et je nourrissais le dieu du Feu! Il répondait à ma dévotion en assouplissant mes membres..... Déjà le bivouac de [sic] Grand Nord reprenait son charme...

Je passai une partie de la nuit ainsi, sans dormir. Le thé, la pipe et le pemmican alternaient pour envoyer à ma vie des aliments que mon sang, serviteur fidèle, pompait sans murmurer et dirigeait avec intelligence à leur place assignée.³⁶

Je sentais renaître en moi l'âme dure, volontaire et superstitieuse d'un très lointain ancêtre, qui à l'époque de la préhistoire avait, comme moi, lutté contre le froid, la faim et la fatigue. Comme lui, je triompherais... J'étais de sa race, à travers des centaines et des centaines de générations.³⁷

...tous ses héros recherchent dans la lutte solitaire contre une Nature inclémente, loin de toute civilisation, la force de refaire leurs forces, ou de retrouver leur équilibre.³⁸

Chaque fois qu'il se renouvelle dans ses voyages, il apprend à mieux se connaître et à mieux connaître la nature qui l'entoure. Cela lui permet d'éprouver différents drames et de nouveaux dangers qui lui servent d'expérience d'érudition.

Ce lien étroit et intime partagé avec la nature lui permet de profiter de ses leçons pour qu'il puisse les appliquer à ses expériences de vie. La nature lui est maîtresse et il lit dans son livre.³⁹

³⁶Ibid., pp. 96-97.

³⁷Ibid., p. 99.

³⁸Motut, "Fortune", p. 222.

³⁹Voir aussi plus haut pages 35 et 74-76.

La nature fut son éducatrice essentielle. Elle lui enseigna le respect des êtres, la dépendance à un ordre immuable et l'amour de la vie. Elle le préparait à son rôle d'homme en lui livrant les secrets de la puissance véritable.⁴⁰

Le spectacle de la nature, pour quotidien qu'il fût, ne me lassait pas.....

Mais ce qui nous intéressait le plus, et toujours, encore que ce spectacle nous fût familier, c'était de regarder travailler les rats musqués,.....

...et de mystérieux soupirs d'amour, de haine, des murmures de vie et de mort et des choses étonnantes, que nul homme ne saura jamais complètement, et dont la nature, pour nous intriguer, écrit parfois sur la neige un court chapitre palpitant d'intérêt.

Nous apportions à ces spectacles une curiosité ardente, mais d'une couleur bien différente. Pour mes compagnons, c'était sans plus le beau livre de la nature, toujours semblable à lui-même, mais toujours aussi amusant,...⁴¹

Cette fois, ces leçons servent plutôt à l'introspection et à l'analyse de soi. Par conséquent, le héros s'interroge constamment sur sa vie et essaie toujours de raisonner chaque situation.

...parce que la nature m'avait enseigné, jusqu'à la discipline la plus parfaite, le Primum vivere, ma douleur ne chantait plus qu'en sourdine. Orchestrant le thème de mon coeur, les autres passions, l'orgueil, la colère et tous ces autres sentiments nécessaires qui sont en nous, avaient pris leur part de la symphonie cruelle. Répartie entre tant d'instruments, elle devenait plus facile pour chacun. Ainsi, quand j'arrivai à Saint-Hormidas,... j'avais repris pour la vie cet amour farouche qui

⁴⁰ Emond, Thériault, p. 86.

⁴¹ Constantin-Weyer, Manitoba, pp. 61-68.

avait été mien... Et que m'importait désormais que M. Richard O Snooby, détective, trompé dans tous ses espoirs, en même temps que dans les miens, n'eût point encore découvert la retraite où se cachaient Archer et Hannah?... Cela valait-il ce spectacle, sur le lac Manitoba, de la lutte des hommes contre l'hiver?⁴²

...il me fallait regarder en moi et autour de moi.⁴³

Cette introspection et cette analyse de soi lui permettent de diriger sa vie et de se maîtriser. Par cette méthode de description, Constantin-Weyer nous fait voir un autre aspect important de la philosophie de vie du héros; il résume ainsi, à la fois, la personnalité du héros et sa perspective de vie.

Cette grande leçon que m'avait donnée la vie sauvage, je veux dire cette constatation, de tous les instants, que la vie est naturellement un sublime et tragique mélange de volupté et de douleur,--dites, si vous le voulez, d'amour et de mort!....

Si je cherchais, au contraire, à m'analyser, je retrouvais en moi, avec le sens d'une discipline innée, cette passion de la vie qui se traduit par l'action. Peut-être étais-je aussi rêveur que tous les Celtes réunis. Mais mes rêves, mes rêves de fils de la race franque, étaient des rêves d'action. Agir! agir! agir! me remuer beaucoup! Accepter les risques pour le plaisir d'en triompher! Donner parce que je me sentais capable de produire! Bref, me prouver de toutes les façons que j'étais un homme vivant, véritablement vivant! c'était, je crois, la caractéristique de mon tempérament. Peut-

⁴²Idem, Homme, pp. 215-16.

⁴³Idem, Clairière, p. 246.

être mon action eût-elle été aisément destructrice! Ce qui la tempérait dans ce sens, c'était ce respect peut-être timoré que la latinité a fini par imposer à nos âmes barbares.⁴⁴

Que la nature m'eût durement enseigné que tout ce qui ne travaille pas avec nous travaille contre nous, cela m'avait amené à éliminer toute neutralité de ce monde. Associé ou ennemi, tel est le dilemme. De plus, j'en étais arrivé à comprendre que l'effort est ce qu'il y a de plus beau au monde.⁴⁵

Ce fut dehors que je commençai à mesurer très exactement ma situation. Ainsi donc Archer et Hannah me trahissaient!.....

Oui! trompé! Mais aucune fureur ne naissait en moi... Je me dédoublai, m'étudiant moi-même, comme un être nouveau, soudain rencontré... Trompé!... Pourquoi n'étais-je pas furieux?... Il y a des gens qui tuent et qui se tuent... Pourtant cette douleur si aiguë, qui persistait à pincer mon coeur.

...Etrange! devant le péril de la mort, j'avais su agir... Ici, incertitude!... Que faire? Je ne puis pourtant pas vivre comme cela.

Tristesse de la vie!... Oui! mais c'est lutter avec elle qui est bon... Qu'est-ce qui m'a manqué dans cette vie conjugale?... Ne jamais avoir la sensation de la vraie lutte... Ne jamais savoir jusqu'à ce jour si j'étais vainqueur ou vaincu...⁴⁶

Par conséquent, le héros est un homme intuitif et il possède une grande connaissance de la nature. Il cherche à la connaître à fond et à en déceler les secrets. C'est lui qui nous fait preuve, à maintes reprises, de ses connaissances par sa description du déroulement des événements dans la nature.⁴⁷

⁴⁴Idem, Homme, p. 167.

⁴⁵Ibid., pp. 216-17.

⁴⁶Ibid., pp. 197-98.

⁴⁷Voir aussi plus haut pages 29-35 et 56-58.

Chemin faisant, j'enseignais à mon compagnon quelque'une des leçons que la vie des bois m'avait apprises, et quelques-uns des mystères de l'existence animale. Je lui apprenais le pourquoi de certaines choses, le rôle de la peur dans la conservation des espèces, les raisons profondes de divers réflexes des bêtes, tout ce que la Nature présente à la fois de magnifique et d'horrible, de voluptueux et de cruel, de vivant et de mortel.....
 ...Et, me fiant à mon instinct et à ma connaissance du bois, je pris vers l'ouest...⁴⁸

C'était la tempête qui se levait, la puissante et féroce tempête, dévoreuse de vie animale. Ainsi, une fois de plus, le halo de la lune avait prédit juste.⁴⁹

Au bout d'une demi-heure à peine, je tombai dans une petite clairière bordée de hart-rouges, dont les branches les plus minces avaient été fraîchement coupées comme avec un sécateur. C'était signe qu'il y avait des orignaux dans les environs.⁵⁰

Ce ne sont là que quelques exemples.

Cependant, l'homme de la nature, par cette découverte et par cette recherche de soi, cherche à s'évader. Il est l'homme solitaire en communion avec la nature et il est content de ce mode de vie. Par cette pratique de s'évader soit chaque hiver, soit quand le coeur lui en dit, le héros effectue alors une coupure des liens avec la société habituelle pour se permettre un retour aux sources et à une vie saine. Même, lorsque le héros se retrouve

⁴⁸ Constantin-Weyer, Homme, pp. 190-91.

⁴⁹ Ibid., pp. 98-99.

⁵⁰ Ibid., p. 101.

dans un endroit "civilisé" il doit s'évader périodiquement vers la forêt ou vers un paysage quelconque pour y penser, méditer et trouver les réponses qu'il cherche. Ce désir d'évasion est une force subconsciente toujours présente chez lui. Par exemple, de retour sur la ferme après son voyage dans le Nord, dans Un homme se penche sur son passé, Monge retourne au bois pour s'évader, pour méditer. Même s'il n'y pense pas, ce désir surgit et lui fait retourner ou bien lui fait penser à elle.

La forêt me fut une conseillère. Cette alliance même semblait éclater aux yeux de Hannah. Elle ne fut pas moins jalouse de me voir, le fusil sous le bras, m'en aller d'un pas délibéré dans ces profondeurs mauves et or du bois, qui lui semblaient peut-être un piège, mais qui m'étaient une évasion,...⁵¹

Aucun rêve n'étais [sic] désormais réalisable, ni pour lui, --pauvre remorque attachée à ma machine!--ni pour moi, si je ne jouais pas jusqu'au bout le jeu de l'évasion!⁵²

Il faut se résigner à être parfois incompris.⁵³

Après s'être senti, un instant, si près des siens, il leur redevenait absolument étranger. Oui, il était un homme fort; mais il était un homme seul. Il en portait la pénalité.⁵⁴

The "back to nature" movement of the romantics is evidence of the escape into landscape which, hopefully, will revive uncorrupted values in the

⁵¹Ibid., pp. 164-65.

⁵²Ibid., p. 96.

⁵³Idem, Clairière, p. 59.

⁵⁴Idem, Maître, p. 166.

soul of a man who has been conditioned by artificial social values. It is not "escape" but "renewal" that the romantic questor is seeking.⁵⁵

Une des plus importantes qualités du héros, et qui est de grande importance à sa discipline personnelle, est celle de sa volonté. Elle le pousse et lui permet de parvenir jusqu'au but. La force de celle-ci nous a déjà été démontrée en différentes situations dans les passages cités plus haut, mais les citations suivantes nous la démontrent davantage.

Je ne mettais pas en doute que le succès dût, en fin de compte, couronner mes efforts. Quoi que l'homme entreprenne, le succès lui vient toujours s'il l'a désiré avec suffisamment de volonté. Il arrive que le talent lui-même, soit récompensé. Cela ne peut se produire que si la volonté est à la hauteur de ce talent. Mais la volonté, même sans le talent, triomphe toujours. Il ne me déplaisait pas de me prouver, une fois de plus à moi-même, la toute-puissance de l'énergie.⁵⁶

M'endormir, dans ces conditions, c'eût été me condamner à mort. Peut-être même mes chiens m'eussent-ils dévoré... Que faire? Il fallait marcher, marcher, marcher. Marcher jusqu'à ce que je trouve quelque chose à tuer...

J'allais, la haine et le désespoir au coeur. Une faim brûlante cuisinait mes entrailles... Cuir desséché, mon estomac se racornissait... Un brouillard perpétuel me rendait le jour indécis comme une nuit.

⁵⁵ Linda Rogers, "Environment and the quest motif in selected works of Canadian prairie fiction" (M.A., Université de la Colombie-Britannique, 1970), p. 9.

⁵⁶ Constantin-Weyer, Sourire, pp. 91-92.

J'avais marché plus de soixante heures... Mais je n'avais pas couvert quinze milles.....

Il fallait maintenant le ramener à mes chiens, et leur donner, à eux aussi, la force que le mort avait à nous léguer. Ce fut chose dure. Un homme aux neuf dixièmes vaincu par le froid, la faim, la fatigue et l'insomnie a de la peine à charger sur son dos un loup pour maigre qu'il soit. C'est ma volonté qui y parvint, non moi.⁵⁷

Une sorte d'automatisme me commandait: "Marche ou crève!" Et je continuais à marcher, pour mettre de mon côté toutes les chances de vivre.

J'ai parlé de volonté immédiate. Il me semble aujourd'hui, après réflexion, que je bénéficiais d'une sorte de volonté lointaine. A la place de la volonté immédiate, c'était un réflexe qui avait surgi, irrésistible, indiscuté. Le fruit, sans doute, de cette longue discipline morale et physique qui m'avait fait, durant des années, affronter les fatigues inutiles et les privations volontaires. A ce moment-là, ce qui me sauvait, c'étaient des années d'ascétisme.⁵⁸

Ce froid m'était lourd à porter. Lourd aux épaules, lourd aux reins, lourd aux jambes. Cependant, après que j'eus chaussé mes raquettes à mes mocassins, ma volonté même m'allégera d'une partie de ce poids. Un mouvement des épaules, un mouvement des reins rejetèrent le plus pesant du lourd fardeau. Seules les jambes demeurèrent gênées par le lourd boulet du froid.....

Je remis sur pied un corps insensible--mais non mort--enfoui dans la neige. Secoué rudement, il gémit. Je le chargeai sur mes épaules. (Dieu! que j'enfonçais dans cette neige!...) Oui... marcher... marcher vers les traîneaux... Ne pas pleurer parce qu'on a mal et froid (et trop chaud en même temps)... Arriver! oui! arriver!...

Aux traîneaux, je découvris cette bouteille de whisky que je savais où trouver... Une goutte entre ses dents, desserrées à grand-peine... Et moi!... et

⁵⁷ Idem, Homme, pp. 116-18.

⁵⁸ Idem, Clairière, pp. 229-30.

moi!... Que de volonté dépensée à me le refuser à moi-même. Merci! si mon corps, cette brute! désirait boire, au risque d'en mourir, mon esprit savait, lui, comment une simple gorgée d'alcool fauche les jambes d'un homme fatigué. Non! tempérant jusqu'au bout... et fort... et jeune... Je vainquis la brute!⁵⁹

Cette volonté lui permet de survivre où un autre homme périrait. Il ne faut pas s'abandonner; il faut lutter.

Je sentais renaître en moi l'âme dure, volontaire et superstitieuse d'un très lointain ancêtre, qui à l'époque de la préhistoire avait, comme moi, lutté contre le froid, la faim et la fatigue. Comme lui, je triompherais...

Je réveillai Paul Durand, encore aveugle..... C'était un homme qui s'abandonnait, autant dire: un homme qui se vouait à la Mort.⁶⁰

...Allons! J'ai raison de cultiver mes muscles et ma volonté, de me cuirasser le coeur contre la pitié, destructrice de soi-même.⁶¹

Il m'apparut que Paul--cette chose pitoyable que je traînais derrière moi--était, par essence même, un vaincu. Vaincu, non seulement par la Mort, mais encore vaincu de l'Amour. Il était mort, et il n'épouserait pas Magd. Ainsi, les deux grands buts lui échappaient à la fois..... Moi, j'avais gagné la partie contre la Mort, et je gagnerais encore la partie contre la Femme.....

Ayant vaincu la Mort, comment ne serais-je pas aisément le vainqueur du rouquin?⁶²

La lutte et le défi lui sont nécessaires. Ils le poussent à l'action et lui permettent de se renouveler dans la nature. Nous

⁵⁹ Idem, Homme, pp. 93-95.

⁶⁰ Ibid., pp. 99-100.

⁶¹ Ibid., p. 68.

⁶² Ibid., p. 123.

avons déjà examiné les différentes formes de lutt⁶³ et nous avons vu comment elles affectent l'homme de la nature. Quelle que soit la lutte, elle est difficile; elle se présente sous plusieurs aspects au héros et l'éprouve au maximum afin qu'il puisse vivre selon sa discipline et sa philosophie de vie personnelles. Roger Motut nous résume les diverses lutt⁶³ et leurs conséquences.

Ses héros sont des hommes d'action aux prises avec une Nature très dure et le plus souvent hostile. Parfois ce sont les hommes qui luttent l'un contre l'autre dans un tel décor, mais le plus fort finit toujours par triompher. S'il ne triomphe pas (tel Riel) c'est que les forces se sont liguées contre lui et le dépassent. Mais il y aura lutte et la lutte finira par le râl^e et l'agonie. Monge, le héros d'Un homme se penche sur son passé triomphe des froids et des glaces, tandis que Durand moins fort que lui, meurt devant les mêmes obstacles..... Il y a toujours lutte pour l'existence dans les romans de Constantin-Weyer. Lutte de l'homme contre la nature, de l'homme contre l'homme, de la nature contre la nature. Cette même nature est entourée de beauté mais elle se montre impitoyable pour les faibles. C'est la loi du plus fort qui l'emporte, et les leçons de Le Dantec et de Fabre vivent dans ses personnages. Seuls survivent ceux dont la volonté ou le courage en font des sortes de surhommes.⁶⁴

Il y a des attributs que possède l'homme de la nature qui se rapportent seulement indirectement à la nature, mais qui font

⁶³Voir pages 42-46.

⁶⁴Motut, "Fortune", pp. 208-9.

partie intégrale de la définition de son caractère. Ainsi, par exemple, la confiance en soi du héros, soit de sa vigueur physique et morale, soit de son habileté de se débrouiller en toute situation est un des constituants de sa force.

En même temps s'abolissait, en ce qui me concernait du moins, le sentiment de la Mort. Je ne l'avais jamais eu très vif. Il me paraissait naturel que d'autres semassent sur les pistes du désert la petite tache blanche incohérente de leur squelette. Moi, pas! J'étais--du moins je le pensais--formé pour la victoire, et la victoire suprême, c'est de survivre..... Il me suffisait de sentir cette vie qui m'emplissait tout entier, pour m'assurer que j'avais apporté avec moi dans ce monde quelque chose de nouveau, une rédemption attendue depuis toujours par une humanité misérable: la Victoire contre l'Anéantissement du corps... Sans doute, Paul était mort. Moi, pas!⁶⁵

Si je cherchais, au contraire, à m'analyser, je retrouvais en moi, avec le sens d'une discipline innée, cette passion de la vie qui se traduit par l'action. Peut-être étais-je aussi rêveur que tous les Celtes réunis. Mais mes rêves, mes rêves de fils de la race franque, étaient des rêves d'action. Agir! agir! agir! me remuer beaucoup! Accepter les risques pour le plaisir d'en triompher! Donner parce que je me sentais capable de produire! Bref, me prouver de toutes les façons que j'étais un homme vivant, véritablement vivant! c'était, je crois, la caractéristique de mon tempérament.⁶⁶

Le besoin du dépassement est primordial et est toujours présent chez le héros. Il éprouve continuellement les forces de la nature et il cherche à se dépasser. Une lutte terminée,

⁶⁵ Constantin-Weyer, Homme, pp. 122-23.

⁶⁶ Ibid., p. 167.

il en cherche une autre. Il vit pour le défi car il est voué à l'action.

Moi, j'avais gagné la partie contre la Mort, et je gagnerais encore la partie contre la Femme. J'épouserai Hannah. Cependant, Paul, vaincu, reposerait dans l'oubli.

Cette exubérance de vie se manifestait encore chez moi par une autre rivalité. Comme mon coeur s'attachait à aimer Hannah, il s'attachait aussi à haïr Archer.

Ayant vaincu la Mort, comment ne serais-je pas aisément le vainqueur du rouquin?⁶⁷

A vrai dire, c'était une vie finie et une vie à recommencer. Je souffrais cruellement. Tant mieux... Ces cruels et sournois pincements de coeur, c'était encore une bénédiction. Cette douleur forte et persistante, elle m'obligeait à lutter, pour me défendre d'elle. Il me faudrait beaucoup d'activité, faire quelque chose de différent de ce que j'avais fait, et lutter...

Ne pouvais-je trouver la même excitation à vivre pour me détacher de l'odieuse emprise de cet amour, comme j'avais pu trouver à conquérir Hannah? N'était-ce pas comme jadis, quoique différemment, un autre beau jeu, dont la joie formait l'enjeu? Pourquoi désespérer? On sort meurtri d'une lutte, mais grandi par elle, et par elle seulement. Oublier Hannah, c'était manifester une jolie puissance d'oubli. C'était aussi faire preuve d'une grande capacité lumineuse. Oui: lumineuse! Il fallait jeter entre ces ténèbres et moi tant de lumière, que mes yeux humains ne la pourraient percer.

Je ne doutai pas d'être assez fort pour y parvenir.⁶⁸

⁶⁷ Ibid., p. 123.

⁶⁸ Ibid., p. 203.

La maîtrise de soi lui vient en aide en différentes circonstances difficiles et renforce son caractère. En général, il se connaît très bien et sait prévoir ses réactions aux événements. Mais, lorsqu'il est présenté avec une situation critique, dans laquelle ses émotions le font réagir fortement, il doit retrouver son calme afin de pouvoir raisonner le problème et ensuite mettre la solution en pratique. De cette façon il n'est asservi par ses émotions que brièvement.⁶⁹

Cet esprit indomptable que j'avais porté en moi à travers la nature la plus sauvage, et qui m'avait permis de triompher tour à tour de la fatigue, de la faim et de la mort, me permettrait sans doute de vaincre aujourd'hui dans cette lutte qui avait revêtu le masque souriant et perfide de l'Amour. Du moins, je m'en flattai.⁷⁰

Devais-je lui apprendre que j'étais chargé de la mettre en possession de l'hoirie de Paul Durand?... Sans doute c'eût été d'un joli effet tragique... Mais quelle odieuse ironie pour le mort!... Je maîtrisai mon envie de lui cracher son argent en même temps que mon mépris... Je préférerais réfléchir et me taire.⁷¹

Cette maîtrise de soi lui permet d'aller jusqu'au bout et atteindre son but. Par conséquent, le travail ou l'oeuvre sera toujours la chose la plus importante pour lui. S'il se lie à une femme, elle ne peut être qu'une compagne. Son but vient en

⁶⁹Voir note 46.

⁷⁰Constantin-Weyer, Homme, p. 164.

⁷¹Ibid., p. 154.

premier lieu et son bonheur personnel est secondaire. Le héros exige, même s'il ne s'en aperçoit pas, un détachement complet de tout ce qui l'empêcherait d'atteindre son but, c'est-à-dire parfois un détachement des liens humains. C'est ce qu'on voit, par exemple, dans Le maître de la route.

D'autre part, Marthe serait une compagne sérieuse. Elle avait une admiration sans bornes pour lui. Non! ce n'était pas un mariage d'amour. Mais la saine raison présidait à cette union. Pouvait-il d'ailleurs aimer autre chose que son OEuvre? (Encore un côté bien Dubois!) Sa femme serait une collaboratrice.⁷²

La maîtrise de soi du héros provient sans doute des expériences personnelles de notre auteur. Puisque que Constantin-Weyer est un ancien militaire, ayant combattu dans les guerres, les héros de notre auteur comme Roger Motut nous l'indique:

"...respirent un peu cet esprit primitif et sauvage du soldat dans les tranchées".⁷³ Cette expérience comme soldat se reflète chez ses héros par leur maîtrise de soi, par leur vie enrégimentée et par leur méthode d'approche systématique vis-à-vis de différents sujets et de différentes situations.

L'homme de la nature est aussi vu comme un étranger à la société, mais il diffère de la définition habituelle. Il est un individualiste plutôt qu'un révolté. Ce thème de l'étranger n'est

⁷²Idem, Maître, p. 145.

⁷³Motut, "Fortune", p. 203.

pas approfondi dans les romans de Constantin-Weyer, mais il s'insinue sournoisement ici et là pour contraster le héros des autres personnages et, pour que le héros revête seulement certains traits typiques de l'étranger. Le thème de l'étranger révolté ne sera mis en valeur que dans les années suivantes par les auteurs canadiens-français, tels que Thériault, Bessette et Langevin.

"Il lui est impossible d'établir des liens permanents avec les autres;..."⁷⁴ Plusieurs exemples, déjà vus, confirment cette affirmation. Dans Un homme se penche sur son passé, Monge épouse Hannah mais Archer la lui prend et ils s'enfuient. C'est de même dans Le maître de la route, La nuit de Magdalena...

D'autre part, nous avons aussi vu de nombreux exemples où "...pour l'étranger, atteindre le bonheur est impossible."⁷⁵ et n'est que temporaire, soit avec la femme désirée, soit à la ferme avec les gens du pays, soit en ville,...

Julia Berry décrit la condition de l'étranger où l'on retrouve parfois l'homme de la nature individualiste.

L'homme qui est un étranger parmi les siens l'est parce qu'il se pose des questions sur la société dans laquelle il vit et sur la validité de ses relations avec les autres. Le bonheur des autres n'est pas son bonheur. Bien que cet étranger,

⁷⁴ Julia Agnes Berry, "Le thème de l'étranger dans les oeuvres de Thériault, de Langevin et de Bessette" (M.A., Université du Manitoba, 1969), p. 77.

⁷⁵ Ibid., p. 82.

la plupart du temps, ne découvre pas son bonheur personnel, le fait qu'il s'est révolté contre la tradition et les normes de la société le soulage. Il est sûrement plus heureux en dehors de la société, dans sa solitude, qu'il ne l'aurait été en faisant des compromis avec les autres.....
 ...A première vue on dirait qu'à cause de la société contemporaine tout homme est un étranger... c'est la société qui rend l'homme un étranger..., tout homme est un étranger à cause de la nature même de l'homme et non pas à cause de la société contemporaine. Les hommes les plus aliénés, les plus détachés, se sentent étrangers tout le temps et n'arrivent jamais à se faire des liens avec autrui. Les autres hommes, dont consiste la plupart de la population, se sentent étrangers par moments, mais ils font un vrai effort pour se perdre dans le travail, dans l'amour et l'amitié.⁷⁶

Tout au long de ce chapitre, nous avons défini les attributs du héros. Ceux-ci servent à constituer son individualisme. Mais, ce ne sont que la recherche de la solitude, le goût de l'aventure et du voyage⁷⁷ et son désir de l'évasion⁷⁸ qui le caractérisent vraiment comme un étranger et qui ne lui permettent pas de faire partie intégrale de la société. Il est ainsi hors de l'ordinaire et vu comme un étranger et comme une personne à part qu'on questionne ou qu'on remarque. Son style de vie en est un que les autres personnages ne cherchent pas à

⁷⁶Ibid., pp. 91-95.

⁷⁷Voir pages 105-10.

⁷⁸Voir pages 116-14.

pratiquer. Ils préfèrent mener leur petite vie simple. L'homme de la nature individualiste se définit ainsi comme un étranger.

En dernier lieu, notre auteur donne un élément romantique à la nature même si son héros ne voit pas la nature en romantique. Les descriptions de la nature et la louange faite de ce mode de vie par Constantin-Weyer, servent à nous convier au spectacle de la nature et à provoquer nos sentiments. La nature est le lieu qui permettra au héros d'éprouver de nombreux sentiments. La vie "civilisée" devient, pour lui, alors très banale, avec très peu de défis, tandis que la vie dans la nature consiste en une variété énorme de défis, d'aventures, et de luttes. L'auteur, par l'intermédiaire du héros nous fait aussi voir, par le rappel du passé lointain, cette nature sauvage de nos ancêtres. Le héros cherche la vie d'autrefois qui n'existe à peine, mais pourvu qu'il puisse trouver un endroit dans la nature où il peut aller se refaire, sa vie est comblée.

Quel très lointain ancêtre me dictait sa sagesse brutale? Oui, je livrerais à Archer un combat mortel, et, quand je l'aurais tué... oui! tué! (je me répétais le mot avec une joie barbare)...⁷⁹

Je sentais renaître en moi l'âme dure, volontaire et superstitieuse d'un très lointain ancêtre,... Comme lui, je triompherais... J'étais de sa race, à travers des centaines et des centaines de générations.⁸⁰

⁷⁹ Constantin-Weyer, Homme, p. 237.

⁸⁰ Ibid., p. 99.

Et tous trois, nous pleurâmes ensemble la Prairie,
la grande Prairie! La Vraie Prairie! La Prairie
de l'Histoire et de la Légende! La Prairie épique!
La Prairie de notre jeunesse qui venait de mourir.⁸¹

Voilà, en quoi consiste, très généralement, l'homme de la nature. C'est un personnage à part à qui la vie dans la nature est primordiale. Nous avons vu les différents attributs qui lui sont particuliers et qui redoublent sa valeur à nos yeux. C'est un homme, hors de l'ordinaire, qui se résume et qui se distingue par sa philosophie et sa discipline personnelles. Sa recherche d'un défi, d'une lutte, son énergie immense et sa philosophie d'action, son goût de l'aventure et sa détermination féroce de réussir, de vivre, son grand désir d'être dans la nature et sa croyance en elle en font tous partie. Très peu d'hommes se feraient à une telle vie, ni ne s'y intéresseraient, ce qui redouble le respect et l'admiration qu'on lui accorde. De nos jours, c'est un type d'homme qu'on ne voit que très rarement et un style de vie qui ne se pratique qu'en très peu d'endroits. C'est l'homme qui est fait pour la nature et qui ne se sent bien qu'au sein de celle-ci.

⁸¹Ibid., p. 18.

CONCLUSION

Maurice Constantin-Weyer, en dépit des échecs qu'il a connus à divers métiers qu'il a pratiqués en Amérique, a su communiquer et partager ses expériences canadiennes avec un large public. L'évolution du thème de la nature et de l'homme dans les romans de Constantin-Weyer s'est faite lentement mais progressivement. Dans Vers l'Ouest, son premier roman, la nature ne fait que naître chez lui. Elle débute, se développe mais ne joue pas un très grand rôle encore. La nature est à l'arrière-plan, colore le récit et ne fait qu'ajouter ou compléter l'action. Tout n'est pas encore consolidé. Plus tard, la nature devient une force vivante, agit sur l'homme comme force motrice, déterminante et fait partie intégrale de sa vie. La conception de la nature de Constantin-Weyer n'est pas encore tout à fait formée. Il ne sait pas encore quel rôle elle jouera et quelle en sera l'importance.

Dans Manitoba, l'élément nécessaire de cohésion n'est pas là; un état de désordre règne. Ce roman ne possède pas la fluidité nécessaire pour la trame d'idées présentées ici. Constantin-Weyer ne fait qu'étaler et réunir les éléments nécessaires qui feront de lui l'écrivain accompli d'Un homme se penche sur son passé.

¹Voir note 7 de l'avant-propos.

Avec La bourrasque, la nature joue un rôle plus important et les personnages sont maintenant décrits d'une façon soignée même si le récit est plutôt historique. La description de la nature est progressivement mieux développée et tout devient plus serré dans la trame des événements. L'art de narration est beaucoup plus exact et certain, et on suit plus facilement le cours de l'histoire, de l'action. La description de la nature et de l'homme est plus solide et s'associe mieux à l'histoire. La nature sert maintenant à compléter les événements même si le procédé de description n'est pas tout à fait au point.

En effet, ce n'est qu'avec Un homme se penche sur son passé que l'auteur nous révèle l'épanouissement de son talent. Le tout s'est fusionné pour produire la nature et l'homme de la nature caractéristiques de Constantin-Weyer. Après ce roman, sa conception restera la même mais il élargira son horizon pour incorporer plusieurs autres sujets. La nature cependant continuera à jouer un rôle important même si ses idées personnelles se reflètent plus manifestement.

Un autre aspect important de l'oeuvre romanesque de Maurice Constantin-Weyer est qu'il présente la nature et la vie de l'homme au sein de cette nature canadienne à un certain public français des années 1920-1940. Parmi ses contributions, il a fait connaître le Canada par ses voyages, ces quelques arpents de neige, desquels ils

ont eu un portrait émouvant surtout lorsqu'il a présenté le grand Nord, ce magnifique territoire, très peu connu. Il a décrit la vie au Canada (la colonisation de l'Ouest et ainsi de suite) et il a témoigné des différents métiers pratiqués à cette époque.

Pour le lecteur canadien de ces années, notre auteur a sans doute mieux fait connaître l'Ouest du Canada aux gens de l'Est. Il a peut-être aussi servi à créer un meilleur public pour les écrivains canadiens-français. Par son traitement particulier de la nature et de l'homme et par sa description de la prairie et du nord, il a participé de façon modeste à l'épanouissement du roman canadien d'entre les deux guerres tout en aidant à élargir les frontières du roman hors du Québec.

La nature porte plusieurs visages, mais essentiellement Constantin-Weyer loue la nature sauvage, composée de paysages variés retrouvés à travers les quatre saisons et, en particulier, des différents éléments individuels (le vent, la neige, la tempête, le froid, les animaux,...). Il utilise les divers procédés de descriptions à sa disposition pour nous la décrire. Il nous la fait voir, entendre et observer. Il la personnifie pour que nous puissions ressentir sa force. Il lui attribue ainsi plus de force et il réussit à nous émouvoir. Il se distingue aussi par la

narration descriptive des activités ou des moeurs des animaux et de l'homme. Il y a une progression constante qui s'effectue dans les descriptions, passant du général au particulier, et par une économie de mots et d'images, Constantin-Weyer nous précise le décor et nous nous retrouvons au centre de l'action. Chaque mot a sa place et sert à transmettre les renseignements nécessaires pour créer l'atmosphère désirée du moment.

On reconnaît surtout Constantin-Weyer pour avoir été le premier à faire une description détaillée et précise du phénomène de la réfraction de la lumière du soleil et des jeux de lumière et de leurs nuances sur la neige.² En plus, il décrit le terrible effet du froid, sur l'homme et sur le paysage nordique et il excelle davantage dans la peinture détaillée des magnifiques paysages hivernaux qu'il nous fait découvrir.

Le ciel était pâle et net, avec, au milieu du jour, les jeux fantastiques de la lumière du soleil. Comme pour se moquer du froid, l'astre se triplait ou se quintuplait de deux ou de quatre autres images, placées sur un ou deux diamètres, les reliant à lui-même par des croix de Malte lumineuses, les circonscrivait d'un cercle tout fait de fragments d'arc-en-ciel, merveilleusement ressoudés l'un à l'autre, faisait chatoyer les

²Collet, L'hiver, p. 211.

couleurs du prisme, les jetait vers la terre l'une après l'autre, et, jonglant avec elles, les relançait vers ce point mystérieux du zénith où leur arrivée simultanée recomposait brusquement la lumière blanche.³

Il y avait ces extraordinaires paysages d'hiver, dont nul pinceau ne peut rendre le charme.

Des matins tout en brume discrètement rose, avec des parures de diamants sur tous les arbres: de beaux soleils blancs de midi, accrochés dans un ciel très pâle et qui faisaient de leur lumière douce et froide, --mais ceci, c'est le comble de l'art,--jouer les complémentaires sur les prismes hexagonaux de la neige, juxtaposant jusqu'à les marier en blanc les roses tendres aux verts délicats, les jaunes pâles aux violets mauves, les bleus déteints aux orangés transparents. Et le soir venu, tout cela sombrait dans un camaïeu bleu, la neige plus claire que le ciel, avec de brusques feux d'artifice, des clairons aux franges dorées ou des chutes de clartés lunaires, juste assez pour dorer ce bleu en vert,...⁴

La nature n'est pas qu'un simple décor pour notre auteur; elle est une force vivante qui agit sur le personnage et il nous la fait voir. Il cherche à nous démontrer ce lien étroit établi entre l'homme et la nature, et il accomplit cette tâche en se servant de différentes techniques y compris l'humanisation de la nature par l'intermédiaire de la personnification.

Constantin-Weyer cherche aussi à faire l'application des théories de Fabre et de Le Dantec, apprises lors de son séjour à la Sorbonne. Leur influence se fait voir dans la description de la

³ Constantin-Weyer, Homme, p. 86.

⁴ Idem, Ouest, p. 156.

nature que l'auteur nous expose. Il cherche à nous donner une plus grande appréciation de la nature en nous communiquant ces théories afin que nous les appliquions à notre propre vie. L'observation directe de la nature, le drame de la vie et de la mort, la loi du plus fort, l'évolution et l'adaptation des espèces, et la lutte universelle sont les plus importantes. L'auteur, pour atteindre ce but, nous décrit en détail tous les événements qui se déroulent dans la nature, même les plus scabreux. Il nous présente une tranche vivante de la nature comme nous la verrions sur place. Elle est une copie fidèle et c'est un apport descriptif important qui nous fait voir la nature canadienne pour ce qu'elle est. De plus, cela est fait d'un oeil critique et objectif.

Les romans de Maurice Constantin-Weyer ne sont pas démodés. L'homme de la nature existe encore aujourd'hui. Il n'est peut-être pas à la hauteur du héros de l'auteur mais il lui porte une forte ressemblance. Des témoignages, tels que les romans The Mad Trapper (1972) de Dick North et The Silence of the North (1973) d'Olive Fredrickson sont des preuves concrètes de l'existence d'hommes ou de femmes qui pratiquent encore ce mode de vie dans la nature.

Conçus pour réaliser l'idéal de Constantin-Weyer, les héros représentent le mode de vie et les attributs nécessaires pour vivre selon la philosophie que l'auteur préconise. La philosophie de base, de notre romancier et du héros, est bonne et pourrait s'appliquer aussi bien aux lecteurs de nos jours qu'à ceux des années 1930. La philosophie de l'action est louable, car l'homme est fait pour être actif. La discipline personnelle de la volonté et de la maîtrise de soi est sans doute admirable. Il faut se fixer un but, se diriger vers celui-ci, et l'atteindre. Il est utile aussi de chercher à se connaître afin de déceler ses faiblesses et de les corriger. Tout cela, joint à une détermination et une confiance réaliste en ses propres forces, permettra à l'homme de déterminer le déroulement de sa vie dans les limites du possible.

En somme, Constantin-Weyer, à travers l'homme de la nature, cherche à nous faire part de sa philosophie d'activisme, qui s'allie à son appréciation et à son profond respect pour la nature et pour son mécanisme. Il nous lègue ainsi un roman d'aventure et, surtout un roman de l'énergie qui est encore bien reçu de nos jours.

Maurice Constantin-Weyer a porté sa marque en littérature. Il a su mettre en valeur des éléments importants de la vie canadienne c'est-à-dire la nature, la rude vie dans ce pays en hiver et ses habitants si particuliers. La preuve en est que d'autres romanciers tels que Thériault, Bessette et Langevin ont détecté, eux aussi,

l'importance de cette vie canadienne et, à leur tour, l'ont exprimée de leur façon. Constantin-Weyer a été sensible au thème de la nature et de l'homme de la nature. Cette sensibilité se confirme aussi chez d'autres écrivains canadiens qui, eux aussi, ont relevé ces mêmes thèmes dans leurs romans peut-être même sans avoir lu Constantin-Weyer. Par exemple, Louis-Frédéric Rouquette a aussi peint la lutte de ses héros aux prises avec les éléments et leurs souffrances dans la plaine ou la forêt lors de la tempête. L'hiver, la neige et la tempête forment plusieurs pages dans les romans de Damasse Potvin ainsi que dans Maria Chapdelaine de Louis Hémon. Que ce soit l'effet des paysages hivernaux et l'effet du froid sur les hommes ou que ce soit les activités hivernales de la chasse, de la trappe ou du voyage dans le Nord, on retrouve ceux-ci chez plusieurs auteurs canadiens. Yves Thériault est probablement un des romanciers contemporains les plus sensibles aux deux thèmes de l'homme et de la nature comme en font preuve de façon convaincante, les romans Ashini et Agaguk. Maurice Constantin-Weyer possède donc une postérité réelle même si elle est indirecte.

Ce n'est qu'à partir des années 1960 que nous avons reconnu l'importance du témoignage fait de la vie canadienne des années 1904-1914 dans l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer ainsi que

son nouvel apport à la peinture détaillée des paysages hivernaux, la description du jeu de la réfraction de la lumière du soleil et du jeu de la lumière sur la neige. Mais, en plus, une de ses plus importantes contributions et celle qui forme l'intérêt particulier de cette thèse, est la contribution faite à l'évolution du thème de l'homme et de la nature dans le roman canadien d'entre les deux guerres qui lui permit de gagner une place bien méritée auprès des écrivains canadiens de cette époque.

BIBLIOGRAPHIE

I ROMANS DE MAURICE CONSTANTIN-WEYER CHOISIS POUR LA PREPARATION
DE CETTE THESE:

Constantin-Weyer, Maurice. Vers l'Ouest. Paris: La Renaissance
du Livre, 1921.

_____. La bourrasque. 25e éd. Coll. Prosateurs Français
Contemporains. Paris: Editions Rieder, 1925.

_____. Un homme se penche sur son passé. Paris: Editions
Rieder, 1928; éd. réimprimée, Coll. Le livre de Poche.
Paris: Presses Universitaires de France, 1973.

_____. Clairière. Coll. Les Livres de Nature. Paris:
Librairie Stock, 1929.

_____. Manitoba. Paris: Editions Rieder, 1924; éd. réimprimée,
Coll. Le Livre Moderne Illustré. Paris: Editions Ferenczi
et Fils, 1930.

_____. Du sang sur la neige. Paris: La Cité des Livres, 1931.

_____. Un sourire dans la tempête. Coll. Prosateurs Français
Contemporains. Paris: Editions Rieder, 1934.

_____. La demoiselle de la mort. Paris: Librairie des Champs-
Elysées, 1936.

_____. La nuit de Magdalena. Paris: Librairie des Champs-Elysées, 1938.

_____. Le maître de la route. Genève: Editions du Milieu du Monde, 1941.

II THESES SUR MAURICE CONSTANTIN-WEYER

Bradford, Florence Emily. "L'histoire du Canada dans l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer." M.A., Université McGill, 1946.

Carruthers, Norman Francis. "Histoire de la description de la nature chez les prosateurs canadiens-français." M.A., Université Queen's, 1939.

Chritchley, Gisèle Marie. "La femme dans le roman canadien de Constantin-Weyer." M.A., Université d'Alberta, 1967.

Côté, Normand. "Un retour sur soi et sur le passé Maurice Constantin-Weyer: Un homme se penche sur son passé." M.A., Université de Montréal, 1970.

Farquhar (Brisson), Simone Paula. "Anthée ou l'Ouest canadien dans l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer et de Georges Bugnet." M.A., Université de la Colombie-Britannique, 1966.

Gravel, Ghislaine. "L'ouest canadien dans le roman de langue française." M.A., Université de Montréal, 1949.

- Luethy, Ivor C.E. "Quatre écrivains venus de France au début du XXè siècle." M.A., Université de la Colombie-Britannique, 1960.
- Motut, Roger. "La fortune littéraire de Maurice Constantin-Weyer." Ph.D., Université de Washington, 1969.
- Taylor Ralston, Zachary. "Les Métis dans l'Epopée canadienne de Maurice Constantin-Weyer." M.A., Université Laval, 1950.

III ARTICLES

- Charpentier, Fulgence. "Le Canada dans le roman français." Revue de l'Université d'Ottawa, vol. I, no. 4 (oct.-déc. 1931): 486-507.
- Charpentier, John. "Un homme se penche sur son passé." Mercure de France, Paris (série moderne), vol. CIX, no. 734 (15 janv. 1929): 417-18.
- Collet, Paulette. "Les paysages d'hiver dans le roman canadien-français." La Revue de l'Université Laval, vol. XVII, no. 5 (janv. 1963): 404-19.
- Donot, A. "Un écrivain haut-marnais: Maurice Constantin-Weyer (1881-1964)." La Croix de la Haute-Marne, Langres, 31 octobre 1964, p. 10.

IV OUVRAGES GENERAUX CONSULTEES:

- Bérubé, Renald. "Yves Thériault ou la lutte de l'Homme contre les puissances obscures." Livres et auteurs canadiens, 1968: 15-25.
- Berry, Julia Agnes. "Le thème de l'étranger dans les oeuvres de Thériault, de Langevin et de Bessette." M.A., Université du Manitoba, 1969.
- Bessette, Gérard. "Le primitivisme dans les romans de Thériault." Une littérature en ébullition, 1968: 111-216.
- Chaput, Hélène, Soeur. Donatien Frémont journaliste de l'Ouest canadien. Saint-Boniface (Manitoba): Les Editions du Blé, 1977.
- Collet, Paulette. L'hiver dans le roman canadien-français. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1965.
- Dictionnaire des oeuvres contemporaines de tous les pays. Littérature, philosophie, musique, sciences. Paris: Société d'Edition de Dictionnaires et Encyclopédies, 1968. S.v. "Homme se penche sur son passé (Un)."
- Emond, Maurice. Yves Thériault et le combat de l'homme. Coll. Les Cahiers du Québec. Montréal: Hurtubise H.M.H., Ltée, 1973.
- Fredrickson, Olive A., et East, Ben. The Silence of the North. New York: Crown Publishers, Inc., 1973.

Frémont, Donatien. Sur le ranch de Constantin-Weyer. Winnipeg:
Editions de la Liberté, 1932.

Hamel, Réginald; Hare, John; et Wyczynski, Paul. Dictionnaire
pratique des auteurs québécois. Montréal: Editions Fidès,
1976. S.v. "Constantin-Weyer, Maurice."

Hill, James Philip. "The northern novel in Canadian fiction."
M.A., Université McMaster, 1973.

Lefebvre, Michel. "Le primitivisme d'Yves Thériault." M.A.,
Université de Montréal, 1962.

Mansuy, Michel. Gaston Bachelard et les éléments. Paris:
Librairie José Corti, 1967.

Martineau, Claude, Frère. "La nature chez Yves Thériault." M.A.,
Université de Montréal, 1964.

North, Dick. The Mad Trapper of Rat River. Toronto: The Macmillan
Company Limited, 1972.

Pelletier, Léa, Soeur. "L'hiver dans le roman canadien." M.A.,
Université de Montréal, 1962.

Potvin, Damasse. Les oubliés. Coll. Ecrivains Nordiques. Québec:
Editions Roch Poulin, s.d., pp. 217-25.

Rabelais, François. Gargantua. Coll. Le livre de Poche. Paris:
Editions Gallimard et Librairie Générale Française, 1965.

Robidoux, Réjean, et Renaud, André. Le roman canadien-français du
vingtième siècle. Ottawa: Editions de l'Université d'Ottawa,
1966.

Rogers, Linda Jane. "Environment and the quest motif in selected works of Canadian prairie fiction." M.A., Université de la Colombie-Britannique, 1970.

Tougas, Gérard. Histoire de la littérature canadienne-française. Paris: Presses Universitaires de France, 1964.

Vatch, L. "The nature element in Canadian poetry." M.A., Université Sir George Williams, 1973.

Warwick, Jack. L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française. Essai traduit par Jean Simard. Montréal: Editions Hurtubise H.M.H., Ltée, 1972.